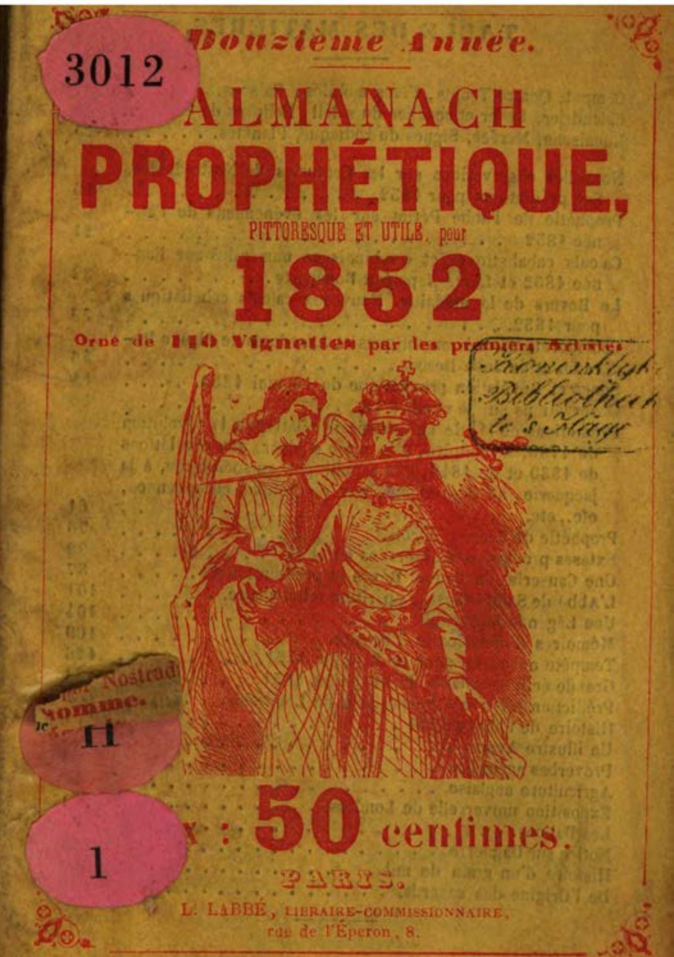


Douzième Année.

ALMANACH PROPHÉTIQUE,

PITTORESQUE ET UTILE, pour

1852

Orné de 110 Vignettes par les premiers Artistes

x : 50 centimes.

PARIS.
L. LABBÉ, LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE,
rue de l'Éperon, 8.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Comput, Quatre Temps, Fêtes mobiles, Saisons. 2-3
Calendrier, Lever et coucher du soleil, Éclipses de 1852. . 4-11
Lunaisons, Marées, Signes du zodiaque, Planètes. 12-15

Nouvelles observations sur les Centuries de Nostradamus. Ses prédictions pour 1852. 16
Prophétie de l'abbé Pétiot sur les événements de l'année 1852. 21
Calculs cabalistiques et combinaisons numérales sur l'année 1852 et Louis-Napoléon Bonaparte. 32
Le Revers de la médaille. Nouveaux calculs cabalistiques pour 1852. 39
Considérations onéiromantiques et Anecdotes de Claude Paradin et de John Deacon. 46
Songe et Révélation prophétique du 10 mai 1850. 54
Observations sur le nombre 13. 59
Prédictions de M. de La Gervaisais relatives à la révolution de 1789, à l'Empire, à la prise d'Alger, aux révolutions de 1830 et de 1848, à la république, au socialisme, à la jacquerie, au despotisme, aux révolutions européennes, etc., etc. 61
Prophétie de Cecco d'Ascoli. 76
Extases prodigieuses observées en 1851. 82
Une Causerie d'automne. Rêves et pressentiments. 87
L'Abbé de Saint-Vaast. Apparition miraculeuse. 101
Une Légende fantastique 104
Mémoires d'une Momie d'Égypte. 109
Tempête annoncée pour le 2 juillet 1851. 126
Grande éclipse solaire du 28 juillet 1851. 128
Prédiction relative à l'exposition de Londres. 133
Histoire de l'année 1851 135
Un illustre Avare. 138
Proverbes agricoles. 146
Agriculture anglaise. 147
Exposition universelle de Londres. 152
Les Ballons. 174
Notice sur Daguerre. 179
Histoire d'un grain de mil. 183
De l'Origine des canards. 186

ALMANACH PROPHÉTIQUE,

Pittoresque et Utile

POUR 1852,

PUBLIÉ PAR UN NEVEU DE NOSTRADAMUS;

RÉDIGÉ

PAR LES NOTABILITÉS SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES,

et illustré

PAR MM. GAVARNI, DAUMIER, TRIMOLET, CH. VERNIER
ET GEOFFROY.

Éducation, Amélioration, Progrès.

Prix : 50 cent.

PARIS,

AUBERT, libraire,
Place de la Bourse, 29.

PAGNERRE, éditeur,
Rue de Seine, 14 bis.

IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, A PARIS,
Rue de Vaugirard, 36.

CALENDRIER POUR 1852.

1852 est

année 6565 de la période Julienne.

— 2605 de la fondation de Rome, selon Varron.

— 2599 depuis l'ère de Nabonassar, fixée au mercredi 26 février de l'an 3967 de la période Julienne ou 747 ans avant J.-C., selon les chronologistes, et 746 suivant les astronomes.

— 2628 des Olympiades, ou la 4e année de la 657e Olympiade, qui commence en juillet 1852, en fixant l'ère des Olympiades 775 ½ ans avant J.-C., ou vers le 1er juillet de l'an 3938 de la période Julienne.

— 1268 des Turcs, qui commence le 27 octobre 1851 et finit le 14 octobre 1852, selon l'usage de Constantinople, d'après l'*Art de vérifier les dates*.

COMPUT ECCLÉSIASTIQUE.

Nombre d'or en 1850	10
Épacte.	IX
Cycle solaire.	13
Indiction romaine.	10
Lettre dominicale	D. C.

QUATRE-TEMPS.

Mars	3, 5 et 6.
Juin.	2, 4 et 5.
Septembre	15, 17 et 18.
Décembre	15, 17 et 18.

FÊTES MOBILES.

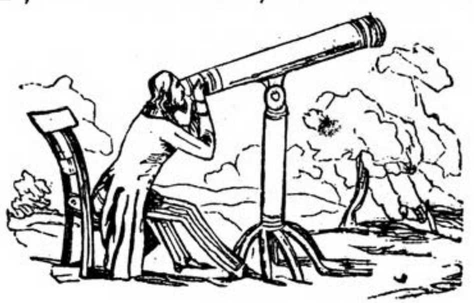
Septuagésime,	8 février.	Pentecôte,	30 mai.
Cendres,	25 février.	Trinité,	6 juin.
PAQUES,	11 avril.	Fête-Dieu,	10 juin.
Rogations,	17, 18, 19 mai.	1er dim. de l'Avent,	28 novembre.
Ascension,	20 mai.		

Obliquité moyenne de l'écliptique le 1er janvier 1852 $\omega = 23^\circ\ 27'\ 32'',\ 04$.

COMMENCEMENT DES QUATRE SAISONS,

D'APRÈS LE TEMPS MOYEN DE PARIS.

PRINTEMPS,	le 20 mars,	à 10 h. 34 m.	du matin.
ÉTÉ,	le 21 juin,	à 7 h. 39 m.	du matin.
AUTOMNE,	le 22 septembre,	à 9 h. 51 m.	du soir.
HIVER,	le 21 décembre,	à 3 h. 23 m.	du soir.



AVIS IMPORTANT.

A NOS LECTEURS. — A NOS CORRESPONDANTS.

Les lettres, articles, prophéties, etc., etc., doivent être adressés *franco* à M. le RÉDACTEUR EN CHEF de l'*Almanach prophétique*, rue de Vaugirard, 36, à l'imprimerie de MM. Plon frères.

JANVIER. ♒		FÉVRIER. ♓		MARS. ♈		AVRIL. ♉		MAI. ♊		JUIN. ♋	
P. L. 7. Froid.		P. L. 5. Neige.		P. L. 6. Pluie.		P. L. 4. Variable		P. L. 3. Beau.		P. L. 2. Chaleur.	
D. Q. 14. Variable		D. Q. 12. Pluie.		D. Q. 12 Vent.		D. Q. 11. Vent.		D. Q. 10. Pluie.		D. Q. 9. Variabl	
N. L. 21 Neige.		N. L. 20. Beau.		N. L. 20. Pluie.		N. L. 19. Orage.		N. L. 19. Beau.		N. L. 17. Vent.	
P. Q. 29. Variable		P. Q. 28. Froid.		P. Q. 28. Beau.		P. Q. 27. Vent.		P. Q. 26. Beau.		P. Q. 24. Sec.	
Les j. cr. de 1 h. 5 m.		Les j. cr. de 1 h. 36 m.		Les j. cr de 1 h. 52 m.		Les j. cr. de 1 h. 43 m.		Les j. cr. de 1 h. 19 m.		Les j. croiss. de 18 m.	
1 jeudi	CIRCONCIS.	1 Dim.	s Ignace	1 lundi	s Aubin	1 jeudi	s Hugues	1 same	s J. S. Ph.	1 mar	Pamphiles
2 vend	s Basile.	2 lundi	PURIFICAT.	2 mar	ste Cunég.	2 vend	*Compassion*	2 Dim	s Athana.	2 merc	4 *Temps*
3 same	ste Genev.	3 mar	s Blaise	3 merc	4 *Temps.*	3 same	s Richard.	3 lund	Inv. s Croix	3 jeudi	s Optat
4 Dim	s Rigobert	4 merc	s Philéas.	4 jeudi	ste Camille	4 Dim	RAMEAUX.	4 mar	ste Moniqu	4 vend	s Boniface
5 lundi	s Siméon	5 jeudi	ste Agathe	5 vend	s Adrien	5 lund	s Vinc F.	5 merc	C. s August	5 same	s Norbert
6 mar	EPIPHANIE.	6 vend	s Waast.	6 same	ste Colette	6 mar	s Prudence	6 jeudi	s Jean P. L.	6 Dim	TRINITÉ
7 merc	s Théau	7 same	s Romuald	7 Dim	REMINISCERE	7 merc	s Hégésipp	7 vend	s Stanislas	7 lund	s Sylvain
8 jeudi	s Lucien	8 Dim	*Septuagés*	8 lund	s Jean de D	8 jeudi	ste Marie E	8 same	s Désiré	8 mar	ste Pélagie
9 vend	s Furcy	9 lundi	ste Apoll.	9 mar	ste Franço	9 vend	*Vend. Saint*	9 Dim	s Grégoire	9 merc	s Landry
10 same	s Paul Er.	10 mar	ste Scolast.	10 merc	s Doctro	10 same	s Macaire	10 lund	s Gordien	10 jeudi	FÊTE-DIEU
11 Dim	ste Césarie	11 merc	s Séverin	11 jeudi	40 Martyrs.	11 Dim	PAQUES.	11 mar	s Marmert	11 vend	s Olympe
12 lundi	ste Marcell	12 jeudi	ste Eulalie	12 vend	s Maximi.	12 lund	s Jules	12 merc	s Nérée	12 same	s Basilide
13 mar	B. de J.-C.	13 vend	s Lezin.	13 same	ste Euphra	13 mar	s Justin	13 jeudi	s Servais	13 Dim	s Ant. de P
14 merc	s Hilaire	14 same	s Valentin	14 Dim	OCULI	14 merc	s Tiburce	14 vend	ste Dympne	14 lund	s Hubert
15 jeudi	s Maur	15 Dim	*Sexagés.*	15 lund	s Longin	15 jeudi	s Paterne	15 same	s Honoré	15 mar	s F.-Régis
16 vend	s Guill.	16 lundi	ste Julienn	16 mar	s Abrah.	16 vend	s Fructueux	16 Dim	s Venance	16 merc	ste Marine
17 same	s Antoine	17 mar	ste Marian	17 merc	s Patrice	17 same	s Anicet	17 lund	s Yves	17 jeudi	Oc. Fête-D.
18 Dim	C. s P. à R.	18 merc	s Siméon	18 jeudi	s Benoît	18 Dim	QUASIMODO	18 mar	ste Julienn	18 vend	s Sylvère
19 lundi	s Sulpice	19 jeudi	s Publius	19 vend	s Joseph	19 lund	s Zénon	19 merc	s Bernardi	19 same	s L. de Gon.
20 mar	s Sébastien	20 vend	s Pepin	20 same	s Joachim.	20 mar	s Anselme	20 jeudi	ste Julie	20 Dim	s Ediltrude
21 merc	ste Agnès	21 same	s Eucher	21 Dim	LÆTARE	21 merc	s Opport.	21 vend	ASCENSIO	21 lund	s Guillaum
22 jeudi	s Vincent	22 Dim.	*Quinquagés.*	22 lund	s Pol, év.	22 jeudi	I. d. c. s. d.	22 same	s Anselme	22 mar	s Paulin
23 vend	s Ildefonse	23 lundi	s Emile	23 mar	s Victor	23 vend	s Georges	23 Dim	ste Jeanne	23 merc	s Andri.
24 same	s Babylas	24 mar	s Mathias	24 merc	s Gabriel	24 same	ste Beuve	24 lund	s Didier	24 jeudi	NAT. S. J. B.
25 Dim	C. s. Paul	25 merc	CENDRES.	25 jeudi	ANNONCIATI	25 Dim	s Marc év.	25 mar	*Rogations*	25 vend	ste Adèle
26 lundi	ste Paule	26 jeudi	Ch. s. P. à A.	26 vend	s Ludger	26 lund	s Léger	26 merc	s Urbain	26 same	s Babolein.
27 mar	s Julien	27 vend	ste Honorin	27 same	s Rupert	27 mar	s Zite	27 jeudi	s Ph. de N.	27 Dim	s Gombaud
28 merc	s Charles.	28 same	s Romain	28 Dim	PASSION.	28 merc	ste Valère	28 vend	ste Emilie	28 lund	s Irénée
29 jeudi	s Fr.-de-S.	29 Dim.	*Quadragés.*	29 lund	s Jonas	29 jeudi	s Pierre m	29 same	s Érasme	29 mar	s P. s Pa.
30 vend	ste Bathild	*Epacte* IX.		30 mar	s Gui	30 vend	s Jac s Ph	30 Dim	PENTECO	30 merc	C. s Paul.
31 same	s Marcel.	*Lettre Dom.* D. C.		31 merc	s Ambrois	*Nombre d'or* 10.		31 lund	ste Pétronil	*Cycle solaire* 13.	

JUILLET. ♌

P. L. 1. Beau.
D. Q. 9 Pluie.
N. L. 17. Beau.
P. Q. 24. Orage.
P. L. 31. Vent.

Les j. décr. de 50 m.

1	jeudi	s Martial
2	vend	*Visi.* N. D.
3	same	s Anatole
4	5 D	Tr. des M.
5	lund	ste Zoé
6	mar	s Tranq.
7	merc	ste Aubierg
8	jeudi	ste Élisab.
9	vend	ste Victoire
10	same	ste Félicite
11	6 D	*Fête du S.C.*
12	lund	s Gualbert
13	mar	s Eugene
14	merc	s Alphon. L
15	jeudi	s Henri
16	vend	N.D.du Car
17	same	ste Symph.
18	7 D	s Th. d'Aq.
19	lund	s Vinc-de-P
20	mar	ste Margue
21	merc	s Victor
22	jeudi	ste Madelei
23	vend	s Apollinai
24	same	s Eraste
25	8 D	s Jacq. le M
26	lund	ste Anne
27	mar	s George
28	merc	s Abdon
29	jeudi	s Loup
30	vend	s Ignace L.
31	same	s G. l'Aux.

AOUT. ♍

D. Q. 8 Beau.
N. L. 15 Vent.
P. Q. 22. Orage.
P. L. 29. Orage.

Les j. d. de 1 h. 30 m.

1	9 D	ste Lydie
2	lund	s Étienne.
3	mar	s Laurent
4	merc	s Dominiq.
5	jeudi	s Gery
6	vend	Trans. N.S.
7	same	s Gaëtan
8	10 D	s Cyriaque
9	lund	s Spire
10	mar	ste Radego
11	merc	s Athanas.
12	jeudi	ste Claire
13	vend	s Hyppol.
14	same	s G. *v. j.*
15	11 D	ASSOMPTI
16	lund	s Roch
17	mar	s Mammès
18	merc	ste Hélene
19	jeudi	ste Thècle
20	vend	s Bernard
21	same	ste Jeanne
22	12 D	s Symphor.
23	lund	ste Sidonie
24	mar	s Barthéle
25	merc	s Louis, r.
26	jeudi	ste Rose
27	vend	s Césaire
28	same	s Augustin
29	13 D	s Médéric
30	lund	s Fiacre
31	mar	Déc. de s J.

SEPTEMBRE. ♎

D. Q. 6. Vent.
N. L. 13. Pluie.
P. Q. 20. Beau.
P. L. 25. Sec.

Les j. d. de 1 h. 47 m.

1	merc	s Leu s G.
2	jeudi	s Lazare
3	vend	s Gregoire
4	same	ste Rosalie
5	14 D	s Bertin
6	lund	s Onésip.
7	mar	s Cloud
8	merc	NAT. N. D.
9	jeudi	s Omer
10	vend	s Nicolas
11	same	s Raphael
12	15 D	s Nicomed
13	lund	s Morile
14	mar	Ex. ste Cr.
15	merc	4 *Temps*
16	jeudi	s Corneille
17	vend	s Lambert
18	same	s Jean Chr.
19	16 D	s Janvier
20	lund	s Eustache
21	mar	s Matthieu
22	merc	s Maurice
23	jeudi	ste Thècle
24	vend	s Andoche
25	same	s Firmin
26	17 D	ste Justine
27	lund	s Côm. s D.
28	mar	s Céran
29	merc	s Michel
30	jeudi	s Jérôme

Indict. rom. 10.

OCTOBRE. ♏

D. Q. 6. Vent.
N. L. 13. Variable
P. Q. 20. Brouill.
P. L. 28. Pluie.

Les j. d. de 1 h. 40 m.

1	vend	s Remi
2	same	ss Anges G.
3	18 D	s Franç. A.
4	lund	ste Aure
5	mar	s Bruno
6	merc	s Serge
7	jeudi	ste Brigitte
8	vend	s Paulin
9	same	s Denis
10	19 D	s Gomer
11	lund	s Caprais
12	mar	s Vilfride
13	merc	s Géraud
14	jeudi	s Caliste
15	vend	ste Thérèse
16	same	s Gall
17	20 D	s Cerbonn.
18	lund	s Luc
19	mar	s Savinien
20	merc	s Sendou
21	jeudi	ste Ursule
22	vend	s Mellon
23	same	s Hilarion
24	21 D	s Magloire
25	lund	s Crépin s C
26	mar	s Rustique
27	merc	s Fromenc
28	jeudi	s Sim s Jud
29	vend	s Faron
30	same	s Lucain
31	22 D	s Quentin

NOVEMBRE ♐

D. Q. 5. Vent.
N. L. 11. Gelée.
P. Q. 18. Neige.
P. L. 26. Variable

Les j. d. de 1 h. 21 m.

1	lund	TOUSSAINT
2	mar	*Trépassés*
3	merc	s Marcel
4	jeudi	s Charles B
5	vend	s Zacharie
6	same	s Léonard
7	23 D	s Florentin
8	lund	stes Reliqu
9	mar	s Mathurin
10	merc	s DÉDICACE
11	jeudi	s Martin
12	vend	s René
13	same	s Brice
14	24 D	DÉDICACE.
15	lund	s Eugène
16	mar	s Edme
17	merc	s Agnan
18	jeudi	s Aude
19	vend	ste Élisabet
20	same	s Edmond
21	25 D	Pres. N. D.
22	lund	ste Cécile
23	mar	s Clément
24	merc	s Severin
25	jeudi	ste Catheri
26	vend	ste Gen. A.
27	same	s Maxime
28	1 D	AVENT.
29	lund	s Sosthène
30	mar	s André

Let. du martyrol. G

DÉCEMBRE. ♑

D. Q. 4. Gelée.
N. L. 11. Froid.
P. Q. 18. Neige.
P. L. 26. Gelée.

Les j. décr. de 20 m.

1	merc	s Eloi
2	jeudi	s Fr. Xav.
3	vend	s Mirocle
4	same	ste Barbe
5	2 D	s Sabas
6	lund	s Nicolas
7	mar	ste Fare
8	merc	CONCEPT.
9	jeudi	s Anème
10	vend	ste Gorgon
11	same	ste Valère
12	3 D	s Daniel
13	lund	ste Luce
14	mar	s Nicaise
15	merc	4 *Temps*
16	jeudi	s Mesmin
17	vend	ste Adélaïd
18	same	ste Olympi
19	4 D	s Marine
20	lund	s Philogon
21	mar	s Thomas
22	merc	s Honorat
23	jeudi	ste Victoire
24	vend	s Hem. *v. j*
25	same	NOEL
26	5 D	s Étienne
27	lund	s Jean évan
28	mar	ss Innocens
29	merc	s Trophim
30	jeudi	ste Colomb
31	vend	s Sylvestre

PROPHÉTIES.

LEVER ET COUCHER DU SOLEIL

POUR CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE.

JANVIER.

	LEVER.	COUCHER.
le 1	à 7 h. 56 m. —	à 4 h. 11 m.
le 2	7 h. 56 m. —	4 h. 12 m.
le 3	7 h. 56 m. —	4 h. 13 m.
le 4	7 h. 56 m. —	4 h. 14 m.
le 5	7 h. 56 m. —	4 h. 15 m.
le 6	7 h. 56 m. —	4 h. 17 m.
le 7	7 h. 55 m. —	4 h. 18 m.
le 8	7 h. 55 m. —	4 h. 19 m.
le 9	7 h. 55 m. —	4 h. 20 m.
le 10	7 h. 54 m. —	4 h. 21 m.
le 11	7 h. 54 m. —	4 h. 23 m.
le 12	7 h. 53 m. —	4 h. 24 m.
le 13	7 h. 53 m. —	4 h. 25 m.
le 14	7 h. 52 m. —	4 h. 27 m.
le 15	7 h. 52 m. —	4 h. 28 m.
le 16	7 h. 51 m. —	4 h. 29 m.
le 17	7 h. 50 m. —	4 h. 31 m.
le 18	7 h. 49 m. —	4 h. 32 m.
le 19	7 h. 49 m. —	4 h. 34 m.
le 20	7 h. 48 m. —	4 h. 35 m.
le 21	7 h. 47 m. —	4 h. 37 m.
le 22	7 h. 46 m. —	4 h. 38 m.
le 23	7 h. 45 m. —	4 h. 40 m.
le 24	7 h. 44 m. —	4 h. 42 m.
le 25	7 h. 43 m. —	4 h. 43 m.
le 26	7 h. 41 m. —	4 h. 45 m.
le 27	7 h. 40 m. —	4 h. 46 m.
le 28	7 h. 39 m. —	4 h. 48 m.
le 29	7 h. 38 m. —	4 h. 50 m.
le 30	7 h. 37 m. —	4 h. 51 m.
le 31	7 h. 35 m. —	4 h. 53 m.

FÉVRIER.

	LEVER.	COUCHER.
le 1	à 7 h. 34 m. —	à 4 h. 55 m.
le 2	7 h 33 m. —	4 h. 56 m.
le 3	à 7 h. 31 m. —	à 4 h. 58 m.
le 4	7 h. 30 m. —	4 h. 59 m.
le 5	7 h. 28 m. —	5 h. 1 m.
le 6	7 h. 27 m. —	5 h. 3 m.
le 7	7 h. 25 m. —	5 h. 4 m.
le 8	7 h. 24 m. —	5 h. 6 m.
le 9	7 h. 22 m. —	5 h. 8 m.
le 10	7 h. 21 m. —	5 h. 9 m.
le 11	7 h. 19 m. —	5 h. 11 m.
le 12	7 h. 17 m. —	5 h. 13 m.
le 13	7 h. 16 m. —	5 h. 14 m.
le 14	7 h. 14 m. —	5 h. 16 m.
le 15	7 h. 12 m. —	5 h. 18 m.
le 16	7 h. 10 m. —	5 h. 19 m.
le 17	7 h. 9 m. —	5 h. 21 m.
le 18	7 h. 7 m. —	5 h. 23 m.
le 19	7 h. 5 m. —	5 h. 24 m.
le 20	7 h. 3 m. —	5 h. 26 m.
le 21	7 h. 1 m. —	5 h. 27 m.
le 22	7 h. 0 m. —	5 h. 29 m.
le 23	6 h. 58 m. —	5 h. 31 m.
le 24	6 h. 56 m. —	5 h. 32 m.
le 25	6 h. 54 m. —	5 h. 34 m.
le 26	6 h. 52 m. —	5 h. 36 m.
le 27	6 h. 50 m. —	5 h. 37 m.
le 28	6 h. 48 m. —	5 h. 39 m.
le 29	6 h. 46 m. —	5 h. 40 m.

MARS.

	LEVER.	COUCHER.
le 1	à 6 h. 44 m. —	à 5 h. 42 m.
le 2	6 h. 42 m. —	5 h. 44 m.
le 3	6 h. 40 m. —	5 h. 45 m.
le 4	6 h. 38 m. —	5 h. 47 m.
le 5	6 h. 36 m. —	5 h. 48 m.
le 6	6 h. 34 m. —	5 h. 50 m.
le 7	6 h. 32 m. —	5 h. 51 m.
le 8	6 h. 30 m. —	5 h. 53 m.

le 9	6 h. 28 m. —	5 h. 54 m.
le 10	6 h. 26 m. —	5 h. 56 m.
le 11	6 h. 24 m. —	5 h. 58 m.
le 12	6 h. 22 m. —	6h. 59 m.
le 13	6 h. 20 m. —	6 h. 1 m.
le 14	6 h. 18 m. —	6 h. 2 m.
le 15	6 h. 15 m. —	6 h. 4 m.
le 16	6 h. 13 m. —	6 h. 5 m.
le 17	6 h. 11 m. —	6 h. 7 m.
le 18	6 h. 9 m. —	6 h. 8 m.
le 19	6 h. 7 m. —	6 h. 10 m.
le 20	6 h. 5 m. —	6 h. 11 m.
le 21	6 h. 3 m. —	6 h. 13 m.
le 22	6 h. 1 m. —	6 h. 14 m.
le 23	5 h. 23 m. —	6 h. 16 m.
le 24	5 h. 56 m. —	6 h. 17 m.
le 25	5 h. 54 m. —	6 h. 19 m.
le 26	5 h. 52 m. —	6 h. 20 m.
le 27	5 h. 50 m. —	6 h. 22 m.
le 28	5 h. 48 m. —	6 h. 23 m.
le 29	5 h. 46 m. —	6 h. 25 m.
le 30	5 h. 44 m. —	6 h. 26 m.
le 31	5 h. 42 m. —	6 h. 28 m.

—

AVRIL.

	LEVER.	COUCHER.
le 1	à 5 h. 40 m. —	à 6 h. 29 m.
le 3	5 h. 37 m. —	6 h. 31 m.
le 3	5 h. 35 m. —	6 h. 32 m.
le 4	5 h. 33 m. —	6 h. 34 m.
le 5	5 h. 31 m. —	6 h. 35 m.
le 6	5 h. 29 m. —	6 h. 37 m.
le 7	5 h. 27 m. —	6 h. 38 m.
le 8	5 h. 25 m. —	6 h. 39 m.
le 9	5 h. 23 m. —	6 h. 41 m.
le 10	5 h. 21 m. —	6 h. 42 m.
le 11	5 h. 19 m. —	6 h. 44 m.
le 12	5 h. 17 m. —	6 h. 45 m.
le 13	5 h. 15 m. —	6 h. 47 m.
le 14	5 h. 13 m. —	6 h. 48 m.
le 15	5 h. 11 m. —	6 h. 56 m.
le 16	5 h. 9 m. —	6 h. 51 m.
le 17	5 h. 7 m. —	6 h. 53 m.
le 88	5 h. 5 m. —	6 h. 54 m.
le 19	5 h. 3 m. —	6 h. 56 m.
le 20	5 h. 1 m. —	6 h. 57 m.
le 21	4 h. 59 m. —	6 h. 59 m.
le 22	4 h. 58 m. —	7 h. 0 m.
le 23	4 h. 54 m. —	7 h. 2 m.
le 24	4 h. 52 m. —	7 h. 3 m.
le 25	4 h. 52 m. —	7 h. 5 m.
le 26	4 h. 56 m. —	7 h. 6 m.
le 27	4 h. 48 m. —	7 h. 8 m.
le 28	4 h. 47 m. —	7 h. 9 m.
le 29	4 h. 45 m. —	7 h. 10 m.
le 30	4 h. 43 m. —	7 h. 12 m.

—

MAI.

	LEVER.	COUCHER.
le 1	à 4 h. 41 m. —	à 7 h. 13 m.
le 2	4 h. 40 m. —	7 h. 15 m.
le 3	4 h. 38 m. —	7 h. 16 m.
le 4	4 h. 36 m. —	7 h. 18 m.
le 5	4 h. 35 m. —	7 h. 19 m.
le 6	4 h. 33 m. —	7 h. 20 m.
le 7	4 h. 32 m. —	7 h. 22 m.
le 8	4 h. 30 m. —	7 h. 23 m.
le 9	4 h. 29 m. —	7 h. 25 m.
le 10	4 h. 27 m. —	7 h. 26 m.
le 11	4 h. 26 m. —	7 h. 27 m.
le 12	4 h. 24 m. —	7 h. 29 m.
le 13	4 h. 23 m. —	7 h. 30 m.
le 14	4 h. 21 m. —	7 h. 31 m.
le 15	4 h. 20 m. —	7 h. 33 m.
le 16	4 h. 19 m. —	7 h. 34 m.
le 17	4 h. 18 m. —	7 h. 35 m.
le 18	4 h. 16 m. —	7 h. 37 m.
le 19	4 h. 15 m. —	7 h. 38 m.
le 20	4 h. 14 m. —	7 h. 39 m.
le 21	4 h. 13 m. —	7 h. 40 m.
le 22	4 h. 12 m. —	7 h. 42 m.
le 23	4 h. 11 m. —	7 h. 43 m.
le 24	4 h. 10 m. —	7 h. 44 m.
le 25	4 h. 9 m. —	7 h. 45 m.
le 26	4 h. 8 m. —	7 h. 46 m.
le 27	4 h. 7 m. —	7 h. 47 m.
le 28	4 h. 6 m. —	7 h. 48 m.
le 29	4 h. 5 m. —	7 h. 50 m.
le 30	4 h. 4 m. —	7 h. 51 m.
le 31	4 h. 4 m. —	7 h. 52 m.

JUIN.

	LEVER.	COUCHER.
le 1	à 4 h. 3 m.—	à 7 h. 53 m.
le 2	4 h. 2 m.—	7 h. 53 m.
le 3	4 h. 2 m.—	7 h. 54 m.
le 4	4 h. 1 m.—	7 h. 55 m.
le 5	4 h. 1 m.—	7 h. 56 m.
le 6	4 h. 0 m.—	7 h. 57 m.
le 7	4 h. 0 m.—	7 h. 58 m.
le 8	3 h. 59 m.—	7 h. 59 m.
le 9	3 h. 59 m.—	7 h. 59 m.
le 10	3 h. 58 m.—	8 h. 0 m.
le 11	3 h. 58 m.—	8 h. 1 m.
le 12	3 h. 58 m.—	8 h. 1 m.
le 13	3 h. 58 m.—	8 h. 2 m.
le 14	3 h. 58 m.—	8 h. 2 m.
le 15	3 h. 58 m.—	8 h. 3 m.
le 16	3 h. 58 m.—	8 h. 3 m.
le 17	3 h. 58 m.—	8 h. 3 m.
le 18	3 h. 58 m.—	8 h. 4 m.
le 19	3 h. 58 m.—	8 h. 4 m.
le 20	3 h. 58 m.—	8 h. 5 m.
le 21	3 h. 58 m.—	8 h. 5 m.
le 22	3 h. 58 m.—	8 h. 5 m.
le 23	3 h. 59 m.—	8 h. 5 m.
le 24	3 h. 59 m.—	8 h. 5 m.
le 25	3 h. 59 m.—	8 h. 5 m.
le 26	4 h. 0 m.—	8 h. 5 m.
le 27	4 h. 0 m.—	8 h. 5 m.
le 28	4 h. 1 m.—	8 h. 5 m.
le 29	4 h. 1 m.—	8 h. 5 m.
le 30	4 h. 2 m.—	8 h. 5 m.

JUILLET.

	LEVER.	COUCHER.
le 1	à 4 h. 2 m.—	à 8 h. 4 m.
le 2	4 h. 3 m.—	8 h. 4 m.
le 3	4 h. 4 m.—	8 h. 4 m.
le 4	4 h. 4 m.—	8 h. 4 m.
le 5	4 h. 5 m.—	8 h. 3 m.
le 6	4 h. 6 m.—	8 h. 3 m.
le 7	4 h. 7 m.—	8 h. 2 m.
le 8	4 h. 7 m.—	8 h. 2 m.
le 9	4 h. 8 m.—	8 h. 1 m.
le 10	4 h. 9 m.—	8 h. 0 m
le 1	4 h. 10 m.—	8 h. 0 m.
le 12	4 h. 11 m.—	7 h. 59 m.
le 13	4 h. 12 m.—	7 h. 58 m.
le 14	4 h. 13 m.—	7 h. 57 m.
le 15	4 h. 14 m.—	7 h. 57 m.
le 16	4 h. 15 m.—	7 h. 56 m.
le 17	4 h. 16 m.—	7 h. 55 m.
le 18	4 h. 17 m.—	7 h. 54 m.
le 19	4 h. 19 m.—	7 h. 53 m.
le 20	4 h. 20 m.—	7 h. 52 m.
le 21	4 h. 21 m.—	7 h. 51 m.
le 22	4 h. 22 m.—	7 h. 50 m.
le 23	4 h. 23 m.—	7 h. 49 m.
le 24	4 h. 24 m.—	7 h. 47 m.
le 25	4 h. 26 m.—	7 h. 46 m.
le 26	4 h. 27 m.—	7 h. 45 m.
le 27	4 h. 28 m.—	7 h. 44 m.
le 28	4 h. 30 m.—	7 h. 42 m.
le 29	4 h. 31 m.—	7 h. 41 m.
le 30	4 h. 32 m.—	7 h. 40 m.
le 31	4 h. 33 m.—	7 h. 38 m.

AOUT.

	LEVER.	COUCHER.
le 1	à 4 h. 35 m.—	à 7 h. 37 m.
le 2	4 h. 36 m.—	7 h. 35 m.
le 3	4 h. 37 m.—	7 h. 34 m.
le 4	4 h. 39 m.—	7 h. 32 m.
le 5	4 h. 40 m.—	7 h. 31 m.
le 6	4 h. 41 m.—	7 h. 29 m.
le 7	4 h. 43 m.—	7 h. 27 m.
le 8	4 h. 44 m.—	7 h. 26 m.
le 9	4 h. 46 m.—	7 h. 24 m.
le 10	4 h. 47 m.—	7 h. 22 m.
le 11	4 h. 48 m.—	7 h. 21 m.
le 12	4 h. 50 m.—	7 h. 19 m.
le 13	4 h. 51 m.—	7 h. 17 m.
le 14	4 h. 53 m.—	7 h. 16 m.
le 15	4 h. 54 m.—	7 h. 14 m.
le 16	4 h. 55 m.—	7 h. 12 m.
le 17	4 h. 57 m.—	7 h. 10 m.
le 18	4 h. 58 m.—	7 h. 8 m.
le 19	5 h. 0 m.—	7 h. 6 m.
le 20	5 h. 1 m.—	7 h. 4 m.
le 21	5 h. 2 m.—	7 h. 2 m.
le 22	5 h. 4 m.—	7 h. 1 m.

le 23	5 h. 5 m. —	6 h. 59 m.
le 24	5 h. 7 m. —	6 h. 57 m.
le 25	5 h. 8 m. —	6 h. 55 m.
le 26	5 h. 9 m. —	6 h. 53 m.
le 27	5 h. 11 m. —	6 h. 51 m.
le 28	5 h. 12 m. —	6 h. 49 m.
le 29	5 h. 14 m. —	6 h. 47 m.
le 30	5 h. 15 m. —	6 h. 45 m.
le 31	5 h. 17 m. —	6 h. 43 m.

—

SEPTEMBRE.

	LEVER.	COUCHER.
le 1	à 5 h. 18 m. —	à 6 h. 41 m.
le 2	5 h. 20 m. —	6 h. 39 m.
le 3	5 h. 21 m. —	6 h. 37 m.
le 4	5 h. 22 m. —	6 h. 35 m.
le 5	5 h. 24 m. —	6 h. 33 m.
le 6	5 h. 25 m. —	6 h. 30 m.
le 7	5 h. 27 m. —	6 h. 28 m.
le 8	5 h. 28 m. —	6 h. 26 m.
le 9	5 h. 29 m. —	6 h. 24 m.
le 10	5 h. 31 m. —	6 h. 22 m.
le 11	5 h. 32 m. —	6 h. 20 m.
le 12	5 h. 34 m. —	6 h. 18 m.
le 13	5 h. 35 m. —	6 h. 16 m.
le 14	5 h. 37 m. —	6 h. 14 m.
le 15	5 h. 38 m. —	6 h. 11 m.
le 16	5 h. 39 m. —	6 h. 9 m.
le 17	5 h. 41 m. —	6 h. 7 m.
le 18	5 h. 42 m. —	6 h. 5 m.
le 19	5 h. 44 m. —	6 h. 3 m.
le 20	5 h. 45 m. —	6 h. 1 m.
le 21	5 h. 47 m. —	5 h. 59 m.
le 22	5 h. 48 m. —	5 h. 57 m.
le 23	5 h. 49 m. —	5 h. 54 m.
le 24	5 h. 51 m. —	5 h. 52 m.
le 25	5 h. 52 m. —	5 h. 50 m.
le 26	5 h. 54 m. —	5 h. 48 m.
le 27	5 h. 55 m. —	5 h. 46 m.
le 28	5 h. 57 m. —	5 h. 44 m.
le 29	5 h. 58 m. —	5 h. 42 m.
le 30	5 h. 0 m. —	6 h. 40 m.

—

OCTOBRE.

	LEVER.	COUCHER.
le 1	à 6 h. 1 m. —	à 5 h. 37 m.
le 2	6 h. 3 m. —	5 h. 35 m.
le 3	6 h. 4 m. —	5 h. 33 m.
le 4	6 h. 6 m. —	5 h. 31 m.
le 5	6 h. 7 m. —	5 h. 29 m.
le 6	6 h. 8 m. —	5 h. 27 m.
le 7	6 h. 10 m. —	5 h. 25 m.
le 8	6 h. 11 m. —	5 h. 23 m.
le 9	6 h. 13 m. —	5 h. 21 m.
le 10	6 h. 15 m. —	5 h. 19 m.
le 11	6 h. 16 m. —	5 h. 17 m.
le 12	6 h. 18 m. —	5 h. 15 m.
le 13	6 h. 19 m. —	5 h. 13 m.
le 14	6 h. 21 m. —	5 h. 11 m.
le 15	6 h. 22 m. —	5 h. 9 m.
le 16	6 h. 24 m. —	5 h. 7 m.
le 17	6 h. 25 m. —	5 h. 5 m.
le 18	6 h. 27 m. —	5 h. 3 m.
le 19	6 h. 28 m. —	5 h. 1 m.
le 20	6 h. 30 m. —	4 h. 59 m.
le 21	6 h. 31 m. —	4 h. 57 m.
le 22	6 h. 33 m. —	4 h. 55 m.
le 23	6 h. 35 m. —	4 h. 53 m.
le 24	6 h. 36 m. —	4 h. 52 m.
le 25	6 h. 38 m. —	4 h. 50 m.
le 26	6 h. 39 m. —	4 h. 48 m.
le 27	6 h. 41 m. —	4 h. 46 m.
le 28	6 h. 43 m. —	4 h. 44 m.
le 29	6 h. 44 m. —	4 h. 43 m.
le 30	6 h. 46 m. —	4 h. 41 m.
le 31	6 h. 47 m. —	4 h. 40 m.

—

NOVEMBRE.

	LEVER.	COUCHER.
le 1	à 6 h. 49 m. —	à 4 h. 38 m.
le 2	6 h. 51 m. —	4 h. 36 m.
le 3	6 h. 52 m. —	4 h. 35 m.
le 4	6 h. 54 m. —	4 h. 33 m.
le 5	6 h. 55 m. —	4 h. 32 m.
le 6	6 h. 57 m. —	4 h. 30 m.
le 7	6 h. 59 m. —	4 h. 28 m.
le 8	7 h. 0 m. —	4 h. 27 m.
le 9	7 h. 2 m. —	4 h. 26 m.
le 10	7 h. 3 m. —	4 h. 24 m.

le 11	7 h. 5 m. —	4 h. 23 m.
le 12	7 h. 7 m. —	4 h. 22 m.
le 13	7 h. 8 m. —	4 h. 20 m.
le 14	7 h. 10 m. —	4 h. 19 m.
le 15	7 h. 11 m. —	4 h. 18 m.
le 16	7 h. 13 m. —	4 h. 17 m.
le 17	7 h. 14 m. —	4 h. 15 m.
le 18	7 h. 16 m. —	4 h. 14 m.
le 19	7 h. 18 m. —	4 h. 13 m.
le 20	7 h. 19 m. —	4 h. 12 m.
le 21	7 h. 21 m. —	4 h. 11 m.
le 22	7 h. 23 m. —	4 h. 10 m.
le 23	7 h. 24 m. —	4 h. 9 m.
le 24	7 h. 25 m. —	4 h. 9 m.
le 25	7 h. 27 m. —	4 h. 8 m.
le 26	7 h. 28 m. —	4 h. 7 m.
le 27	7 h. 29 m. —	4 h. 6 m.
le 28	7 h. 31 m. —	4 h. 6 m.
le 29	7 h. 32 m. —	4 h. 5 m.
le 30	7 h. 33 m. —	4 h. 4 m.

—

DÉCEMBRE.

	LEVER.	COUCHER.
le 1	à 7 h. 35 m. —	à 4 h. 4 m.
le 2	7 h. 36 m. —	4 h. 3 m.
le 3	7 h. 37 m. —	4 h. 3 m.
le 4	7 h. 38 m. —	4 h. 2 m.
le 5	7 h. 40 m. —	4 h. 2 m.
le 6	7 h. 41 m. —	4 h. 2 m.
le 7	7 h. 42 m. —	4 h. 2 m.
le 8	7 h. 43 m. —	4 h. 1 m.
le 9	7 h. 44 m. —	4 h. 1 m.
le 10	7 h. 45 m. —	4 h. 1 m.
le 11	7 h. 46 m. —	4 h. 1 m.
le 12	7 h. 47 m. —	4 h. 1 m.
le 13	7 h. 48 m. —	4 h. 1 m.
le 14	7 h. 49 m. —	4 h. 1 m.
le 15	7 h. 50 m. —	4 h. 2 m.
le 16	7 h. 50 m. —	4 h. 2 m.
le 17	7 h. 51 m. —	4 h. 2 m.
le 18	7 h. 52 m. —	4 h. 2 m.
le 19	7 h. 52 m. —	4 h. 3 m.
le 20	7 h. 53 m. —	4 h. 3 m.
le 21	7 h. 54 m. —	4 h. 4 m.
le 22	7 h. 54 m. —	4 h. 4 m.
le 23	7 h. 54 m. —	4 h. 5 m.
le 24	7 h. 55 m. —	4 h. 5 m.
le 25	7 h. 55 m. —	4 h. 6 m.
le 26	7 h. 56 m. —	4 h. 7 m.
le 27	7 h. 56 m. —	4 h. 8 m.
le 28	7 h. 56 m. —	4 h. 8 m.
le 29	7 h. 56 m. —	4 h. 9 m.
le 30	7 h. 56 m. —	4 h 10 m.
le 31	7 h. 56 m. —	4 h 11 m.

ÉCLIPSES DE 1852.

ÉCLIPSES DE SOLEIL.

Le 21 janvier 1852, éclipse partielle de soleil, invisible à Paris.

Commencement de l'éclipse générale à 5 h. 42 m. du matin.

Fin de l'éclipse générale à 9 h. 1 m.

Le 17 juin 1852, éclipse partielle de soleil, invisible à Paris.

Commencement de l'éclipse générale à 5 h. 6 m. du soir.

Fin de l'éclipse générale à 7 h. 12 m.

Le 11 décembre 1852, éclipse totale de soleil invisible à Paris.

Commencement de l'éclipse générale à 1 h. 55 m. du matin.

Commencement de l'éclipse centrale et totale à 2 h. 56 m.

Fin de l'éclipse centrale et totale à 4 h. 44 m.

Fin de l'éclipse générale à 6 h. 4 m.

ÉCLIPSES DE LUNE.

Le 7 janvier 1852, éclipse totale de lune, en partie visible à Paris.

Entrée de la lune dans la pénombre	à 5 h.	29 m.	matin.
Commencement de l'éclipse. . . .	à 4	30	
Commencement de l'éclipse totale	à 5	50	
Milieu de l'éclipse.	à 6	19	
Fin de l'éclipse totale.	à 7	8	
Coucher de la lune à Paris.	à 7	59	
Fin de l'éclipse	à 8	8	
Sortie de la pénombre	à 9	10	

Opposition à 6 h. 8 m. 18 s. 9 du matin.

Le 1er juillet 1852, éclipse totale de lune, invisible à Paris.

Entrée de la lune dans la pénombre	à 0 h.	46 m.	soir.
Commencement de l'éclipse. . . .	à 1	46	
Commencement de l'éclipse totale.	à 2	48	
Milieu de l'éclipse.	à 3	55	
Fin de l'éclipse totale.	à 4	22	
Fin de l'éclipse	à 5	23	
Sortie de la pénombre.	à 6	24	

Opposition, à 3 h. 37 m. 4 s. 2 du soir.

Le 26 janvier 1852, éclipse partielle de lune, invisible à Paris.

Entrée de la lune dans la pénombre	à 10 h.	23 m.	matin.
Commencement de l'éclipse. . . .	à 11	42	
Milieu de l'éclipse.	à 1	11	
Fin de l'éclipse.	à 2	41	
Sortie de la pénombre.	à 4	1	

Opposition à 1 h. 19 m. 10 s. 0 du soir.

LUNAISONS.

Janvier.

P. L.	le 7 à	6 h.	18 m.	du m.
D. Q.	le 14 à	1	28	du m.
N. L.	le 21 à	7	36	du m.
P. Q.	le 29 à	10	43	du m.

Février.

P. L.	le 5 à	7 h.	2 m.	du s.
D. Q.	le 12 à	10	12	du m.
N. L.	le 20 à	1	4	du m.
P. Q.	le 28 à	5	41	du m.

Mars.

P. L.	le 6 à	5 h.	39 m.	du m.
D. Q.	le 12 à	8	39	du s.
N. L.	le 20 à	6	52	du s.
P. Q.	le 28 à	8	59	du s.

Avril.

P. L.	le 4 à	2 h.	33 m.	du s.
D. Q.	le 11 à	9	9	du m.
N. L.	le 19 à	11	54	du m.
P. Q.	le 27 à	8	12	du m.

Mai.

P. L.	le 3 à	10 h.	32 m.	du s.
D. Q.	le 10 à	11	32	du s.
N. L.	le 19 à	3	25	du m.
P. Q.	le 26 à	3	48	du s.

Juin.

P. L.	le 2 à	6 h.	35 m.	du m.
D. Q.	le 9 à	3	24	du s.
N. L.	le 17 à	4	56	du s.
P. Q.	le 24 à	8	56	du s.

Juillet.

P. L.	le 1 à	3 h.	37 m.	du s.
D. Q.	le 9 à	8	16	du m.
N. L.	le 17 à	4	24	du m.
P. Q.	le 24 à	1	11	du m.
P. L.	le 31 à	2	21	du m.

Aout.

D. Q.	le 8 à	1 h.	36 m.	du m.
N. L.	le 15 à	2	7	du s.
P. Q.	le 22 à	6	11	du m.
P. L.	le 29 à	3	16	du s.

Septembre.

D. Q.	le 6 à	6 h.	44 m.	du s.
N. L.	le 13 à	10	48	du s.
P. Q.	le 20 à	1	27	du s.
P. L.	le 28 à	6	34	du m.

Octobre.

D. Q.	le 6 à	10 h.	46 m.	du m.
N. L.	le 13 à	7	24	du m.
P. Q.	le 20 à	0	5	du m.
P. L.	le 28 à	0	4	du m.

Novembre.

D. Q.	le 5 à	0 h.	50 m.	du m.
N. L.	le 11 à	4	50	du s.
P. Q.	le 18 à	2	37	du s.
P. L.	le 26 à	6	50	du s.

Décembre.

D. Q.	le 4 à	0 h.	32 m.	du s.
N. L.	le 11 à	3	41	du m.
P. Q.	le 18 à	8	48	du m.
P. L.	le 26 à	1	19	du s.

Mouvem. diurne de la longit. du nœud de la lune = 3' 10" 6.

MARÉES DE 1832.

Les marées, dont la cause a été longtemps cherchée par les savants, sont produites par l'attraction que le soleil et la lune exercent sur les eaux de la mer. Les marées composées, qui se combinent ensemble, sont la somme des marées partielles qui coïncident. Elles sont très-grandes vers les syzygies ou nouvelles et pleines lunes, mais toutes ne sont pas égales; parce que les marées partielles qui concourent à leur production varient avec les déclinaisons du soleil et de la lune, et les distances de ces astres à la terre : elles sont d'autant plus considérables que la lune et le soleil sont plus rapprochés de la terre et du plan de l'équateur. Le tableau ci-dessous renferme les hauteurs des grandes marées pour 1832. M. Largeteau les a calculées par la formule que le marquis de Laplace a donnée dans sa *Mécanique céleste*, t. II, p. 289; on a pour l'unité de hauteur la *moitié* de la hauteur moyenne de la *marée totale*, qui arrive un jour ou deux après la syzygie, quand le soleil et la lune, au moment de la syzygie, sont dans l'équateur et dans leurs moyennes distances à la terre.

	Jours et heures de la syzygie.	*Haut. de la marée.*
Janv.	P.L. le 7 à 6 h.18 m. mat.	0,90.
	N.L. le 21 à 7 h.36 m. mat.	0,83.
Févr.	P.L. le 5 à 7 h. 2 m. soir.	1,01.
	N.L. le 20 à 1 h. 4 m. mat.	0,85.
Mars	P.L. le 6 à 5 h.39 m. mat.	1,15.
	N.L. le 20 à 6 h.52 m. soir.	0,87.
Avril	P.L. le 4 à 2 h.55 m. soir.	1,16.
	N.L. le 19 à 11 h.54 m. mat.	0,85.
Mai.	P.L. le 3 à 10 h.32 m. soir.	1,08.
	N.L. le 19 à 3 h.25 m. mat.	0,81.
Juin.	P.L. le 2 à 6 h.35 m. mat.	0,95
	N.L. le 17 à 4 h.56 m. soir.	0,79.
Juill.	P.L. le 1 à 3 h.37 m. soir.	0,86.
	N.L. le 17 à 4 h.24 m. mat.	0,85.
	P.L. le 31 à 2 h.21 m. mat.	0,84.
Août.	N.L. le 15 à 2 h. 7 m. soir.	0,97.
	P.L. le 29 à 3 h.16 m. soir.	0,87.
Sept.	N.L. le 13 à 10 h.48 m. soir.	1,11.
	P.L. le 28 à 6 h.54 m. mat.	0,88.
Oct.	N.L. le 13 à 7 h.24 m. mat.	1,15.
	P.L. le 28 à 0 h.04 m. mat.	0,84.
Nov.	N.L. le 11 à 4 h.50 m. soir.	1,09.
	P.L. le 26 à 6 h.50 m. soir.	0,79.
Déc.	N.L. le 11 à 5 h.41 m. mat.	0,97.
	P.L. le 26 à 1 h.19 m. soir.	0,78.

On a remarqué que dans nos ports les plus grandes marées suivent d'un jour et demi la nouvelle et la pleine lune. Ainsi l'on aura l'époque où elles arrivent en ajoutant un jour et demi à la date des syzygies. On voit par ce tableau que pendant l'année 1852 les positions de la lune et du soleil, par rapport à la terre et au plan de l'équateur, seront telles vers les syzygies que les plus fortes marées seront celles du 7 février, du 7 mars, du 6 avril, du 5 mai, du 15 septembre, du 14 octobre et du 15 novembre. Ces marées, celles surtout du 6 avril et du 14 octobre, pourraient occasionner quelques désastres si elles étaient favorisées par les vents.

Voici l'unité de hauteur pour quelques ports :

Port de Brest.	3 m.	21	Port de Saint-Malo. .	5 m.	98
Lorient. . . .	2	24	Audierne. . .	2	00
Cherbourg. .	2	70	Croisic. . . .	2	68
Granville. . .	6	35	Dieppe. . . .	4	40

L'unité de hauteur à Brest est connue avec une grande exactitude. Dans une suite d'observations faites pendant 16 ans, depuis 1806 jusqu'en 1823, on a choisi les hautes et basses mers équinoxiales comme étant à peu près indépendantes des déclinaisons du soleil et de la lune. La moyenne de 384 de ces observations a donné $6^{m},415$ pour la différence entre les hautes et basses marées ; la moitié de ce nombre ou $3^{m},21$ est ce qu'on appelle l'*unité de hauteur*.

Si l'on veut connaître la hauteur d'une grande marée dans un port, il faudra multiplier la hauteur de la marée prise dans le tableau précédent par l'unité de hauteur qui convient à ce port.

Exemple. Quelle sera à Brest la hauteur de la marée qui arrivera le 6 avril 1852, un jour et demi après la syzygie du 4? Multipliez $3^{m},21$, unité de hauteur à Brest, par le facteur 1,16 de la table, vous aurez $3^{m},72$ pour la hauteur de la mer au-dessus du niveau moyen qui aurait lieu si l'action du soleil et de la lune venait à cesser.

SIGNES DU ZODIAQUE.

			Degrés.
1	♈	*Aries*, le Bélier. Mars	»
2	♉	*Taurus*, le Taureau. Avril	30
3	♊	*Gemini*, les Gémeaux. Mai	60
4	♋	*Cancer*, l'Ecrevisse. Juin	90
5	♌	*Leo*, le Lion. Juillet	120
6	♍	*Virgo*, la Vierge. Août	150
7	♎	*Libra*, la Balance. Septembre	180
8	♏	*Scorpius*, le Scorpion. Octobre	210
9	♐	*Sagittarius*, le Sagittaire. Novembre. .	240
10	♑	*Capricornus*, le Capricorne. Décembre .	270
11	♒	*Aquarius*, le Verseau. Janvier.	300
12	♓	*Pisces*, les Poissons. Février	330

☉ *Sol*, le Soleil.



SIGNES DES PLANETES.

☿ Mercure.
♀ Vénus.
♁ Terre.
♂ Mars.
⚳ Cérès.
⚴ Pallas.
⚵ Junon.
⚶ Vesta.
♃ Jupiter.
♄ Saturne.
♅ Uranus.
☾ Lune.

PROPHÉTIES.

NOUVELLES OBSERVATIONS

SUR LES CENTURIES DE NOSTRADAMUS.

SES PRÉDICTIONS POUR 1852.

On a maintes fois commenté le remarquable recueil de prophéties que Michel de Nostre-Dame dédia, en 1555, à



Catherine de Médicis, et qui lui a valu l'immortalité. On a cité avec admiration la lettre qu'il adressa à Henri II,

le 27 juin 1558, et dans laquelle la révolution de 1792 était prédite en ces termes : « L'an mil sept cent nonante-deux, que l'on cuidera estre une rénovation de siècle. »

La mine féconde des centuries est loin d'être épuisée, et en les étudiant dans l'édition donnée à Lyon par Pierre Rigaud, en 1558, nous y avons trouvé des versets applicables à notre époque, et dont la vérité prophétique ne saurait être méconnue.

On lit dans la centurie V, quatrain 5 :

Soubs ombre feinte d'oster de servitude,
Peuple et Cité l'usurpera luy-mêmes.

Ces vers sont évidemment applicables à Louis-Philippe, dont la chute est prédite par la centurie IV, quatrain 89 :

Sept ans Philippe fortune prospère
Rabaissera des Arabes l'effort,
Puis son midy perplex, rebors affaire,
Jeune ognion abismera son fort.

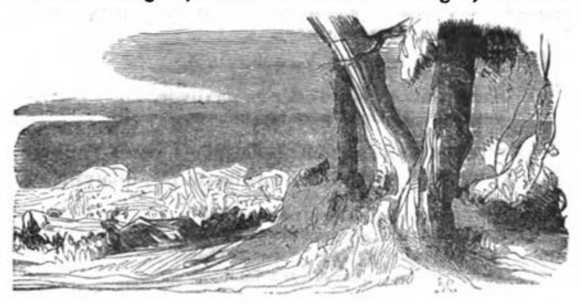
En effet, la grande prospérité du dernier règne n'a duré que sept ans, pendant lesquels il a consolidé en Algérie la domination française. Ses affaires ont été au rebours à partir de 1842. Le jeune *ognion* qui *abisme son fort* serait-il le duc de Bordeaux, dont la fleur symbolique, le lis, est une plante bulbeuse ? ou bien l'emploi de ce mot ognion, qui rappelle essentiellement la cuisine, ferait-il allusion au célèbre banquet dont la défense amena la chute du trône? La mort funeste du duc d'Orléans est clairement prédite en la centurie VII, quatrain 4 :

L'aisné royal sur coursier voltigeant
Picquer viendra si sudement courir,
Gueulle, lipée, pied dans l'estrein plaignant,
Traîné, tiré, horriblement mourir.

Dans la centurie I, quatrain 55, Nostradamus annonce comme synchroniques la révolution de 1848, les attaques dirigées contre le pontificat, et la découverte des mines d'or de la Californie.

Las! qu'on verra grand peuple tourmenté,
Et la loy sainte en totale ruine
Par autres loix toute la chrestienté,
Quand d'or, d'argent trouve nouvelle mine!

Mais la révolution s'étend sur toute l'Europe. Elle éclate en Hongrie; la ville de Pesth est assiégée, les races



slaves et croates sont aux prises. C'est ce que Nostradamus prévoit en ces termes :

CENTURIE II, QUATRAIN 90.

Par vie et mort changé règne d'Ongrie,
La loy sera plus aspre que service :
Leur grand cité d'hurlemens plaincts et crie,
Castor et Pollux ennemis dans la lice.

Tous les partis peuvent trouver leur compte dans les centuries que nous allons citer textuellement. Elles peuvent s'appliquer parfaitement à 1852, 1856, 1860 ou aux périodes suivantes.

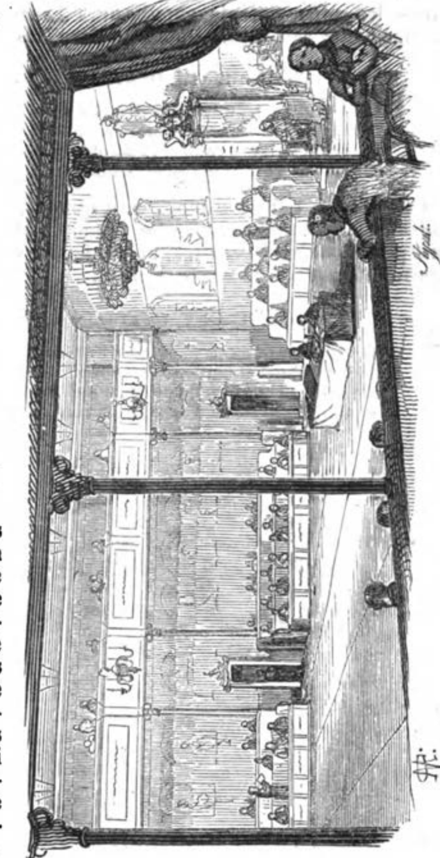
Dans la centurie I, quatrain 61, Nostradamus parle d'un exilé ou de plusieurs exilés qui chercheront à renverser le *Grand Contrat*, c'est-à dire la Constitution.

La République, misérable infélice,
Sera vastée du nouveau magistrat.
Ce grand amas de l'exil, maléfice,
Fera sueve ravir leur Grand Contrat.

Puis dans la centurie VI, quatrain 13, il ajoute cette curieuse prédiction :

CENTURIE VI, QUATRAIN 13.

Un Dubieux ne viendra loin du règne,
La plus grande part le voudra soutenir.
Un Capitole ne voudra point qu'il règne,
Sa grande charge ne pourra maintenir.



Plusieurs personnes graves redoutent la crise de 1852; elles pensent qu'à cette époque une grande lutte s'établira entre les partisans extrêmes de la République et les factions qui lui sont opposées. Si de pareilles circonstances

se présentaient, on présume généralement que les plus exagérés triompheraient des autres, et que le succès des partis les plus violents aboutirait à l'anarchie. Chose étrange ! tout cela est littéralement dans Nostradamus.

CENTURIE VIII, QUATRAIN 19.

A soustenir la grande Cappe troublée,
Pour l'éclairer les rouges marcheront :
De mort famille sera presqu'accablée ;
Les rouges-rouges le rouge assomeront.

Ce qui peut nous consoler, c'est que le prophète languedocien nous promet qu'après les jours de ténèbres, la prospérité publique renaîtra, et que le siècle d'or sera renouvelé à la place du siècle d'airain.

CENTURIE V, QUATRAIN 2.

Nay sous les ombres, et journée nocturne
Sera en règne et bonté souveraine :
Fera renaistre son sang de l'antique urne,
Renouvellant siècle d'or pour l'airain.



PROPHÉTIE DE L'ABBÉ PÉTIOT.

SUR LES ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1852.



Quelque temps avant que la féodalité succombât, avant que les châteaux fussent abattus, la chute de l'ancien régime était prédite.

Jean Dussaulx, qui fut plus tard membre de la Convention nationale, écrivait en 1790, un ouvrage intitulé *l'Œuvre des sept jours;* il contient un cha-

pitre consacré à ceux qui ont pressenti la révolution, et dans lequel on lit le passage suivant :

« Quelques hommes de génie qui, comme les Thémistocle, savaient lire dans l'avenir, et pressentaient les effets par les causes, les Montesquieu, les Mably, les Rousseau, avaient prévu ce dénoûment ; à moins qu'on n'aime mieux leur accorder l'honneur de l'avoir préparé, ce que l'on ne saurait assurément refuser à Mably. Au reste, je ne sache pas qu'aucun d'eux en ait assigné les circonstances avec autant de précision que l'un de nos contemporains. Ce personnage singulier, et qui a longtemps passé pour un fou, sans en être choqué, que l'on recherchait pour en rire, a fini par rire à son tour, dans l'assemblée des électeurs, de ceux qui se moquaient de ses prédictions.

» L'abbé Pétiot, je garantis la vérité de cette anecdote, depuis dix ans professait dans Paris la doctrine anti-aristocratique dont il était imbu. Aux grands, il leur disait



» naïvement : « Le temps s'approche où vos pareils seront » contraints d'effacer leurs armoiries, de cacher leurs cor- » dons et leurs breloques ; » au reste de la noblesse antique

ou récente : « Mes amis, le règne des hauts et puissants » seigneurs, des comtes, des marquis, des chevaliers, et » même de messieurs les secrétaires du roi, tire à fin. » Vous en reviendrez tous au point d'où sont partis vos » pères, à vos noms de baptême ; et vos sobriquets seront » bientôt remplacés par le beau nom de citoyen. »

» Comme cet abbé n'en voulait qu'à la chose et nullement aux personnes, comme il avait de la grâce, de l'esprit, et s'exprimait sans amertume, on lui passait tout ; et même sa manie trop extravagante, disait-on, pour tirer à conséquence, l'avait mis à la mode.

» La plupart des hommes, confinés dans leurs sphères étroites, regardent comme insensé celui dont l'œil perçant voit plus loin que les autres.

» Tout s'est passé comme l'a dit l'abbé Pétiot. »

Quoi qu'en dise Dussaulx, la clairvoyance de cet abbé n'avait rien de très-extraordinaire, car dans la période qui précéda 1789, tout le monde était un peu prophète.

Il était facile de prévoir que la philosophie du dix-huitième siècle porterait ses fruits, et que le mécontentement populaire longtemps comprimé deviendrait fatal à la classe privilégiée. Les apostrophes que l'abbé Pétiot adressait aux grands seigneurs annonçaient donc tout simplement un esprit juste et éclairé, que le bon sens et la réflexion amenaient à des conclusions, dont la réalisation était inévitable. Mais la publicité donnée par Dussaulx aux avertissements prophétiques de l'abbé Pétiot tourna l'esprit de celui-ci vers les calculs de la cabale. Retiré du monde politique, peu de temps après la révolution, dont la brusque explosion l'avait effrayé, il s'occupa tout entier des moyens de découvrir l'avenir, ne se dérangeant de ses travaux que pour aller consoler les malades ou remplir de pieux devoirs ; et à sa mort, arrivée le 20 décembre 1793, on trouva chez lui un énorme manuscrit rempli de notes, de chiffres, de figures d'astrologie, et de caractères souvent indéchiffrables.

Nous devons avouer que l'œuvre de l'abbé Pétiot est souvent inintelligible, et que le temps lui a manqué, sans doute, pour donner à son travail prophétique une forme définitive. On y rencontre cependant des présages vrai-

ment extraordinaires, sur lesquels nous aurons peut-être occasion de revenir. Nous empruntons provisoirement à ce manuscrit une prophétie qui mérite notre attention immédiate.



En tête du folio 52, on remarque plusieurs figures bizarres, qui semblent relatives à des conjonctions de planètes. Un peu plus bas sont des chiffres confusément entassés, raturés pour la plupart, et dont il serait impossible de tirer la moindre induction. Vers le milieu de la page, se lisent des lettres ainsi disposées :

Da nsu negra ndevil ledeur opeun bru itter riblesélè verato utac ouppen dantlanu it.

Unch efappar ait rademand an tasi lecaril serapr oscrit.

Leto csinsef eraent endreles tro mpet tesson ner ontlapop ulat ionser adebo ut.

Lesu nsdiro ntou ilesa utresnon.

Lafu sillad erete ntir adan slesr ues.

Ma isun earm éevien dradela ca mpa gneetcom bat traav eclescit adins

Lech efserend ramai tredelav illcou ilsedéfe ndraco ntresesenne mis.

Ets eptaut resche fsmarc herontco ntreluiet levai neront.

Ma isaprè sunesa nglan tebat aillequ andles trio mphate urscroiro ntrecue illirlefru itdelal utteunhom meno uvea uincon nusélèv erapourre ndrelapa ixàlasoc iétéébra nlée.

Etlarév olut io ntro uver asasol uti ondéfiniti veattend uejusq uà . . . . . .

Au premier abord, on se demande quelle a pu être l'intention du cabaliste; mais après un examen même superficiel, on s'aperçoit que ces caractères, incohérents en apparence, constituent des phrases très-complètes. Seulement, pour dérouter le lecteur, l'abbé Pétiot a fractionné les mots, et en a groupé les éléments suivant sa fantaisie. Une particularité de la maison qu'il habitait lui aura probablement suggéré l'idée de cet arrangement. Dans le jardin de cette maison, située rue Rochechouart à Paris, les eaux pluviales se réunissent dans un réservoir d'où elles tombent dans un bassin inférieur par la bouche d'un mascaron grotesque. Au-dessous de cette figure grimaçante, on lit cette devise:



Lema uva istemp smefa itcrac her.

Avec un peu d'attention, on réunit aisément ces mots, qui paraissent d'abord appartenir à une langue étrangère, et on lit couramment :

Le mauvais temps me fait cracher.

En recomposant ainsi le texte du manuscrit de l'abbé Pétiot, on y découvre la prophétie ci-dessous :

Dans une grande ville d'Europe, un bruit terrible s'élèvera tout à coup pendant la nuit.

Un chef apparaîtra, demandant asile, car il sera proscrit. Le tocsin se fera entendre; les trompettes sonneront; la population sera debout.

Les uns diront, oui; les autres, non.

La fusillade retentira dans les rues, mais une armée viendra de la campagne et combattra avec les citadins.

Le chef se rendra maître de la ville; il s'y défendra contre ses ennemis, et sept autres chefs marcheront contre lui, et le vaincront.

Mais après une sanglante bataille, quand les triomphateurs croiront recueillir le fruit de la lutte, un homme



nouveau, inconnu, s'élèvera pour rendre la paix à la société ébranlée, et la révolution trouvera sa solution définitive attendue jusqu'à...

Ici l'abbé Pétiot s'est posé cette question : quelle année? sa main a tracé des chiffres, dont nous reproduisons exactement la disposition.

1789 + 5 + 20 + 14 + 4 + 9 + 5 + 6 = 1852.

1790 + 12 + 19 + 31 = 1852.

1791 + 2 + 20 + 21 + 17 + 1 = 1852.

1792 + 20 + 10 + 21 + 6 + 3 = 1852.

1793 + 21 + 31 + 7 = 1852.

Ce qui frappe instantanément le lecteur, c'est le total régulièrement obtenu à la fin de la combinaison : 1852!

Evidemment, c'était pour 1852 que l'abbé Pétiot espérait l'accomplissement de sa prédiction ; mais comment était-il arrivé à ce chiffre? C'était une énigme dont nous avons longtemps cherché le mot, et ce n'est qu'à force de persévérance que nous avons deviné le système du vaticinateur. Posant successivement le chiffre des années pendant lesquelles il avait vu se dérouler la révolution, il a ajouté à chaque date principale, celle des événements importants accomplis pendant l'année ; et il a pu écrire au bas de la page avec une sorte de certitude : La constance de mes résultats me démontre que c'est en 1852 que la révolution trouvera sa solution définitive.

En effet, le 5 mai 1789, les états généraux s'ouvrent à Versailles. Le 20 juin, la salle de l'Assemblée est fermée

par les ordres de Louis XVI; les députés du tiers-état se réunissent dans un jeu de paume, et y prononcent le serment de ne se séparer qu'après avoir donné une constitution à la France.



Le 14 juillet, la Bastille est prise.

Les priviléges féodaux sont abolis le 4 août.

Le 9 septembre, l'Assemblée nationale inaugure sa puissance en se déclarant permanente. Tout le monde sait ce qui se passa dans les mémorables journées des 5 et 6 octobre. Voilà bien, sans en omettre une seule, les dates des événements caractéristiques de 1789, et leurs chiffres ajoutés au millésime, donnent bien pour somme, 1852.

1789
5
20
14
4
9
5
6
1852



Les calculs cabalistiques ne sont pas moins justes pour les années suivantes.

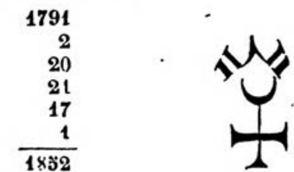
Le 12 janvier 1790 les provinces disparaissent, et la division du royaume en départements est décrétée. Le 19 février, une première victime politique monte sur l'échafaud; Thomas Mahi, marquis de Favras, est exécuté comme ayant conspiré contre la révolution. Le 31 août, le sang français coule à Nancy, à la suite d'une grave insurrection. Cet événement fait concevoir les pressentiments les plus sinistres, et Mirabeau annonce aux ministres le bouleversement de la monarchie.

Toutes ces dates réunies au chiffre de l'année donnent encore 1852.



1790
12
19
31
——
1852

Le 2 avril 1791, meurt Mirabeau, qui avait si largement contribué au mouv ment révolutionnaire, et avait dicté des lois au gouvernement. Le 20 mai, les puissances étrangères, par le traité de Pavie, forment une coalition contre la France. Le 21 juin, Louis XVI s'enfuit à Varennes. Le dimanche 17 juillet, le parti démocratique est abattu par le massacre du Champ-de-Mars. Le 1er octobre, l'Assemblée législative succède à la constituante. Ajoutons à ces dates au chiffre de l'année, et, comme l'abbé Pétiot, nous aurons 1852.



1791
2
20
21
17
1
——
1852

Même résultat pour 1792, où l'abbé Pétiot a choisi les dates célèbres : du 20 juin, invasion des Tuileries par le peuple des faubourgs; du 10 août, chute de la monarchie; du 3 septembre, massacre des prisons; du 21 septembre, ouverture de la Convention nationale; du 6 novembre, bataille de Jemmapes.

1792
20
10
3
21
6
1852



En 1793, l'abbé Pétiot a choisi les dates de l'exécution de Louis XVI (21 janvier); de la proscription des Girondins (31 mai); enfin de la suppression du culte catholique (7 novembre), événement qui devait produire une vive et douloureuse impression sur l'esprit d'un ecclésiastique.

1793
21
31
7
1852

La prédiction de l'abbé Pétiot est enveloppée d'obscurité. De quelle ville a-t-il voulu parler? quel est ce chef mystérieux obligé de fuir et de se défendre dans une citadelle? que doit on entendre par cette armée de campagnards qui viendra tout à coup prendre part à l'action? où sont, parmi les hommes d'aujourd'hui, les sept chefs désignés, et l'inconnu qui mettra fin à une guerre sanglante, pour rendre enfin aux populations le calme, la sécurité et le bonheur? Si l'abbé Pétiot a été réellement nimé du souffle prophétique, nous le saurons en 1852.



CALCULS CABALISTIQUES

ET COMBINAISONS NUMÉRALES SUR L'ANNÉE 1852

ET LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE.



Le renouvellement des deux pouvoirs, fixé à 1852 par la Constitution française, l'antagonisme des partis, les espérances contradictoires qui peuvent troubler la marche normale des affaires, ont fixé l'attention d'un grand nombre de citoyens, et l'inquiétude que l'avenir inspire a naturellement dirigé les esprits vers les procédés employés d'ordinaire pour le découvrir. Chacun s'est efforcé de constater d'avance par différents calculs, par différentes combinaisons de chiffres et de lettres le triomphe inévitable de ses opinions personnelles. La boîte aux lettres de l'*Almanach prophétique* a été encombrée d'une multitude d'opuscules qui attestent les sérieuses préoccupations de leurs auteurs, et la patience avec laquelle ils ont essayé d'arriver à une certitude.

De cette nombreuse correspondance sont extraits les calculs qui vont être soumis impartialement à nos lecteurs.

La position exceptionnelle de M. Louis-Napoléon Bonaparte, les desseins qu'on lui suppose, l'appui qu'il trouve dans une partie de la population, le rendaient nécessairement le principal objet des études cabalistiques. M. Lenrouf, de Varennes, a combiné une phrase prophétique, dont les lettres comptées suivant leur valeur numérale donnent la date exacte de 1852 : « La Constitution sera



revisée, c'est là le vœu du peuple; il ne veut d'autre chef que Louis-Napoléon Bonaparte, celui que, dans sa sagesse, il a déjà choisi aux premières élections. »

L—12	e— 5	s—19	r—18	a— 1
a— 1	u—21	N—14	c— 3	u—21
C— 3	d— 1	a— 1	e— 5	x—23
o—15	u—24	p—16	l—12	p—16
n—14	p—16	o—15	u—21	r—18
s—19	e— 5	l—12	i— 9	e—15
t—20	u—91	é— 5	q—17	m— 3
i— 9	p—16	o—15	u—21	i— 9
t—20	l—12	n—14	e— 5	è— 5
u—21	e— 5	B— 2	d— 4	r—18
t—20	i— 9	o—15	a— 1	e— 5
i— 9	l—12	n—14	n—14	s—19
o—15	n—14	a— 1	s—19	é— 5
n—14	e— 5	p—16	s—19	l—12
s—19	v—22	a— 1	a— 1	e— 5
e— 5	e— 5	r—18	s—19	c— 3
r—18	u—21	t—20	a— 1	t—20
a— 1	t—20	e— 5	g— 7	i— 9
r—18	d— 4	l—12	e— 5	o—15
é— 5	a— 1	e— 5	s—19	n—14
v—22	u—21	n—14	s—19	s—19
i— 9	t—20	e— 5	e— 5	1852
s—19	r—18	v—22	i— 9	
é— 5	e— 5	e— 5	l—12	
e— 5	c— 5	u—21	a— 1	
c— 3	h— 8	d— 4	d— 4	
e— 5	e— 5	e— 5	é— 5	
s—19	f— 6	l—12	j—10	
t—20	q—17	e— 5	a— 1	
l—12	u—21	m—13	c— 3	
à— 1	e— 5	p—16	h— 8	
l—12	L—12	e— 5	o—15	
e— 5	o—15	r—18	i— 9	
v—22	u—21	e— 5	s—19	
o—15	i— 9	u—21	i— 9	

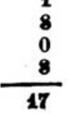
Un autre correspondant du canton de Morestel (Isère) nous transmet des calculs analogues, en nous offrant de

prouver, par des témoignages dignes de foi, que le premier était antérieur à la réalisation.

I.		II.	
Louis-	76	Louis-	76
Napoléon	92	Napoléon	92
Bonaparte	92	Bonaparte	92
neveu	67	nommé	60
de l'Empereur . .	122	par	55
six	51	six	51
fois	49	millions	105
élu	38	d'électeurs	112
représentant	155	Président	110
du peuple	100	de la République . .	118
sera nommé	105	française	76
Président	110	sera	45
de la République . .	148	malgré	56
française , ...	76	tous	75
en décembre	74	les efforts	125
le dix	55	des montagnards . .	154
du mois	81	et des blancs	104
de l'année	70	réélu	61
dix-huit cent	136	Président	110
quarante-huit	155	pour dix ans	150
		en	19
	1848		1852

Un habitant de Mende auquel nous avons dû déjà plusieurs communications intéressantes, arrive par une décomposition de chiffres à prédire à Louis-Napoléon, pour 1852, des changements essentiels pour sa destinée.

1808 est la date de la naissance de Louis-Napoléon, et les chiffres qui forment ce nombre donnent 17 pour total.


1
8
0
8
17



Les nombres qui composent la date de 1848 donnent pour total 21.

1
8
4
8

21

La différence est donc de 4, qui, ajouté à 1848 produisent 1852 :

1848
4

1852

Louis-Napoléon peut être maintenu dans ses fonctions par le peuple, ou arriver à un autre titre. Dans ces deux hypothèses, notre correspondant établit le calcul suivant :



1808, date de la naissance.
17, total de 1808.
21, total de 1848.
6, total des lettres du mot *peuple* ou *empire*.

1852

On trouve encore un autre résultat en se servant à la fois de l'addition et de la soustraction.

1848, date de l'élection,
21, total de 1848,
---
produisent 1869.

Si de cette somme on retranche 17, total des chiffres décomposés de 1808, on obtient 1852 :

1869
17

1852

Les sommes des chiffres de 1848, date de l'élection, et

des 25 lettres qui composent le nom de Louis-Napoléon Buonaparte, ajoutés à 1808, date de sa naissance, donnent 1852.

Exemple : 1808
25
21
——
1852

Que l'on prenne la date de 1830, et qu'on y ajoute la date du premier jour de la révolution de 1848, 22 février, on obtient pour total 1852.

Le résultat est le même si l'on substitue à la date du 22 février le nombre des lettres qui composent le nom du Président, tel qu'on l'écrit ordinairement : Louis-Napoléon Bonaparte.

La destinée de Louis-Napoléon est naturellement pla-



cée sous le patronage de son oncle. Or, les mots : empire français ont 14 lettres ; le nom du Président en a 22 ; le mot empereur, 8. Ces chiffres ajoutés à 1808, date de la naissance, donnent 1852 :

$$
\begin{array}{r}
1808 \\
14 \\
22 \\
8 \\
\hline
1852
\end{array}
$$

Ces calculs sont ingénieux, mais il serait difficile d'en tirer un présage bien exact. D'ailleurs, comme on va le voir tout à l'heure, quelques-uns de nos correspondants sont arrivés par la décomposition de nombres à des résultats tout différents.



LE REVERS DE LA MÉDAILLE.

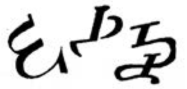
NOUVEAUX CALCULS CABALISTIQUES POUR 1852.

L'*Almanach Prophétique* tient essentiellement à justifier la réputation d'impartialité qu'il a su conserver depuis sa fondation. Ce ne sera jamais une œuvre politique; aussi doit-il accueillir indistinctement les communications curieuses qu'on veut bien lui faire, sans se préoccuper des espérances plus ou moins fondées de leurs auteurs. Les combinaisons numérales du précédent article tendent toutes à établir que Louis-Napoléon Bonaparte conservera le pouvoir en 1852, et que la Constitution sera revisée. D'autres correspondants ont essayé de prouver, au contraire, par des combinaisons ingénieuses, que la Constitution serait conservée intacte, et que le mouvement de 1852 serait favorable à la démocratie.



M. J.-B. L., de Paris, a combiné la phrase suivante, dont les lettres comptées avec la valeur numérale que leur donne leur place dans l'alphabet, produisent la somme de 1852.

La	13	ni	23
Constitution	179	royauté,	104
ne	19	car	22
sera	45	la	13
pas	36	République	126
revisée,	83	triomphera	123
il	21	et	25
n'y	38	Louis-	76
aura	41	Napoléon	92
en	19	Buonaparte	113
dix	36	rentrera	99
huit	58	dans	38
cent	42	la	13
cinquante	104	vie	36
deux	53	privée.	75
ni	23		
empire	66		1852



M. L. P., de la Charité-sur-Loire (Nièvre), arrive à la même somme par deux phrases différentes; dans la première, il nie l'établissement d'un empire, et garantit le maintien du gouvernement républicain.

Dans la seconde phrase, dont les lettres sont toujours comptées suivant la valeur numérale de leur ordre hiérarchique, M. L. P. émet la pensée que des institutions nouvelles régénéreront les sociétés européennes.

La	13
Constitution	179
ne	19
sera	43
pas	36
revisée,	83
c'est	47
bien	30
le	17
vœu	63
du	25
peuple,	73
il	21
ne	19
veut	68
pas	36
de	9
Louis-	76
Napoléon	92
Bonaparte	92
pour	70
empereur,	101
et	25
la	13
République	126
triomphera	123
en	19
année	39
dix	36
huit	58
cent	42
cinquante	104
deux	53
Total.	1852

Un	35
cataclysme,	101
je	15
veux	71
dire	36
une	40
heureuse	102
révolution,	151
qui	47
devra	50
rajeunir	96
la	13
vieille	63
Europe,	80
et	25
lui	42
donnera	71
une	40
vie	36
nouvelle,	106
en	19
lui	42
fixant	73
de	9
nouvelles	125
institutions,	189
se	24
prépare	79
pour	70
Total.	1852

M. T. de C. remarque que le nom de Louis-Napoléon Buonaparte contient 23 lettres, et que le même nombre de lettres se retrouve dans les mots : ***ne sera pas réélu président***. Il ajoute que le même nombre de lettres se retrouve également dans les lignes suivantes :

Mil sept cent soixante-neuf,
Buonaparte, premier consul,
Napoléon premier, empereur.



Napoléon Buonaparte, Corse.

Ce nombre 23, dit-il, joue un certain rôle dans l'histoire de la famille Bonaparte.

Napoléon naquit en 1769, trois fois 23 ans après le commencement du siècle. C'est à l'âge de 23 ans, en 1792, qu'il fut nommé capitaine d'artillerie au régiment de la Fère. C'est 23 ans plus tard, en 1815, qu'il perdit la

couronne. 23 ans après, en 1838, son neveu proscrit était expulsé du territoire helvétique, à la demande de Louis-Philippe.

M. Jules Colozier, de Saint-Paul (Oise), s'est livré à de laborieux calculs sur les années qui sont néfastes pour la famille Bonaparte. Il prend d'abord pour point de départ l'année 1816, dans laquelle parut l'ordonnance qui proscrivait de France tous les parents de l'empereur renversé; en y ajoutant ces chiffres de l'année pris isolément on a 1832, date de la mort du duc de Reichstadt.

1816
1
8
1
6
―――
1832

En faisant la même opération sur les chiffres de 1832, on arrive à 1846 : époque à laquelle il était prisonnier depuis 6 ans. Qu'on ajoute à 1816 les chiffres décomposés de 1846, on trouve 1835 : l'année dans laquelle Louis-Napoléon exilé préparait l'expédition de Strasbourg.

1816
1
8
4
6
―――
1835

Les chiffres de 1835, séparés, et ajoutés au nombre même, donnent 1852.

1835
1
8
3
5
―――
1852

L'empereur est mort dans la 21e année du dix-neuvième siècle, et le duc de Reichstadt avait 21 ans lors-

qu'une maladie de langueur le conduisit au tombeau. M. Colozier fait observer que ces deux chiffres réunis donnent l'âge actuel du président, 42, et il en conclut que cette combinaison est défavorable.

Il tire une conséquence analogue de ce que les fonctions du Président cessent dans la 52e année du siècle, et de ce que Napoléon empereur est mort dans la 52e année de son âge.



Un autre correspondant trouve la même date de l'an 52 pour réponse à des questions qu'il s'est posées, au point de vue républicain.

En quelle année verra-t-on triompher la République et le peuple?

En additionnant le nombre des lettres de cette phrase, on trouve pour résultat 52.

En quelle année se réaliseront les réformes que nous voulons?

L'addition donne encore 52.

En quelle année la justice triomphera-t-elle avec l'égalité?

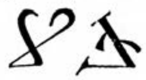
On trouve encore 52.

Un correspondant anonyme s'est demandé dans quelle année l'on verrait la consécration définitive du mouvement révolutionnaire dont 1848 est le début. Il prétend que ce sera en 1869, nombre qu'il a trouvé en additionnant 1848 et les éléments de ce dernier nombre.

$$\begin{array}{r} 1848 \\ 1 \\ 8 \\ 4 \\ 8 \\ \hline 1869 \end{array}$$

Selon lui, l'empire n'est pas possible, et tous ceux qui espèrent le voir renaître seront désappointés en 1852. Si du chiffre 1869, date de la consécration définitive des idées démocratiques, on retranche 17, nombre des lettres de Napoléon l'empereur, on a pour reste 1852.

$$\begin{array}{r} 1869 \\ 17 \\ \hline 1852 \end{array}$$



En reproduisant les calculs ci-dessus, nous devons avouer que nous n'y attachons pas une importance réelle au point de vue prophétique; mais ils nous ont semblé dignes d'être offerts au public, soit parce qu'ils sont vraiment ingénieux, soit parce qu'ils attestent les graves préoccupations qui assiégent actuellement tous les esprits.



CONSIDÉRATIONS ONEIROMANTIQUES
ET ANECDOTES DE CLAUDE PARADIN ET DE JOHN DEACON.



L'onéiromancie, c'est-à-dire, l'explication des songes, remonte à la plus haute antiquité. Elle naquit avec la civilisation, et le positivisme moderne ne l'a pas encore détruite. L'Ecriture sainte fait souvent mention des songes, auxquels elle assigne une origine surnaturelle. Le prophète Joël (chapitre II, verset 28) s'exprime ainsi : « Mon peuple ne tombera plus jamais dans la confusion où il a été. Je répandrai mon esprit sur toute chair. Vos fils et vos filles prophétiseront, vos vieillards seront instruits par des songes, et vos jeunes gens auront des visions. » On lit encore dans les Nombres : « Ecoutez mes paroles : s'il se trouve parmi vous un prophète du Seigneur, je lui parlerai en vision et lui apparaîtrai en songe. » Et dans le livre de

Job (chapitre XXXIII, verset 15) : « Pendant les songes, dans les visions de la nuit, lorsque les hommes sont accablés de sommeil, et qu'ils dorment dans leurs lits, c'est alors que Dieu leur ouvre l'oreille, qu'il les avertit, et les instruit de ce qu'ils doivent savoir, pour détourner ainsi l'homme du mal qu'il fait et le délivrer de l'orgueil ; pour tirer son âme de la corruption, et pour sauver sa vie de l'épée qui le menace. »

Joseph faillit périr pour avoir raconté à ses frères les songes qu'il avait eus ; et il dut son élévation à la manière dont il expliqua le songe dans lequel le Pharaon d'Egypte avait vu sur les bords du Nil sept vaches grasses et sept vaches maigres.

La Bible offre d'autres exemples de songes prophétiques. Lorsque Machabée marcha contre Nicanor, il anima ses soldats en leur rapportant que Jérémie lui était apparu pendant la nuit et lui avait remis une épée d'or. « Il les arma tous, non de boucliers et de dards, mais avec des paroles et des exhortations excellentes, et leur raconta une vision très-digne de foi qu'il avait eue en songe, et qui les combla tous de joie. » (Les Machabées, livre II, chap. XV, verset 11.)

L'onéiromancie florissait chez les Egyptiens, qui avaient parmi leurs prêtres un chef appelé *Jannès* ou explicateur. Ils transmirent leur science aux Grecs, parmi lesquels elle fut toujours en honneur.

Achille Tatius, dans son roman grec des Amours de Clitophon et Leucippe, considère les songes comme venant du ciel, tout en conciliant les avertissements qu'il renferme avec les doctrines inflexibles du fatalisme. « Il arrive souvent que les dieux annoncent l'avenir aux hommes par les songes qu'ils leur envoient : non dans le dessein de leur faire éviter les maux qu'il leur prépare, puisqu'on ne peut se dérober à sa destinée, mais afin qu'ils les supportent avec plus de fermeté. En effet, les disgrâces subites, les malheurs inopinés surprennent l'âme, et l'abattent entièrement ; au lieu que les événements, quelque fâcheux qu'ils soient, affligent beaucoup moins, quand on les a prévus. »

Il nous reste plusieurs anciens traités sur les songes :

entre autres celui d'Artémidore d'Ephèse, qui a été imprimé à Paris, en 1603, avec les travaux analogues d'Achmet, de Nicéphore et d'Astrampsychus. Cette édition est intitulée :

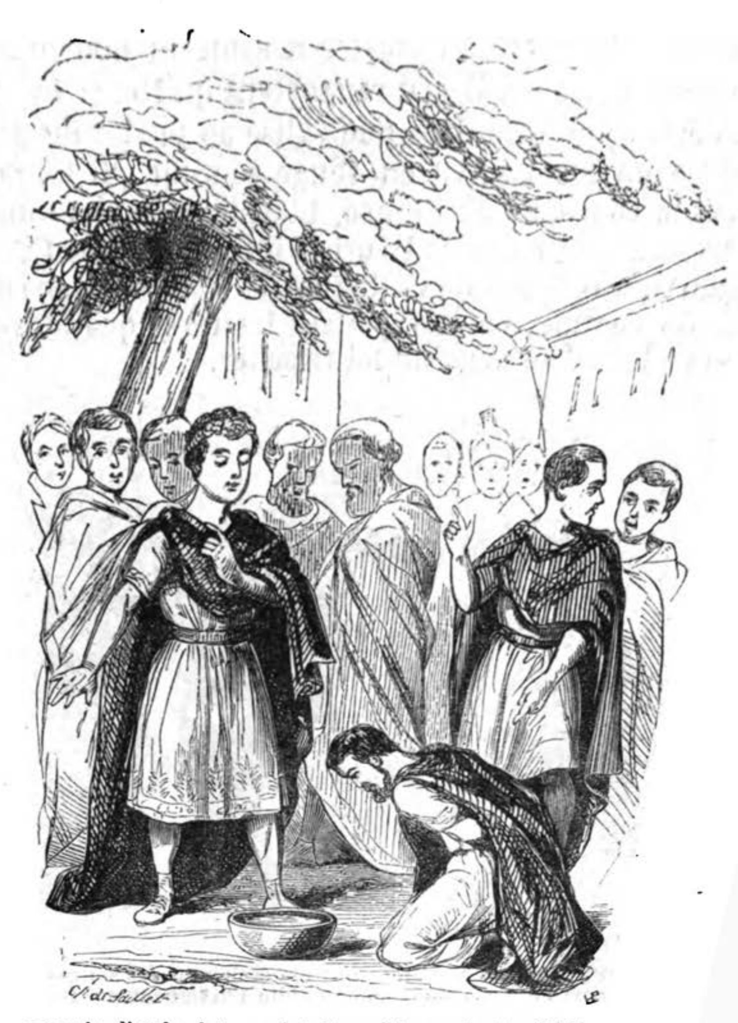
Artemidori et Achmetis oneirocritica, seu liber de divinatione per somnia ; Astrampsychi et Nicephori versus oneirocritici ; gr. lat., ex versione Jani Cornari et Joannis Leunclavii ; ex editione verò et cum notis Nicol. Rigallii. Parisiis, 1603.

Plutarque, l'illustre philosophe et historien de Chéronée, n'a pas dédaigné de s'occuper des songes, et il en cite souvent dans les biographies qu'il nous a laissées. Ainsi Pompée, au moment de combattre à Pharsale, rêve qu'il est reçu au théâtre par de nombreuses et vives acclamations, et qu'il orne ensuite de riches dépouilles le temple de Vénus la Victorieuse. Cette vision était rassurante d'un côté, mais inquiétante de l'autre ; car César prétendait descendre de Vénus, et le songe pouvait signifier que Pompée contribuerait à rehausser l'éclat du descendant de la déesse.

Ces idées sur les songes survécurent au christianisme, et l'on en voit des traces pendant toute la durée du moyen âge. En voici, entre autres, un exemple que cite Claude Paradin, dans son traité des emblèmes et devises héroïques :

« Comme Gontran, roy de Bourgongne, travaillé de la chasse, s'endormit ès champs près d'un petit ruisseau, un sien escuyer qui le veilloit luy vit sortir droit de la bouche un petit bestion qui s'en alla droit audit ruisseau, lequel marchandoit de passer. Ce que contemplant, l'escuyer tira son espée qu'il mit à travers le ruisseau, et ainsi passa le bestion par dessus, puis s'en alla dans un pertuis (trou) estant au pied d'une montagne ; de là revenant au ruisseau, repassa comme devant sur l'espée, et rentra dans la bouche du roy, lequel, sur ce point s'esveillant, récita un sien songe à sondit escuyer, et comment il avoit passé une rivière sur un pont de fer, et avoit esté dans une caverne sous une montagne, là où il avoit de bien grands et riches trésors. Quoy entendant, son escuyer lui conta qui estoit advenu pendant son somme : de manière que ce roy fit

creuser la montagne, en laquelle il trouva force riches
lesquelles il distribua ès pauvres et églises, mesme en



couvrir d'or la châsse saint Marcel le martyr lez Châlon-sur-Saône, là où il gist.

» Cecy advint en Touraine, près de Mont-Richard, dit en terminant Paradin, et la montagne s'appelle encore pour le jour d'huy Mont-Trésor, et le prochain chasteau Brindoré, appartenant à l'illustre maison du Bouchage. »

Les chroniques du Béarn rapportent qu'Henri IV, enfant, s'étant endormi dans une église au pied d'un autel dédié à saint Nicolas, vit en songe ce saint qui lui promettait la couronne de France. L'explication des songes fut très en vogue depuis Henri II jusqu'à Charles IX, et Ruggieri, astrologue de Catherine de Médicis, gagna des sommes énormes en interprétant les rêves que les seigneurs de la cour venaient lui raconter.



Plusieurs dissertations ont été écrites sur les songes et recueillies dans un volume publié à Avignon, en 1751, par Langlet-Dufresnoy. Elles s'accordent presque toutes à dire que les songes peuvent quelquefois se rapporter aux choses futures, et renfermer de secrets avertissements. Cette assertion est vérifiée par d'assez nombreux

exemples, dont quelques-uns sont tout récents. Celui que nous allons citer est tiré d'un recueil anglais, le *Blackwood's Magazine*, où il a été inséré sous forme de lettres, en 1826.

« Monsieur le rédacteur,

» Vous vous êtes récemment occupé des songes. Permettez-moi de vous en citer un, dont je puis vous garantir la scrupuleuse authenticité.

» En 1731, mon père, M. Deacon, vint à Edimbourg pour faire ses études. Il descendit chez un de ses oncles nommé Griffiths, major dans le régiment qui était alors en garnison à Edimbourg.

» Au printemps de 1732, mon père, avec quatre de ses amis, entreprit de visiter les environs : tels que Roslin, Arthur, Seat, Craig, Millar, etc. Revenant un soir d'une de ses excursions pour souper avec son oncle et sa tante, il leur dit : « Nous avons le projet » d'aller demain, si le temps est » beau, pêcher à Ineh-Kirth ; nous » partirons à six heures du matin. » Aucune objection ne lui fut faite, et il monta dans sa chambre à coucher. M. et madame Griffiths se retirèrent de même ; mais celle-ci était à peine endormie, qu'elle s'écria avec l'accent de la plus vive angoisse : « Le bateau coule ; » sauvez les, sauvez-les !

« Le major la réveilla, et lui dit : « Est-ce que cette partie de pêche » vous inquiète ? — Oh ! non ! » répliqua-t-elle, « je ne m'en suis » pas occupée un seul instant. » Elle se rendormit bientôt ; et au bout d'une heure elle

donna des signes d'un violent effroi, en s'écriant : « Je vois le bateau qui coule à fond! »



» Le major lui demanda ce qu'elle avait, et elle répondit : « Ce n'est rien, ce n'est qu'un songe sans conséquence. »

» Après avoir échangé quelques mots de conversation, les deux époux se livrèrent au repos; mais le sommeil de la femme ne cessa d'être agité. Elle poussa des cris plaintifs, et répéta à plusieurs reprises : « Ils sont perdus ! le » bateau a sombré. »

» Tout à coup elle se leva, en disant : « Il ne faut pas » que Deacon aille à la pêche, je sens que jusqu'à son re- » tour je serais dans une anxiété mortelle. » Et, passant à la hâte une robe de chambre, elle vint réveiller mon père, dont elle obtint très-difficilement la promesse qu'il resterait à la maison. « Mais que dirai-je à mes jeunes amis, » qui m'ont donné rendez-vous à Leith à six heures préci- » ses? — Vous leur direz la vérité, à savoir que votre tante » est malade; car je le suis effectivement. Réfléchissez que » vous êtes fils unique, que nous sommes chargés de veiller » sur vous, et que s'il vous arrivait malheur j'en mourrais. »

» Mon père écrivit un mot d'excuse à ses amis, et l'envoya à Leith par son domestique. Le soleil se leva dans un ciel pur, et la journée fut magnifique jusqu'à trois heures; puis un violent orage s'éleva, et la mer engloutit le bateau avec tous ceux qu'il portait.

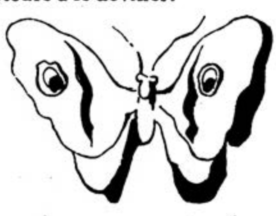
» J'ai souvent entendu raconter cette anecdote à mon père, qui ajoutait toujours : « Un événement semblable ne » m'a pas rendu superstitieux; mais je serai toujours plein » de gratitude pour la Providence, et je n'oublierai jamais » que j'ai dû la vie à un songe. »

» Signé : John DEACON. »

Ce fait est concluant et doit certainement démontrer que les pressentiments revêtent parfois une forme sensible, et que les événements futurs peuvent s'offrir par anticipation, à la vue intellectuelle, pendant le repos du corps. En d'autres cas l'avenir apparaît enveloppé d'allégories, d'allusions étranges, et, pour ainsi dire, de métaphores, dont le véritable sens est assez difficile à saisir.

Tel est le caractère du songe que nous offrons plus loin à nos lecteurs. La personne qui nous en fait le récit mérite toute notre confiance; elle est incapable d'avoir inventé le moindre détail de la relation qu'elle nous transmet. Et, d'ailleurs, qu'on examine avec soin cette relation, qu'on la soumette à l'analyse la plus minutieuse et la plus sévère, on reconnaîtra qu'elle porte l'inimitable cachet de la vérité.

Quant au sens énigmatique de ce rêve prophétique, c'est à nos lecteurs à le deviner.



SONGE ET RÉVÉLATION PROPHÉTIQUE.

DU 10 MAI 1850.

J'étais plongé dans un état qui n'est ni le sommeil ni la veille, quand je vis se dérouler devant moi toute une suite d'événements plus extraordinaires les uns que les autres.

Il me sembla entendre une musique harmonieuse, que j'écoutais attentivement, lorsque, ma porte s'ouvrant d'elle-même, il se présenta à moi un enfant de douze



ans, à peu près vêtu comme nos petits Savoyards. Il me demanda l'aumône d'une voix qui avait en partie la douceur des sons qui venaient de frapper mon oreille. Son air malheureux émut mon cœur de pitié, et je m'empressai de mettre à sa disposition le peu d'aliments qui se trouvaient chez moi pour le moment. Après son modeste repas, j'allais encore lui donner quelque argent,

pour qu'il se procurât un vêtement plus convenable, quand, à ma grande surprise, il disparut, laissant après lui une odeur balsamique qui se répandit dans tout l'appartement, et la même musique qui avait précédé son entrée recommença à sa sortie.

Je ne pouvais me rendre compte de cette disparition subite, et mes yeux le cherchaient encore, lorsqu'ils se portèrent sur un objet tombé à terre : c'étaient des tablettes ; je les ramassai, les ouvris, et fus bientôt frappé d'épouvante, en y lisant ces mots terribles : *La main du Tout-Puissant va s'armer du glaive de la justice et punir les puissants, les officiers de guerre, les hommes petits et grands ; car les temps prédits par les saintes Écritures sont arrivés.*

Je n'eus pas plutôt achevé cette lecture, que le ciel, de serein qu'il était, devint entièrement obscur ; des éclairs sillonnaient les nues, et les éclats du tonnerre se répétaient à l'infini. Je vis alors au milieu des airs une furie secouer avec force sa torche ardente, d'où mille feux, en tombant sur la terre, portaient l'incendie en d'innombrables endroits. La foudre éclatant avec fracas sur la maison où j'étais, celle-ci fut bientôt embrasée et engloutie.

Ma vue, douée en cet instant d'un pouvoir bien plus étendu, me permit d'embrasser la *France* entière, de suivre les progrès de l'orage de plus en plus dévastateur, et accompagné d'une inondation immense qui détruisait les récoltes partout brisées par le vent : ce spectacle était affreux.

Bientôt après j'aperçus une seconde furie parcourant l'espace et versant à pleines mains de sa coupe empoisonnée une liqueur noirâtre, dont une seule goutte donnait la mort à celui qui en était atteint. Quelle scène de misère et de désolation !

Cependant, isolé au milieu de cette nature en convulsion, j'étais livré à la plus grande anxiété, lorsque je me vis placé près d'un superbe char traîné par quatre lions magnifiques ; une voix puissante m'ordonna d'y monter, j'obéis, et aussitôt les lions reprirent leur course et ne s'arrêtèrent que sur le sommet d'un rocher très-élevé,

pour disparaître dès que j'eus mis pied à terre. De là, à ma droite, je découvris la mer dans toute son étendue; à ma gauche se développait une plaine immense, partagée en quatre parties. La première était entourée de



lauriers secs, qui semblaient reverdir; dans la seconde, on apercevait des lis blancs fanés; la troisième était plantée d'aubépines; la quatrième offrait à l'œil une terre aride et sauvage, plantée de peupliers.

Au-dessus de cette plaine parut un gros nuage noir qui s'entr'ouvrit fort lentement, et d'où s'échappèrent successivement un aigle, une colombe à trois têtes, un coq et un dragon ailé qui vinrent se poser: l'aigle sur les lauriers, la colombe sur les lis, le coq sur le carré d'aubépines, et le dragon sur les peupliers.

Au bout de quelques instants, on entendit sortir du nuage, qui s'était refermé, le son éclatant d'une trompette; à ce signal, les quatre animaux s'élancèrent avec fureur les uns sur les autres, et se livrèrent un terrible combat, pendant lequel succéda un nuage noir; un autre

nuage d'une blancheur éblouissante parut; sur une bande verte qui le traversait, je lus ces mots : « Aigle altier, ô toi qui as fait trembler l'univers et verser des flots de



sang, tu espères en vain voir tes lauriers reverdir; arrête, tes efforts sont inutiles; disparais pour toujours! »

Au-dessous, une bande blanche présenta à ma vue des caractères d'or formant cette phrase : « Colombe inutile et sans force, tu cherches vainement à reprendre ton vol; souviens-toi que ta simplicité t'a perdue à jamais! » Plus bas encore, je lus : « Coq arrogant et cupide, tombe, il en est temps! »

Enfin sur la partie inférieure du nuage se trouvaient écrits ce peu de mots en lettres d'un rouge de sang : « Dragon ravageur et terrible, tu espères en vain parvenir, le destin s'y oppose! »

Le nuage blanc ayant disparu, un soleil brillant vint illuminer la plaine, du milieu de laquelle s'avança un énorme lion portant sur son front le nombre 1848 à 1854. S'élançant aussitôt sur les quatre animaux, il leur livra un combat à outrance, où il allait peut-être succomber, quand une multitude d'hommes de toutes les nations accoururent à son secours, lui assurant la victoire. L'aigle haletant s'envola sur un nuage couleur de feu et de sang. La colombe, honteuse et confuse, se retira dans un désert, où, triste et abandonnée de tous, elle finit sa vie. Le coq s'enfuit du côté de la mer. Le dragon, s'épuisant en vains mouvements pour relever sa

tête, perdait son sang avec abondance par de nombreuses blessures. Enfin, après de suprêmes efforts, il retomba lourdement en mordant la poussière, et expira.

Il restait après eux tous des mares de sang, une épaisse fumée s'élevait des maisons détruites en partie, les grains échappés au feu étaient presque entièrement desséchés.

Les hommes accourus au secours du lion voulurent, pour réparer leurs forces, y chercher leur nourriture; mais ils ne trouvèrent pas un seul grain de bon. Ils étaient près de mourir d'inanition, lorsque le lion se changea subitement en homme à la stupéfaction de la multitude.

Cet homme portait une couronne sur la tête. Il avait une riche ceinture autour du corps et dans la bouche une épée à deux tranchants. On lisait sur son front le millésime de 1852 à 1854. Près de lui se trouvait le petit Savoyard que j'avais aperçu au commencement de cette merveilleuse apparition, et qui bientôt lui-même se transforma à mes yeux étonnés. Je vis distinctement des ailes paraître à ses épaules, son visage resplendir comme le soleil, et je reconnus en lui l'ange *Gabriel*, le messager du Tout-Puissant.



Il s'approcha de l'homme à la couronne, et lui adressa ces paroles : « O toi qui portes un nom que *nul* ne

connait, tu es choisi par le Tout-Puissant pour régénérer le monde. Reçois de mes mains ce blé (il portait un petit sac de blé en signe d'abondance) ; sème-le dans les voies du Seigneur, et bientôt tu recueilleras. »

L'homme mystérieux prit le blé, le sema ; et je le vis à l'instant germer et fleurir comme par enchantement ; les hommes s'en nourrirent et reprirent leurs forces épuisées ; ils buvaient aussi à des sources de lait et de miel qui coulaient dans la plaine.

Les arbres, les fleurs, les fruits, tout prospérait à vue d'œil, une régénération s'opérait dans tous les êtres, et la nature entière semblait jouir d'un parfait bonheur dans ce paradis terrestre.

OBSERVATIONS SUR LE NOMBRE 13.

Les personnes disposées à concevoir de sinistres pressentiments craignent pour l'année 1852 l'influence fatale du nombre 13.

1852 est en effet une des années du dix-neuvième siècle qui sont multiples de ce nombre sinistre.

1800
13
———
1813
13
———
1826
13
———
1839
13
———
1852

Ce qui peut nous rassurer, c'est que l'action du nombre fatal s'est jusqu'à ce jour exercée très-inégalement. L'an-

née 1815 a été désastreuse, mais les années 1826 et 1839 se sont écoulées sans grandes catastrophes.

Toutefois, les funestes effets du nombre 13 ont été souvent constatés; et en voici un exemple tout récent :

Le nommé Courtin, exécuté le 12 juillet pour crime d'empoisonnement sur la personne de sa femme, disait avant de monter à l'échafaud : Ce matin, en m'éveillant, j'ai tout d'un coup pensé au nombre 26, qui m'a toujours été fatal. Je suis né le 26 septembre 1811, j'ai servi dans le 26ᵉ de ligne, j'ai été condamné le 26 avril, et je vais être exécuté vingt-six jours après ma condamnation. Je suis resté 39 jours à la prison Mazas, et je meurs à l'âge de 39 ans.

On peut ajouter à ces remarques que 26 se compose de deux fois 13, et 39 de trois fois 13.

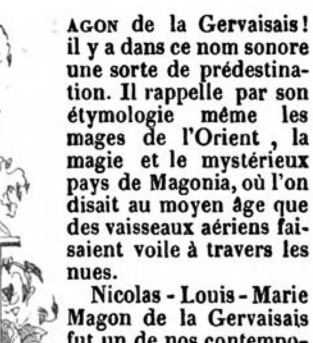
Un autre fait, où le nombre 13 joue un rôle, s'est passé à Foix-sur-Ariége, en 1840 : Les paysans s'étaient soulevés pour demander la suppression d'une taxe établie sur les bestiaux par la municipalité. M. le préfet fut obligé d'envoyer la force armée contre les rebelles. C'était le 13ᵉ de ligne qui tenait alors garnison à Foix-sur-Ariége. — Il y eut 13 personnes tant mortes que blessées. — Il y avait alors 13 conseillers municipaux. — 13 lettres dans le nom du préfet (Petit de Bantel). — C'était le 13 janvier 1840 (la foire des Rois). — En additionnant 1840, on trouve le nombre 13.

$$\begin{array}{c} 1 \\ 8 \\ 4 \\ 0 \\ \hline 13 \end{array}$$

Treize janvier se compose de 13 lettres. — C'était à Foix-sur-Ariége... encore 13 lettres!

PRÉDICTIONS DE M. DE LA GERVAISAIS

RELATIVES A LA RÉVOLUTION DE 1789, A L'EMPIRE, A LA PRISE D'ALGER, AUX RÉVOLUTIONS DE 1830 ET DE 1848, A LA RÉPUBLIQUE, AU SOCIALISME, A LA JACQUERIE, AU DESPOTISME, AUX RÉVOLUTIONS EUROPÉENNES, ETC., ETC.



AGON de la Gervaisais! il y a dans ce nom sonore une sorte de prédestination. Il rappelle par son étymologie même les mages de l'Orient, la magie et le mystérieux pays de Magonia, où l'on disait au moyen âge que des vaisseaux aériens faisaient voile à travers les nues.

Nicolas-Louis-Marie Magon de la Gervaisais fut un de nos contemporains, et a publié de nombreux et remarquables écrits; mais les événements s'accumulent avec tant de rapidité, les préoccupations de chaque jour absorbent tellement les esprits, que les œuvres les plus dignes d'attention passent souvent inaperçues. Les travaux de M. de la Gervaisais se succédèrent, sans qu'aucune voix s'élevât pour les prôner, et ils seraient encore plongés dans l'oubli, sans M. Damas-Hinard, qui réunissant patiemment toutes les brochures

du prophète inconnu, qu'il avait entrepris de mettre en lumière, en a publié des extraits, qui en sont pour ainsi dire la quintessence.

M. de la Gervaisais était né le 17 juin 1765, à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine) ; il fut élevé au collége de Saint-Malo, et à l'âge de 20 ans il était admis comme lieutenant des carabiniers de Monsieur. Il ne resta que peu de temps au service; s'étant foulé le pied dans une chute de cheval, il obtint un congé et alla chercher sa guérison aux eaux thermales de Bourbon-l'Archambaud. Un amour ardent



et pur l'y attendait. Le prince de Condé, duc d'Enghien, se trouvait alors aux eaux avec sa fille, Louise-Adélaïde de

Bourbon-Condé. Elle était plus âgée que M. de la Gervaisais, étant née le 5 octobre 1757 ; mais une princesse de 29 ans, gracieuse et spirituelle, avait assez de charmes pour captiver un jeune officier. Cette liaison dura peu, mais il nous en reste un recueil de lettres écrites en 1786 et 1787 et publiées par M. Ballanche en 1834. Les relations du jeune lieutenant et de la princesse de Bourbon-Condé ne pouvaient être consacrées par le monde, non pas seulement à cause de la disproportion du rang, mais encore parce que Louise-Adélaïde s'était vouée au célibat et fut nommée, à la fin de 1786, abbesse de Remiremont dans le diocèse de Saint-Dié.



Lorsque la révolution éclata, M. de la Gervaisais avait donné sa démission et il se consolait de ses chagrins d'amour en voyageant philosophiquement à pied le havre-sac sur le dos. Il revint à Paris, assista à la prise de la Bastille, et se mêla pendant environ une année à l'agitation politique. En 1790, au mois d'avril, il publiait une première brochure, qu'il intitulait : *Mes amis, voici com-*

ment tout irait bien. On voit déjà dans cet écrit, comme nos lecteurs pourront en juger, les germes de cet esprit prophétique dont M. de la Gervaisais a donné tant de preuves. Sa voix fut perdue au milieu du désordre de l'époque ; et le prophète méconnu quitta la France, où il ne reparut qu'après avoir séjourné deux ans dans le pays de Galles. A son retour il se maria et vécut jusqu'à la restauration dans un vieux château breton, situé sur les bords de la mer.



En 1823 M. de la Gervaisais se fixa à Versailles, d'où il mit en circulation une multitude de brochures politiques.

Ces ouvrages n'eurent aucun retentissement, et M. Damas-Hinard, biographe de l'auteur, explique cette défaveur par l'incorrection du style. En effet, les pamphlets de M. de la Gervaisais, si remarquables sous tant de rapports, ont tous les défauts qui s'attachent à la qualité de l'inspiration. Les pensées y abondent, mais

elles sont souvent jetées au hasard, ou noyées dans la divagation. Il semble que le vieillard perde par intervalles le souffle qui l'anime, et tombe dans la vulgarité, après s'être élevé aux plus hautes considérations.

M. de la Gervaisais ne se découragea point, et écrivit jusqu'à sa mort, arrivée le 29 décembre 1838. Un souvenir de jeunesse contribua à hâter sa fin; il voulut revoir le pays où il avait connu mademoiselle de Bourbon, et entreprit le voyage de Bourbon-l'Archambaud, d'où il rapporta une fatigue physique et morale à laquelle il devait bientôt succomber.

Les œuvres de la Gervaisais sont à jamais oubliées. Personne n'aura la fantaisie de les aller chercher dans la poudre des bibliothèques; mais les fragments que M. Damas-Hinard en a tirés méritaient d'être recueillis. Nous en offrons à nos lecteurs les passages les plus saillants, et nous sommes convaincus qu'ils admireront avec nous la prescience étonnante du prophète inconnu.

PRÉDICTION DE LA MORT DE LOUIS XVI.

Mes amis, voici comment tout irait bien (avril 1790, p. 37).

« *Et votre roi!...* si l'insurrection du peuple est excitée dans tous les sens, il est en vue, il paraît puissant : *la vengeance peut monter les marches du trône.* »

PRÉDICTION DE LA TERREUR, DE LA BANQUEROUTE, ET DE L'INVASION ÉTRANGÈRE.

(*Ibid.*, p. 31.)

« *Voyez-vous sur nos têtes la banqueroute, la guerre civile, l'anarchie*, la division du royaume, *l'invasion de l'ennemi*, la dissolution de l'Etat, ou, *s'il est encore permis de l'espérer, le plus affreux despotisme?...* »

PRÉDICTION DU RENVERSEMENT DE L'ANCIENNE SOCIÉTÉ.

(*Ibid.*, p. 51.)

« 3. Ah! vous ne savez pas jusqu'où s'emportera cette masse frappée d'une impulsion violente, irritée par le

temps et par ses succès. Elle se jettera çà et là sans projet et sans frein; *elle confondra sous sa main de feu toutes les classes, toutes les richesses, toutes les existences; elle dévorera d'un trait liberté et monarchie, religion et philosophie; elle foulera aux pieds les tristes restes des rapports sociaux.* Un jour enfin l'association sera dissoute; et son chaos interminable offrira toutes les forces nues et isolées, opposées les unes aux autres, et s'entre-déchirant tour à tour. »

PRÉDICTION DE LA RÉVOLUTION DE 1830.

Les Journaux (1827, p. 20).

« L'opposition, rejetée dans les rangs libéraux, est irritée sans cesse, est recrutée au delà de toute mesure; et l'opinion qui se forme, se concentre en un foyer ardent, *menace d'une explosion terrible*, d'une RÉVOLUTION, puisqu'il faut dire le mot. »

La Censure (1827, p. 34).

« L'ère de gloire, l'ère d'intrigue doivent aboutir en la même façon. Déjà n'est-ce pas la campagne de 1814, qui se joue sur le théâtre de la politique ministérielle?... Brienne, Craonne, Saint Dizier, ces trois pointes d'un triangle démesuré, projettent et croisent leurs ombres fidèles sur la carte des guerres de cabinet. *Bientôt se répétera, sous d'autres formes, le mouvement rétrograde vers Paris*, suite naturelle, conséquence finale d'un triomphe ravi aux noirs destins; *puis, surviendront les transactions honteuses, la démission forcée, l'expulsion irrévocable*, afin que rien ne manque au parallèle. »

Lettre à M. de Peyronnet (juin 1830).

« Vous trouverez ci joint mon opinion sur le parti à tirer de la conquête d'Alger, cette faveur du ciel, la dernière peut être. »

PRÉDICTIONS RELATIVES A LA RÉVOLUTION DE 1848.

(*La Loi des circonstances*, 1830, p. 8.)

« Une monarchie de huit siècles, une charte de quinze ans se sont évanouies en un clin d'œil. Cela était juste,

était légitime; tous le disent, et beaucoup le croient.... Des gens viendront, sont déjà venus, qui se représenteront le juste sous des formes opposées... Pour eux, cela sera juste aussi, cela sera légitime de détruire ce trône, cet acte érigés d'hier... UN SOUFFLE SUFFIRA, QUAND NAGUÈRE IL A FALLU LA FOUDRE. »

(*La Vérité politique*, 1831, p. 19.)

« Un roi héréditaire!... Cela est décrété; mais cela sera-t-il accompli dans le temps? qu'on tire les cartes! »

(*Les Droits de l'homme dans le vrai sens*, 1832, p. 14.)

« Nous en sommes à une *révolution qui*, tôt ou tard, en éclatant de nouveau, *fera sauter ceux qui ont mis le feu aux poudres.* »

(*La République*, 1833, p. 6.)

« Le premier tiers du siècle est marqué de ce signe lugubre : que tout commence et rien ne finit, que tout change et rien ne dure. C'était à tort que quinze ans d'empire, quinze ans de royauté semblaient un à-compte sortable à valoir sur le terme de la prescription. QUAND DEUX BLOCS MASSIFS DE PUISSANCE ONT ÉTÉ BRISÉS, BROYÉS COMME VERRE, QUE DOIT-IL ADVENIR DES GRAINS DE SABLE ÉLEVÉS AU FAITE PAR LE SOUFFLE DU SORT? »

(*La République*, 1833, p. 21.)

« *Pourquoi la branche cadette, moins en titre et de source et de date, sera-t-elle abattue au premier souffle? C'est qu'autour d'elle se range et se serre l'oligarchie du jour, vaine parodiste de l'aristocratie des siècles : à son exemple, inspirant au prince une confiance démesurée, obtenant du prince des faveurs exorbitantes.* »

(*L'état de guerre dans la société*, 1833, p. 33.)

« Un célèbre publiciste, M. Bergasse, écrivait, il y a douze ou quinze ans : « Qu'est-ce que je vois! un ministère qui est tout, et une nation qui n'est rien; un trône

en l'air sur deux Chambres en l'air : au-dessous, *une multitude inquiète.* »

C'était vrai alors : c'est plus vrai à présent.

Un second juillet est capable de venir en preuve.

(*Premières ombres de la barbarie*, 1836, p. 14.)

« Jadis une première révolution ; naguère une seconde révolution ; *bientôt une troisième révolution ! ! !* »



PRÉDICTIONS RELATIVES A LA DESTRUCTION DE LA PAIRIE.

(*De la Chambre inamovible*, 1831, p. 6.)

« *Allez, nobles pairs*, allez, illustres seigneuries; faites courte vie, mais bonne. SERA CE DEMAIN? APRÈS-DEMAIN? IL N'Y A DE DOUTE QU'ENTRE CES DEUX TERMES. »

La Vérite politique, 1831, p. 15.)

« *Qu'on fasse la pairie héréditaire de droit*, DE FAIT, ELLE NE SERA PAS MÊME VIAGÈRE. »

PREDICTIONS RELATIVES A LA RÉPUBLIQUE.
(*La République*, 1833. p. 4.)

1789



« La royauté, tour à tour blessant les sentiments, froissant les intérêts, frappe l'homme, et dans sa vie animale, et dans sa vie intellectuelle, la royauté se fait haïr au plus juste titre, au plus haut point, par les puissances morales, par les appétits physiques. Elle se fait mettre au ban de l humanité. Or, une forme trop connue étant ainsi répudiée, une autre forme encore inconnue est recherchée, est convoitée. La forme ancienne ayant ainsi abdiqué tout ascendant, la forme nouvelle est investie du legs, au moins en espérance. Malencontreux princes! la Répu-

blique est dans vos propres actes, soit en France, soit en Europe. »

(*La République*, 1833, p. 9.)

« Les rois s'en vont : c'est le prologue de la pièce, dont chaque acte n'est que le développement. »

(*La Catastrophe*, 1835, p. 16.)

« *La République se meurt, la propagande est morte.* » Ainsi parle une feuille impudemment menteuse, ou imbécilement trompée. « LA RÉPUBLIQUE EST IMMANQUABLE ! » répond l'homme loyal et sensé.

« Ce ne sont pas les républicains qui font la République : ce sont tous les autres, sauf eux. Tous à l'envi ce semble, pendant que les sectateurs de la République éloignent d'elle par leur âpre franchise, s'en rendent les fauteurs aveugles, lui rejetant, lui renvoyant comme au dernier asile, tout ce qui souffre de l'âme et du corps. »

(*La Catastrophe*, 1835, p. 18.)

« BIENTÔT LA RÉPUBLIQUE ARRIVE...

» Qu'est-ce qui s'efface chaque jour ? Les habitudes du passé, les attentes du présent, les craintes de l'avenir. Qu'est-ce qui s'avance à la place ? Le passé en mépris, le présent en horreur, l'avenir en espoir. Ce qui était, ce qui est, dégoûtant l'esprit ou soulevant le cœur, point de refuge, de repos, qu'en ce qui sera. »

PRÉDICTION RELATIVE AU SOCIALISME.

(*Des Journaux*, 1827, p. 24.)

« *Les jours ne sont pas aussi loin qu'on pense, où* LE THÉATRE DE NOS DISSENSIONS CIVILES, ENVAHI PAR DES FACTIONS ENCORE INCONNUES, OFFRIRA AUX REGARDS DU SPECTATEUR, A DROITE, LES LONGUES DOULEURS, A GAUCHE, LES COURTES JOIES. »

(*Exposé de la ligne politique*, 1835, p. 83.)

« Si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain, ce sera tôt ou tard qu'éclatera la lutte entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas, lutte épouvantable, attendu que d'après ses

suites ceux qui n'ont pas manqueront encore davantage, et ceux qui ont perdront de plus en plus. »

PRÉDICTIONS RELATIVES AUX RÉVOLUTIONS D'ITALIE, DE HONGRIE, DE CRACOVIE, DU GRAND-DUCHÉ DE BADE, ETC., EN 1848.

(*La République*, 1833, p. 6.)

« A peine la révolution de 1789 émeut les peuples, qui, heureux ou malheureux, jouissent ou souffrent à la manière de la brute. Mais les armées françaises sillonnent



l'Europe en tout sens, et la routine est violemment rompue; et l'idée éclate au choc des têtes.

» *Aussi la révolution de 1830 se fait presque européenne : mettant partout les esprits en mouvement et souvent les bras en action.*

» VIENNE UNE AUTRE ENCORE, CE SERA BIEN PIS! »

PRÉDICTIONS RELATIVES A UNE JACQUERIE.

(*La Loi des circonstances*, 1830, p. 13.)

« L'industrie est entée sur le monopole des mécaniques, lequel a créé une race d'ilotes; et quand l'autorité maintenait à grand' peine cet état de servage, voilà qu'on a remis en leurs mains la bannière, les armes du libéralisme. Sparte, si prudente, ne se préservera pas de la

révolte; Paris, si inconsidéré, ne se sauvera pas de la ruine. L'hiver et la faim, les journaux et les cabarets, la guerre surtout, se chargeront de mettre le feu aux poudres. Viennent maintenant les campagnes! On se rappelle la jacquerie; pourtant, en ces temps, l'ascendant des curés, le patronage des seigneurs subsistaient. En France, il n'y a personne pour guider et retenir, pour surveiller et puuir. La prééminence native, la prééminence conquise est détestée. Même la commune n'existe pas : institution hostile à l'autorité et propice contre l'anarchie. Qu'une tête s'échauffe, qu'un bras se lève, aussitôt tous



les esprits, toutes les forces s'unissent, se meuvent et dévastent, ravagent, ruinent le pays.

» C'est la dissolution de la société. »

PRÉDICTIONS RELATIVES AUX RÉVOLUTIONS FUTURES.

(*La Loi des circonstances*, 1830, p. 13.)

« Le char des révolutions ne s'arrête qu'au fond de l'abîme.

» Sur une pente aussi rapide, chaque tour de roue en se succédant cause de plus en plus un mouvement accéléré, précipité. »

(*La Loi des circonstances*, 1830, p. 2.)

« Nulle puissance humaine n'est capable de faire rebrousser le cours des choses. Un jour ou l'autre, l'ordre social sera bouleversé de fond en comble; l'Europe passera sous le coup des vicissitudes subies par l'Amérique. Ce n'est qu'après une période prolongée que ces contrées épuisées parviendront à une nouvelle organisation. »

(*La Vérité diplomatique*, 1831, p. 9.)

« L'Europe est entrée dans une ère climatérique, qui s'accroît par la révolution de France, qui aboutira à la dissolution de la société, et les gens à vue courte, à vue trouble, tous insensés au même degré, n'apercevront dans cette crise qu'un épisode fortuit, en se promettant à son terme un dénoûment prospère. »

(*Le Pouvoir et le droit*, 1832, p. 38.

« Le problème de l'avenir n'est plus susceptible que de l'une ou de l'autre de ces solutions : savoir, que le despotisme advienne avant ou survienne après la crise de brutalisme, de vandalisme, de subversion sociale. »

La République, 1833, p. 9.)

« Le terrible drame aura son cours : de scène en scène dévorant les acteurs; en leur place attirant les spectateurs; enfin abîmant et le théâtre et le parterre. »

(*La Crise sociale*, 1833, p. 31.)

« Déjà, l'équilibre est difficile à garder en repos; au moindre mouvement, la machine se détraque.

» Une crise encore! L'ouvrier expulsé du travail, exténué de besoin, se fait justice, fait sa part lui-même.

» Une crise encore! le paysan, excité par le double exemple des fortunes spoliées et des fortunes spoliatrices, se rue sur la grande et la moyenne propriété; et aigri par la résistance ou enivré de la victoire, brûle châteaux, maisons...

» Rien ne retient : ni les habitudes dès longtemps rompues, ni les lois maintenant méprisées, ni les mœurs enfin anéanties. »

(*Exposé de la Ligne politique*, 1833, p. 93.)

« Royalistes, impérialistes, républicains, ministériels, allez donc, marchez! Vous vous rencontrerez tous à ce terme fatal : la subversion de l'ordre social. »

(*L'État de guerre dans la société*, 1833, p. 13.)

Après tant de révolutions qui toujours promettent, qui jamais ne tiennent, le désespoir tournant en un accès de rage, on voit s'ouvrir l'ère de subversion, d'extermination. Ère formidable où le passé est mis à néant, où l'avenir surgit du chaos, où les existences suspendues dans le vide se heurtent, se froissent, se brisent. Il semble une immense hécatombe de vies et de fortunes, que commande la vindicte céleste. *Ceux qui avaient, ceux qui étaient, sont perdus corps et biens, sans que nul recueille l'héritage.* »

(*La Royauté possible*, 1835, p. 12.)

« L'avenir accourt. Voilà qu'elle est commencée la ruine de ce qui existait, qu'elle est close à jamais l'ère sous laquelle tout vivait encore, et sur l'instant, c'est un autre cycle qui s'ouvre, dévoué à la même destinée ; c'est un ordre nouveau qui surgit à travers le chaos. »

(*La Raison des temps*, 1836, p. 9.)

« *Vient d'abord une crise première où nous sommes, puis une crise seconde où nous allons, enfin une crise dernière où nous resterons.* »



PROPHÉTIE DE CECCO D'ASCOLI.



ASCOLI, ville de la Marche d'Ancône, donna naissance à l'auteur de la remarquable prédiction que nous allons transcrire. Il s'appelait Francesco Simme Stabili, et on le nommait par abréviation Cecco d'Ascoli. Sa vie entière fut consacrée à l'étude des sciences occultes, et principalement des inductions prophétiques qu'on pouvait tirer du mouvement des corps suspendus dans l'espace. Il enseignait l'astrologie à Bologne, en 1324, lorsque les doctrines qu'il professait, les opinions hardies qu'il émettait, et surtout les événements qu'il annonçait comme un résultat certain de ses calculs, le firent dénoncer aux magistrats. Il fut condamné d'abord pour quelques passages d'un livre ancien intitulé : *Commentaires sur la sphère de Jean de Sacrobesco*. Il y soutenait l'existence d'esprits, habitant les sphères supérieures, et prétendait qu'on pouvait les contraindre à faire des prodiges, sous l'influence de certaines constellations. On l'invita à s'expliquer devant une assemblée de docteurs. Une sentence, en date du 16 décembre 1324, enjoignit à l'auteur des *Commentaires sur la Sphère*, de remettre au Saint-Office

tous ses livres d'astrologie, le prix de la chaire qu'il occupait, et lui imposa une amende de soixante-dix livres de Bologne.

Cecco d'Ascoli s'enfuit à Florence, où il fut honora-



blement accueilli par Charles, duc de Calabre, qui gouvernait la ville pour son frère Robert II, roi de Sicile. Le professeur de Bologne fut attaché à la cour en qualité d'astrologue; mais ses ennemis sucitèrent contre lui le chancelier du duc de Calabre, et Dino del Garbo, médecin florentin, très-influent auprès du duc.

Le malheureux Cecco, qui avait cru pouvoir recommencer

à Florence le cours de sciences occultes qu'il avait fait à



Bologne, et réunir dans un volume le fruit de ses recherches, fut arrêté, jugé, et conduit au supplice.

L'ouvrage que Cecco d'Ascoli paya de sa vie, l'*Acerba* (le monceau), est un recueil d'histoire naturelle, de philosophie morale, d'astrologie, de politique, etc. Les soins que l'on prit pour en opérer la destruction l'ont rendu excessivement rare; cependant il en existe plusieurs manuscrits dans les bibliothèques d'Italie. C'est à la suite de l'un d'eux, conservé dans la collection de M. Malatesta, à Rome, que se trouvent les tercets dont nous offrons la traduction à nos lecteurs. La pièce de vers de Cecco d'Ascoli est intitulée : l'*Avenir vengeur*.

« Vous qui persécutez les sages, et qui menacez les

justes du bûcher, les astres m'annoncent que votre règne ne sera pas éternel.

» J'ai pris en main mon astrolabe, et j'ai pu lire l'avenir dans les constellations des cieux, quoiqu'ils fussent parsemés de nuages.

» La première qui m'apparaît, c'est le Cygne. Ses étoiles ont la forme d'une croix; mais des nébuleuses en ternissent l'éclat.

» La Lyre brille, en revanche, de tous ses feux. Son étoile sert aux poëtes et aux artistes; c'est elle qui leur inspire les grandes choses qu'admire la postérité. La constellation de Pégase ajoute à la gloire des cieux; le bouvier Arcturus se lève, et conduit ses troupeaux d'une main ferme : mais la grande Ourse s'avance comme pour le dévorer.

» Cassiopée est une constellation située en face de la grande Ourse, et qui ne se couche jamais. Ses étoiles ont la figure d'un trône renversé.



» Je découvre Orion le guerrier, et l'étoile Aldebaran, qu'un nuage m'avait un moment cachée, reparaît à l'horizon.

» Au bout de la queue de la grande Ourse, est la couronne qui s'incline vers le Scorpion, mais qui va rencontrer en route Ophiucus.

» Et de toutes les étoiles, la plus belle à mes yeux c'est l'Epi de la Vierge, porté par une chaste et noble déesse, et voisin de l'équitable Balance.

» Sept fois j'ai regardé l'empyrée, sept fois les mêmes constellations se sont offertes à ma vue, quand le reste du firmament était couvert.

» Sachez-le donc, ô peuples! les astres prédisent vos

destinées. Méditez mes paroles; gardez-les dans votre mémoire, et le sens mystérieux en sera découvert à vos descendants. »

Pour découvrir ce sens, il faut avoir recours aux ouvrages d'astrologie, et encore ils sont si peu d'accord entre eux, ils émettent des théories si diverses, que la pensée prophétique de Cecco d'Ascoli, jugée d'après ce criterium, reste enveloppée d'obscurité. Nous essaierons cependant de la débrouiller.

La constellation en forme de croix, qui s'offre d'abord à l'observation de l'astrologue, symbolise l'Eglise catholique. Ses splendeurs sont bientôt effacées, ce qui nous semble prédire les hérésies qui prirent naissance à la fin du quinzième siècle.

La Lyre, consacrée aux poëtes et aux artistes, n'annonce-t-elle pas le seizième siècle illustré par tant de grands génies, le siècle de Michel-Ange et de Raphaël?

La constellation de Pégase prédit la gloire littéraire de cette époque, qu'on a appelée le siècle de Louis XIV.

Arcturus fait allusion à ce roi qui soumet tout à son empire, et traite son peuple comme un troupeau. Mais l'esprit de réforme et de révolution mine lentement cette puissance suprême; c'est la grande Ourse, qui va dévorer la monarchie; c'est le dix-huitième siècle. Arrive Cassiopée (la République) qui réduit le trône en poussière.

Orion, dont les étoiles représentent un guerrier armé, doit s'entendre de Napoléon, et l'étoile Aldebaran, de la restauration de 1815. Il est à remarquer que le mot arabe Aldebaran signifie OEil de Bœuf, et que c'était précisément le nom de la salle où se réunissaient autrefois les courtisans de la royauté.

La constellation de la Couronne suit celle de la grande Ourse, comme l'Empire et la Restauration ont suivi la République.

La couronne s'incline vers le Scorpion, comme les gouvernements de Louis XVIII et de Charles X se sont inclinés vers les abus et les préjugés de l'ancien régime. Le Scorpion, c'est le symbole du mal; mais il rencontre en route Ophiucus ou le Serpentaire; c'est-à-dire qu'une opposition infatigable, mais obligée de dissimuler, de

suivre une ligne irrégulière, lui fait une guerre acharnée.

La constellation de la Vierge nous promet, après tant de luttes, un avenir pacifique, l'abondance, et des lois basées sur l'équité.

Telle est l'interprétation que nous croyons pouvoir donner aux tercets de Cecco d'Ascoli.



EXTASES PRODIGIEUSES

OBSERVÉES EN 1851.

Une affection singulière, et dont on ne connaît pas d'analogues, a été étudiée sur une jeune fille nommée Marie-Rose Horiot, lingère.

Cette personne, née à Oreille-Maison (Vosges), habite la petite ville de Lamarche. Ses extases ont commencé au mois d'avril, et se reproduisent sans doute encore à l'heure où nous écrivons. D'abord, elles se présentaient à des intervalles assez longs; mais elles ont fini par se renouveler tous les huit jours. Elles commencent à midi, et se prolongent pendant soixante heures, sans que la malade prenne aucune espèce de nourriture.



Ces accès sont caractérisés par l'absence complète et instantanée des sens du toucher, de la vue, de l'ouïe, de l'odorat; état pour lequel les agents tels que la cautérisation, la lumière vive, le son de la musique bruyante et l'ammoniaque liquide sont de nul effet. Les mouvements des membres s'opèrent avec la plus grande facilité aux désirs de la personne, et coïncident avec les paroles

qu'elle prononce et les pensées qu'elle exprime, suivant les objets qu'elle voit ou croit voir. La physionomie gaie, triste ou sévère, est en rapport avec les impressions qu'elle reçoit, et qu'elle exprime à haute voix Son attitude est ordinairement droite, se posant sur un ou deux pieds, souvent elle ne s'appuie que sur la pointe, et garde l'équilibre le plus difficile pendant un quart d'heure, une demie et même une heure, comme une statue, dans l'immobilité la plus complète. Les membres sont dans une position qu'elle-même se donne, et que personne ne peut changer; la vie intérieure n'est en aucune manière troublée Après ces extases, la santé la plus parfaite renaît subitement.

La jeune Horiot est née de parents peu aisés, et n'a reçu qu'une éducation très-incomplète; néanmoins, pendant ces extases, elle fait des prédictions qui ne manquent jamais de se réaliser, aussi vient-on la consulter de plusieurs lieues à la ronde. Un médecin, qui l'a observée, qui n'a pu trouver aucune explication psychologique de cette maladie, a décrit en ces termes la fin ordinaire d'un accès : « Rosine Horiot prend une physionomie gaie et riante, et se met à composer des vers fort incorrects sous le rapport de la prosodie, mais qu'elle débite avec une grande exaltation :

Adieu ténèbres! O mon bon ange, je suis à toi!
O mon ange, avant d'entrer dans ce beau
Ciel, prions auprès de cette croix chérie!
O mon ange, tout ici est si beau!
Voici le lieu du repos!

Puis elle chante un cantique de sa composition :

Ah! Seigneur, dès mon enfance
Je vous ai donné mon cœur.
J'ai conservé mon innocence;
Ah! quel bonheur! ah! quel bonheur!
O mon ange, tu m'es fidèle!
Quel séjour délicieux!
Tu m'as donné des ailes,
Et me voilà dans les cieux!...
O Marie, ma tendre mère,
Je me jette à vos genoux;
Je vous adore et j'espère,
Je n'ai recours qu'à vous.

Nous passons un grand nombre de strophes, dont voici la dernière :

O mon bon ange, détache-moi mes ailes et
Reporte-les dans les cieux;
Adieu mon ange, adieu. . . . .

Et à l'instant elle tombe comme frappée par la foudre, reste en syncope pendant cinq à six minutes, après lequel temps elle revient à elle, recouvre subitement tous ses sens, ne se sent aucun mal et n'éprouve même aucun besoin; en un mot, elle est en état de santé parfaite, mais elle n'a aucun souvenir de ce qui s'est passé et croit être au moment qui a suivi l'heure où elle est tombée en extase.

Voici quelques autres détails qui nous sont transmis par un voyageur sur ce phénomène extraordinaire.

« Je suis allé visiter Rosine Horiot, vers la fin d'une extase qu'elle avait annoncé devoir être de 120 heures, et se terminer par 4 heures de croix. J'ai vu cette jeune



fille, tantôt couchée, tantôt montée sur le bois de sa couchette, prendre, en chantant ou priant, des positions très-difficiles à conserver et s'y maintenir assez long-

temps. Sa figure était riante, ses yeux presque toujours fixes, et de brusques mouvements exécutés tout près d'eux n'ont pu faire cligner les paupières. Mais ceci n'est pas le plus curieux. Vers dix heures et demie du soir, elle a annoncé que le moment arrivait où elle allait souffrir sur la croix pour les pécheurs, et elle s'est levée debout sur le bord de son lit, faisant face au mur. Après quelques instants de prière, elle s'est laissée tomber en arrière, à la renverse, de toute la hauteur de son lit, sur le plancher; mais plusieurs personnes s'étaient mises en mesure d'amortir cette chute périlleuse, et l'ont reçue dans leurs bras. Elle s'est mise dans la position d'une personne crucifiée, et bientôt son visage a été différent de ce qu'il paraissait dans le cours de l'extase. Il exprimait bien la souffrance, et de temps à autre un gémissement sortait de la poitrine de Rosine. Il y eut un moment où elle dit : « O mon Sauveur, voilà la moitié de mes souffrances expirée! » — Je tirai ma montre, la seule qu'il y eût dans l'appartement, et il y avait juste deux heures que l'extatique s'était étendue sur le carreau. Vingt fois j'ai voulu voir si je la prendrais en défaut, et j'ai cherché à déranger la position de ses bras : toujours je les ai trouvés d'une rigidité cadavérique.

» Resté jusqu'à la fin, j'ai assisté à son retour à la vie naturelle. Quelques minutes de silence et de repos s'étaient à peine écoulées, c'était une fille de 20 ans, gaie, rieuse, en parfait état de santé, et chez laquelle rien n'indiquait une extase récente. Le lendemain matin, je l'ai encore revue; elle était de même très-vive, très-folâtre, ne parlant absolument que de la terre et nullement du ciel.

» Trois hypothèses seulement, ce me semble, peuvent se présenter à l'esprit : une comédie, un miracle ou une maladie. La première supposition est inadmissible. Cette jeune personne ne pourrait simuler ce qu'elle paraît ressentir, elle ne pourrait faire ce qu'elle exécute; généralement, on est d'accord sur ce point.

» On ne doit admettre l'intervention divine que quand elle est bien justifiée, et ici elle ne se conçoit même pas. Rosine n'a jamais eu qu'une piété très-ordinaire, et depuis ses extases, cette piété n'a pas visiblement aug-

menté, assure-t-on. Voilà une jeune personne que son bon ange emporte jusqu'au troisième ciel, qui voit Dieu



et les splendeurs de la cour céleste, et qui ne conserve d'un tel souvenir, d'une telle faveur divine, qu'une impression froide et sans enthousiasme!

» Est-il admissible que la main de Dieu soit là? Reste l'explication que donnent les médecins : c'est une maladie! — On pourrait l'adopter, je crois; mais il est un point qu'ils ne peuvent et ne pourront jamais expliquer d'une manière rationnelle, c'est le fait des prédictions de la jeune Horiot. — Elle annonce d'avance ses extases et la durée qu'elles auront, depuis 8 heures jusqu'à 120, le temps qu'elle sera en croix, les moments de relâche (un quart d'heure après 30 heures) etc., et tout cela se réalise. On aura beau vouloir l'expliquer par de grands mots vagues, on n'y parviendra pas. »

UNE CAUSERIE D'AUTOMNE.

RÊVES ET PRESSENTIMENTS.



Nous étions réunis autour de l'un de ces premiers feux pétillants de l'automne, qui sont l'annonce des tristes jours de décembre. Au dehors, un sombre brouillard, couvrant Paris, environnait de toutes parts les hauteurs de Chaillot, qui émergeaient comme un ilot au milieu d'une mer brumeuse; et la conversation, d'abord joyeuse à la suite d'un long déjeuner qui avait inauguré la première bûche, avait pris lentement un tour sérieux et triste. Aux plus vives plaisanteries en avaient succédé de moins vives, et par une digression dont le point de départ était perdu, on en était arrivé aux plus graves questions. L'origine des rêves et des pressentiments, leur plus ou moins de fondement, la foi qu'on pouvait leur accorder, leur influence, étaient devenus le sujet d'une discussion animée, dans laquelle chacun, selon les tendances de son esprit, les mouvements de son caractère, apportait

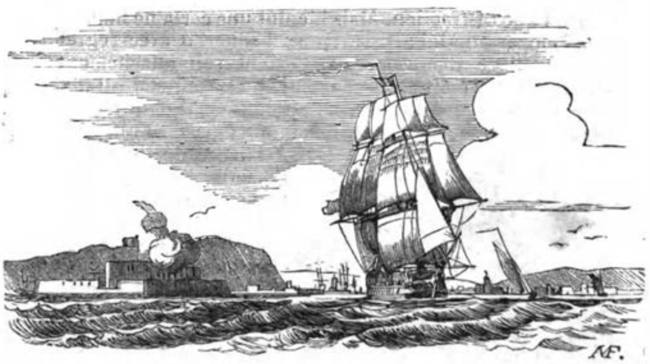
sa réplique. Pour les uns, ce n'était que chimère, illusion, folie, qu'on devrait dédaigner et auxquels une ignorante crédulité pouvait seule accorder crédit. Pour les autres, et ils s'appuyaient et des souvenirs que nous a transmis le passé, et des enseignements de la science elle-même, il y avait dans ces mystérieux avertissements une réalité, parfois une précision qui ne permettaient pas dans bien des circonstances d'en méconnaître l'autorité. Le début en était là, les objections se heurtaient, les contradictions se croisaient, aux affirmations s'opposaient les dénégations fondées sur tant de faits certains, bien qu'inexplicables, lorsque l'un de nous, esprit ferme, réfléchi, dont la supériorité était incontestable, et qui a fait sur les rapports de la philosophie et de la science des études dont la publication assurera certainement à son nom une place considérable, sortit du silence dans lequel jusque-là il s'était renfermé :

« On a prétendu, dit-il, que la science devait conduire à l'incrédulité; eh bien! pour moi, après de consciencieuses, de persistantes études dont vous savez l'objet, j'ai acquis une conviction toute différente; et quand je vois les découvertes successives de la science moderne nous révéler la cause de tant de mystères si longtemps inexplicables, je suis moins disposé à dire des phénomènes que je ne comprends pas encore : Cela ne peut pas être, cela n'est pas; je penche plutôt à constater les effets, en me réservant d'en rechercher les causes qui échappent encore à mes investigations. Mais j'abrége, car je ne veux pas ici vous exposer des théories, vous développer des conjectures scientifiques, je veux me borner à vous rapporter un fait singulier, dans lequel j'ai eu le rôle principal, rôle dont le souvenir ne revient pas à mon esprit sans qu'il me fasse éprouver une sorte de pénible appréhension. Vous l'expliquerez chacun comme vous l'entendrez, par le hasard, par un caprice d'imagination, par une faiblesse d'esprit : j'y consens; pour mon compte j'y attache un caractère différent, et je le place parmi ces secrets rapports dont on entrevoit déjà vaguement le principe et qui un jour s'expliqueront plus nettement. »

A ce préambule, qui nous promettait un de ces récits

mystérieux qui s'encadrent si bien dans les demi-teintes des dernières heures d'une journée d'automne, chacun s'accommoda de son mieux pour écouter, en poussant au plafond qu'elles assombrissaient encore les spirales d'un bleu gris qui s'échappaient des pipes et redescendaient nous envelopper comme d'un nuage de gaze.

» Ma famille a longtemps habité la Bretagne, reprit le conteur, et j'y ai passé une partie de ma jeunesse. Au nombre des serviteurs de la maison se trouvait le fils d'un fermier du voisinage, brave jeune homme dévoué à notre maison, et me portant surtout la plus vive affection. C'est sous son attentive surveillance que s'essayèrent mes premiers pas; c'est avec lui que je parcourais nos solitaires et vastes bruyères, que je courais sur la grève, où le grand



spectacle de la mer développa de bonne heure en moi le jour des longues méditations. Un jour entre autres que, m'avançant imprudemment au milieu des sables, j'étais resté de longues heures à contempler rêveusement ces aspects incessamment variés qu'offre l'Océan, ces jeux capricieux du soleil resplendissant dans l'immensité des eaux, je me sentis brusquement enlevé, emporté avec rapidité, tandis que la vague nous poursuivait pas à pas, et déposé, encore tout étourdi de ce brusque incident, sur

une hauteur qui dominait le rivage. Ah! monsieur, me dit alors le courageux André, tout haletant, comment pouvez-vous bien vous exposer à de pareils dangers? Et en effet la mer, de son mouvement calme, mais incessant, avait envahi la plage et dépassé de bien loin l'endroit où je me trouvais, et que couvraient les vagues écumantes. — André m'avait sauvé la vie et non sans péril; ses jambes mouillées jusqu'au-dessus de ses hautes guêtres prouvaient par quels efforts il avait dû défier le flot montant de la marée. De ce jour mon attachement pour ce digne et fidèle garçon s'accrut encore; et dans mon cœur André eut la place d'un frère. Vous connaissez les événements politiques qui tirèrent ma famille de sa retraite et l'amenèrent à Paris: André nous y suivit. Durant quelques mois il parut supporter gaiement ce changement. Le mouvement de la grande ville, ses richesses, ses merveilles furent pour lui une distraction. Mais bientôt une certaine inquiétude s'empara de lui; il s'attrista; il songeait avec regret à sa vie libre d'autrefois : vainement son attachement pour moi lutta contre ces souvenirs du pays natal : il n'y put résister, et demanda la permission, qu'il obtint facilement, de retourner pour quelque temps en Bretagne. A l'heure du départ je répandis bien des larmes; et lui-même, au dernier moment, hésitait bien à quitter son cher jeune maître, ainsi qu'il m'appelait : enfin il partit.



» Ma tristesse persista plusieurs jours; mais les chagrins durables n'étaient pas encore de mon âge, et sans oublier mon cher André, mon camarade d'enfance, je m'accoutumais à son absence. Il y avait huit mois qu'il s'était éloigné. A diverses reprises il nous avait

écrit, sans jamais manquer de m'adresser ses souvenirs. Dans une de ses dernières lettres il parlait même de son retour prochain : puis pendant les deux mois qui suivirent nous ne reçûmes plus un mot.

» C'est alors qu'eut lieu ce fait étrange qui m'a si profondément frappé et dont ma mémoire a conservé les détails avec une précision, une netteté qui attestent la vive impression que je ressentis.

» On était au mois de novembre 182..; j'avais quatorze ans. J'étais revenu joyeux d'une soirée de plaisir et je ne demandais que le repos. Aussi, promptement retiré dans ma chambre, je m'endormis de ce sommeil insouciant et profond, trésor inestimable de la jeunesse. Deux heures pouvaient s'être écoulées depuis que j'étais couché, quand je fus comme réveillé par un bruit sourd qui allait murmurant autour de mon lit. Je voulus me soulever, mais j'étais comme enchaîné dans mon lit; une sorte de fardeau pesait sur ma poitrine, d'où ma respiration s'échappait péniblement. J'écoutais, sans les percevoir nettement, des paroles confuses, auxquelles se mêlaient des sanglots. Enfin est-ce ma voix, est-ce mon esprit qui prononça ces mots : Qui est-là? je l'ignore, mais il est certain que ma pensée prit cette forme interrogative, et alors une voix douce, triste, un peu plaintive, gémit à mon oreille, plutôt qu'elle ne dit : C'est moi, c'est votre pauvre André qui vient vous dire adieu. — Une sueur froide couvrait mon front, mon gosier desséché essayait inutilement d'articuler un son ; je restai muet, inanimé, une émotion terrible enchaînait toutes mes facultés. Cependant, par un effort dont je ne saurais rendre l'énergie, je soulevai ma paupière et j'aperçus arrêté devant mon lit, André, le visage d'une pâleur transparente et comme éclairé à l'intérieur, portant son costume habituel, son costume breton, dont les couleurs s'effaçaient dans une teinte d'un blanc uniforme. Il me considéra quelques instants les yeux mouillés de larmes, me fit un geste, et j'entendis ces mots expirer à mon oreille : Adieu ! adieu ! en même temps que l'apparition s'évanouissait à mes yeux comme une vapeur du matin que fondent les premiers rayons du soleil. Par une volonté suprême je me soulevai

à demi et je jetai un cri. Au même moment je fus entièrement rappelé à moi par l'horloge de Saint-Philippe du Roule qui sonnait deux heures.

» Je parcourus ma chambre du regard, rien n'y était dérangé; un profond silence y régnait : au dehors tout était également enseveli dans un calme profond. La lune, au plus haut du ciel, jetait sur la neige qui couvrait et la terre et les arbres qui étendaient vers moi leurs grands bras décharnés, sa lumière mate et pénétrante dont la fixité et le froid éclat avaient alors quelque chose d'effrayant. Après avoir fait quelques pas pour me remettre, je me recouchai et je tombai dans un sommeil léthargique.

» Le lendemain matin.—Je n'oublierai jamais cette date, c'était le 27 novembre. — Ma figure défaite, fatiguée, témoignait assez des douloureuses impressions que j'avais ressenties. Ma mère s'en inquiéta, elle m'interrogea, et je lui racontai tristement, ainsi qu'à mon père, la funèbre apparition de la nuit. On en sourit; craignant que je ne cédasse à quelque timidité superstitieuse, mon père me rassura, m'affirma que ce n'était que chimères de mon imagination; qu'un cauchemar qui heureusement ne se fondait sur aucune réalité. Je me calmai, mes idées prenant un autre cours, quelques jours après j'avais oublié cet incident.

» Dix jours s'étaient écoulés, quand un matin, au moment de la réunion de famille pour le déjeuner, on remit à mon père une lettre cachetée de noir et arrivant de Bretagne. Il l'ouvrit, et dès les premières lignes il s'interrompit en disant : Oh! voilà qui est étrange et bien malheureux! Je le regardais avec un œil interrogateur, et aussitôt, soit qu'il jugeât le silence plus dangereux que la vérité ou impossible, il nous lut à haute voix la lettre suivante :

« MONSIEUR ET MADAME,

» Nous prenons la liberté de vous écrire bien tristement ces lignes, pour vous faire savoir que notre pauvre André est mort à la suite d'un affaiblissement de poitrine, dans la nuit du 26 au 27 novembre, à deux heures moins quelques minutes.

» Le pauvre garçon n'avait qu'un regret, qu'une plainte en mourant, c'était de ne plus vous voir, mes chers monsieur et dame, et surtout, bien pardon, excuse, monsieur votre cher fils, auquel il n'a décessé de penser ni de parler jusqu'à son dernier soupir. »

» En entendant cette lettre, dont chaque mot est resté gravé ineffaçablement dans ma mémoire, en écoutant ces détails qui me conduisaient à un rapprochement terrible, mon cœur se serra tellement, ma poitrine se gonfla à ce point que j'allais infailliblement étouffer, si un torrent de larmes ne se fût échappé de mes yeux. On me consola, on écouta doucement mes plaintes sans essayer d'abord même de me contredire ; puis on me parla vaguement de pressentiment, de hasard, jusqu'à ce qu'on crut que j'avais de nouveau tout oublié.

» Mais, messieurs, ce sont là de ces impressions qui ne disparaissent pas aisément, et encore aujourd'hui elles sont là, présentes dans mon âme comme au premier jour. Sans doute ma pensée ne s'y arrête plus avec cette terreur que je ressentis longtemps dans la solitude de la nuit, mais j'y songe souvent avec de profondes réflexions.

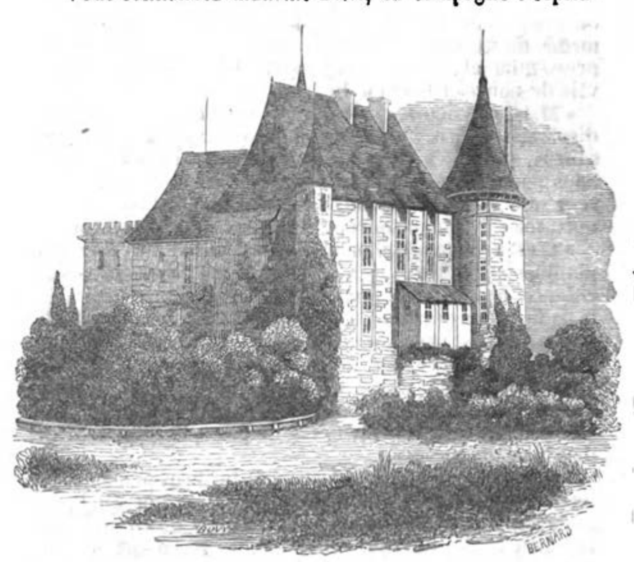
» C'est vainement qu'on me parlerait de hasard, de rêves pénibles et imprévus, je vois autre chose dans cette coïncidence fatale. Non ! pour moi ce n'est pas une simple maladie d'imagination ; c'est un mystère encore, mais non pas à tout jamais inexplicable ; c'est une affinité dont le secret nous échappe aujourd'hui, mais qui se découvrira quelque jour ; c'est un effet dont la cause nous est inconnue, mais qui peut-être se laisse obscurément entrevoir dans les phénomènes étranges que nous fournit déjà le magnétisme. »

Le silence qui avait suivi ce récit fut brusquement interrompu par l'entrée de l'un de nos amis qui quelques jours auparavant était parti pour un mois de chasse dans un château des environs de Paris. — Eh quoi ! déjà de retour ? Quelles nouvelles ? — Le gibier a-t-il donc émigré ? — Au lieu de répondre avec son habituelle gaieté à ces interruptions qui se croisaient de toutes parts il restait silencieux. — En vérité, dit l'un de nous, on croirait qu'il vient d'entendre la lugubre histoire qui nous

tient muets depuis un quart d'heure. — Vous aussi, vous avez de lugubres histoires; je doute qu'elles puissent être aussi poignantes que celle que j'ai à vous faire. — Aussitôt on s'empare du nouveau venu, on l'installe, on lui fait rapidement le recit du rêve, et on insiste pour qu'à son tour il raconte.

— Ce que j'ai à vous dire, répond-il d'une voix émue, date d'hier; j'en ai été témoin, et le spectacle auquel j'ai alors assisté restera longtemps devant mes yeux.

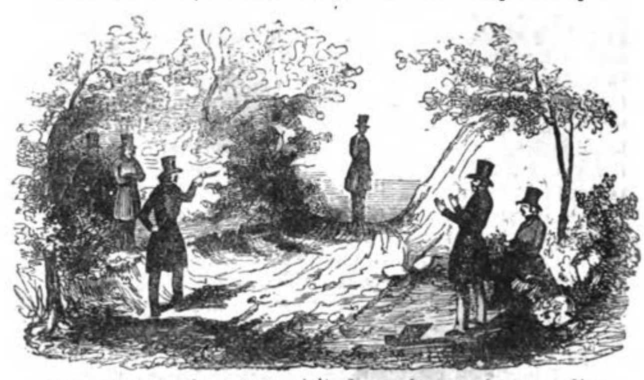
Vous connaissez madame D...., sa campagne hospita-



lière. Selon mon habitude de chaque année, j'y étais allé pour y fêter saint Hubert par une chasse solennelle. J'y fus accueilli avec cette bienveillance empressée, cette grâce amicale qui rend ce séjour si charmant. Les hôtes étaient nombreux, la plupart spirituels, tous gais, et je

me promettais quelques jours d'heureuse distraction. Mais bientôt je m'aperçus que la joie n'était pas unanime, et que Charles, le fils unique de Madame D..., apportait au milieu de nos plaisirs une préoccupation que sa politesse pour tous et son attachement ancien et particulier pour moi s'efforçaient inutilement de dissimuler. Un jour que sa mélancolie se trahissait plus visiblement que de coutume dans toute son attitude, madame D..., qui le suivait depuis quelques instants du regard avec une sollicitude toute maternelle, lui dit : Allons, mon ami, du courage, il n'y a plus que deux jours. — Oui! encore deux jours, répondit-il lentement. J'étais trop intimement lié avec Charles pour qu'il fût indiscret de vouloir connaître le sens de ces mystérieuses paroles, et j'en demandai l'explication. — Oui! me dit madame D.... Je vais vous la donner, et j'espère que vous m'aiderez à combattre une appréhension, un pressentiment pareil qui, depuis plusieurs mois, attriste notre maison. Il y aura un an dans deux jours, le 20 octobre, Charles fut sur le point de se marier; tout était convenu, le jour avait été fixé, et les dernières formalités s'accomplissaient, quand se révéla une rivalité inattendue, celle du jeune Alfred de N..., l'ami intime de mon fils. Lorsque nous lui fîmes part de l'alliance qui se préparait, il éclata en plaintes amères, prétendit que Charles connaissait ses prétentions, et qu'il avait manqué à tous les devoirs de l'amitié en formant une demande à son insu. Charles excusa d'abord ces reproches immérités; mais Alfred ne s'arrêta pas là, et, cédant à la vivacité de son caractère, s'échauffant dans son ressentiment, il répandit dans le monde les accusations les plus absurdes contre mon fils et contre moi. Peut-être Charles aurait-il encore pardonné des offenses personnelles, mais il s'irrita de celles qui s'adressaient à sa mère, bien que je les dédaignasse profondément, et sans que j'en fusse prévenue, il exigea de son injuste ami une rétractation formelle et une de ces réparations que les préjugés de la société considèrent comme le redressement nécessaire d'une insulte. Toute rétractation fut refusée. Charles est doux, calme, mais en même temps d'une inébranlable fermeté, et, bien qu'il en coûtât à son cœur, il

envoya deux témoins à M. de N... Je n'insisterai pas sur ce funeste duel, dont je n'ai connu les détails que lorsque



mon fils eut échappé au péril. Je me bornerai à vous dire que M. de N... paya de sa vie une vivacité condamnable, mais qui ne demandait pas une si cruelle expiation. Ce fatal événement jeta parmi nous une profonde douleur, et, après quelques mois, je ne remarquai pas sans inquiétude que loin de s'adoucir pour mon fils elle s'augmentait. Il avait renoncé au mariage, première cause de ce malheur. Tout ce qui lui plaisait autrefois l'importunait maintenant. Livré à une rêverie mélancolique, que vous avez pu remarquer depuis votre arrivée, rien ne pouvait l'en distraire, et souvent, même au milieu de ses amis, il restait des heures entières absorbé dans ses réflexions sans prononcer une parole. Un jour enfin je lui en fis de tendres reproches, et je laissai éclater tout mon chagrin. — Oh ! ma bonne mère, me dit-il, pardonne à ton fils; pardonne à une préoccupation funeste dont il n'est pas maître. Depuis le moment où j'ai vu tomber à mes pieds Alfred, me tendant sa main en signe de réconciliation, je suis incessamment poursuivi des plus sombres pensées. A l'instant où, écartant son épée, je lui portai un coup mortel, je ressentis au cœur une sensation déchirante, comme si

ma poitrine était percée du même fer que la sienne. Je le vois encore s'affaissant sur lui-même en me disant : Je te pardonne; tu es plus malheureux que moi; au revoir. J'entendis alors en moi une voix, écho de cet adieu, qui murmurait : Une année encore ! Depuis, rien n'a pu dissiper les idées noires qui viennent assiéger mon cœur ; je ne puis échapper à cette conviction que ma vie a été mesurée à l'heure même où je frappais Alfred. Constamment ces mots : Une année encore, retentissent dans mon cœur. J'ai enfin un pressentiment que l'année ne s'achèvera pas sans qu'il s'élève contre moi un événement extraordinaire et terrible. Je me récriai contre ces craintes, contre ces chimères.

— Je voudrais espérer, me répondit-il, que ce sont des chimères ; mais ce que j'ai éprouvé n'est pas, je le sens, une vaine impression. Que cette année s'écoule, et tu me verras reprendre, sinon ma gaieté d'autrefois, du moins ma tranquillité d'esprit : mais que servirait de te tromper? les jours paisibles sont passés pour moi. Voyant ma douleur, il reprit en souriant : Oui ! c'est comme ces contes de fées des anciens temps, il faudrait m'enfermer dans une tour de cristal pour me défendre contre mon mauvais destin, et encore je ne sais s'il ne l'emporterait pas.

De la part d'un esprit faible, léger, ces craintes m'eussent moins tourmentée, poursuivit madame D....; mais Charles a une raison froide, solide ; toujours il avait un peu de penchant aux choses mystérieuses, inexpliquées, et il fallait que cette sorte d'avertissement intérieur qu'il avait reçu eût un caractère bien vif pour qu'il en fût ainsi troublé. Dès lors, aussi, je veillai sur lui avec une sollicitude de chaque instant, ne le quittant jamais, écartant de lui toute sensation trop vive, l'éloignant de tout ce qui pouvait déranger la vie monotone et retirée qu'il mène depuis un an. C'est à ce point que sur ma demande pressante, il a renoncé à la chasse, où j'aurais redouté pour lui quelque accident. — Tu le veux, m'a-t-il dit, soit; bien que le péril ne se trouve pas là plus qu'ailleurs. Va, quoi que nous fassions, ce qui est écrit est écrit, ainsi que disent les musulmans. — Toujours est-il que jusqu'ici

rien de fâcheux ne lui est arrivé, et dans deux jours l'année fatale sera terminée heureusement, je l'espère.

J'essayai de plaisanter des craintes de Charles, et toutefois les circonstances au milieu desquelles elles se produisaient m'avaient causé une inquiétude dont je m'étonnais moi-même.

Un jour encore s'écoula sans aucun accident, et enfin le dernier jour de cette année fatale arriva; c'était avant-hier. Dès le matin tout le monde partit pour une grande chasse longtemps projetée. Charles seul resta comme d'habitude avec sa mère et quelques dames. Pour moi, durant toute la chasse, je ressentis une agitation singulière, et de bonne heure je l'abandonnai pour revenir au château. J'appréhendais quelque accident : tout y était calme; Charles était au salon près de madame D..., dont les regards se tournaient fréquemment vers la pendule. — Les chasseurs arrivèrent successivement, et vers dix heures du soir tout le monde, sauf deux ou trois retardataires, était réuni au salon. — A un moment de silence, onze heures sonnèrent. — Eh bien! dit madame D.... en se penchant vers son fils, près de qui je me trouvais; la voilà enfin révolue cette terrible année que tu craignais tant et que tu m'as tant fait craindre. — Bientôt, répondit-il, mais pas encore!

La conversation était devenue languissante, et, pour attendre les deux ou trois personnes qui n'étaient pas de retour, et dont on commençait à s'inquiéter, après avoir rejeté la danse, les danseurs étant trop fatigués, on se mit à jouer, en véritables désœuvrés de campagne, à la main chaude, et bientôt les cris, les surprises, les tricheries avaient rempli le salon de bruit et de gaieté. Charles à son tour, la tête appuyée sur les genoux de sa mère, cherchait à deviner qui venait de le tourmenter, quand un traînard entre brusquement le fusil à la main et en plaisantant. A l'instant où on l'entourait, pour le gronder de son retard, il chatouille de l'extrémite du canon de son fusil la main ouverte de Charles, qui déjà se relevait; fut-ce ce mouvement, fut-ce un autre accident qui fit partir la détente, nous l'ignorons, mais la détonation retentit brusquement, et le malheureux jeune homme retomba

mortellement blessé sur les genoux de sa mère qui jetait un lamentable cri de détresse.



Au premier instant une stupéfaction poignante nous cloua tous immobiles et muets à notre place. — La pendule sonna minuit, et j'entendrai toujours ces sons clairs, froids, d'une lenteur impassible, qui prononçaient pour ainsi dire l'arrêt du malheureux mourant, et confirmaient son pressentiment mortel. — Eh bien ! ma mère ! furent les derniers mots qu'il prononça en montrant l'heure d'un geste affaibli. — Madame D... était complétement évanouie.

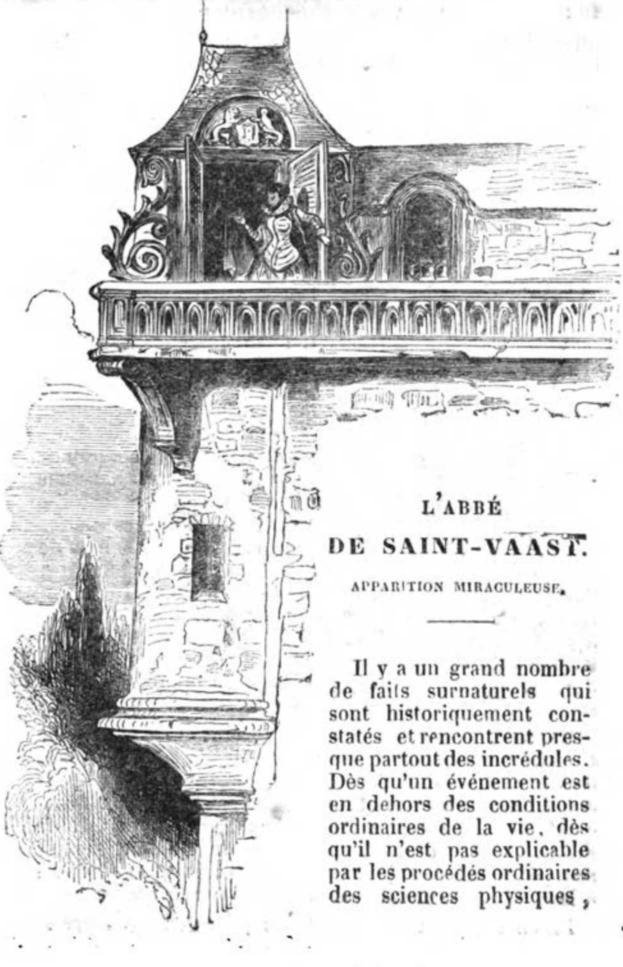
Je ne vous retracerai pas tous les détails de cet affreux événement, et ce jeune homme plein de jeunesse et de force baignant dans son sang au milieu du salon ; et cette mère, qui, rappelée au sentiment, était à demi folle de douleur ; et l'auteur de cette lugubre catastrophe plongé dans un inexprimable désespoir, voulant faire justice sur lui-même de ce qu'il nommait son crime : c'était une scène déchirante que vous vous imaginerez mieux que je ne pourrais vous la raconter. Je ne pense pas qu'on puisse éprouver de plus poignantes émotions, ni passer des heures plus cruelles que celles qui ont suivi la mort de Charles.

Enfin, malgré ses cris, ses larmes, les reproches amers, insensés, qu'elle nous adressait, nous avons réussi à ramener madame D.... à Paris, où elle est arrivée ce matin ; et je suis venu ce soir, malgré ma fatigue, mon accablement, vous apprendre la terrible nouvelle qui a jeté le deuil dans mon âme, et vous engager à venir rendre les solennels et

suprêmes devoirs au cercueil où est venue s'ensevelir cette existence qui semblait pleine d'un heureux avenir, et dont le terme a été si fatalement prévu.

— Rêves, pressentiments, dit celui d'entre nous qui le premier avait éveillé les pénibles émotions, les uns et les autres sont traités avec un égal dédain par certains esprits, et cependant, après tant d'exemples fournis par l'histoire et par les souvenirs de la vie familière, comment ne pas voir les avertissements qu'ils renferment si souvent?

Cette fois, personne, même parmi les plus railleurs et les plus sceptiques, n'essaya de contredire.

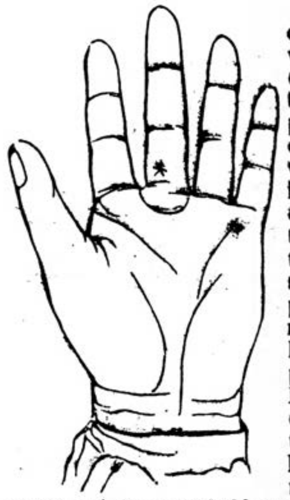


L'ABBÉ DE SAINT-VAAST.

APPARITION MIRACULEUSE.

Il y a un grand nombre de faits surnaturels qui sont historiquement constatés et rencontrent presque partout des incrédules. Dès qu'un événement est en dehors des conditions ordinaires de la vie, dès qu'il n'est pas explicable par les procédés ordinaires des sciences physiques,

on est tenté de le révoquer en doute, même quand il s'étaie sur un faisceau de preuves surabondantes.



Celui que nous allons raconter est de nature à soulever des doutes. C'est un exemple de ces étranges avertissements qui nous arrivent parfois du monde invisible, c'est un exemple de ces révélations mystérieuses dans lesquelles le magnétisme exerce certainement une action essentielle, mais qui tiennent toutefois à des causes plus élevées, et encore plus inappréciables. Au commencement de la révolution, le comte de Malet de Coupigny habitait le château de Louverval entre Bapaume et Cambrai. Auprès de lui se trouvaient alors ses sœurs, l'une connue sous le nom de mademoiselle de Lamotte; l'autre, religieuse de l'abbaye de Guillenghien. Un appartement était aussi réservé pour leur oncle maternel Philippe-Charles-Bernard de Briois, abbé de la célèbre abbaye de Saint-Vaast; mais celui-ci était resté dans la ville d'Arras, malgré la crainte de la persécution, et il était rare qu'il vînt s'installer au château.

Un soir, pendant la terreur révolutionnaire, M. de Coupigny soupait avec ses sœurs dans la salle à manger de Louverval, vaste pièce, dont la porte vitrée était précédée d'un vestibule, et qui, du côté opposé, communiquait avec un salon, suivi de l'appartement de M. de Briois. Tout à coup, la religieuse de Guillenghien se lève en manifestant la plus grande surprise et s'écrie : « Mon Dieu, voilà mon oncle l'abbé de Saint-Vaast! »

En effet la porte s'ouvre et l'on voit, de la manière la

plus distincte, M. de Briois, en grand costume, traverser la salle à manger, saluer en inclinant gravement la tête, et sortir par la porte du salon. Les assistants, d'abord immobiles d'étonnement, se remirent pour suivre



leur oncle. Ils pensaient qu'obligé de fuir Arras il venait se réfugier à Louverval, et ils s'attendaient à le retrouver dans son appartement; mais ils ne rencontrèrent personne. On chercha dans le château, dans les jardins, dans les bois, sans découvrir les moindres traces de la présence de l'abbé. La nuit se passa dans une grande inquiétude. Enfin, le matin, un exprès arriva d'Arras annoncer que M. de Briois était mort la veille précisément a l'heure de sa merveilleuse apparition.

Cette étonnante anecdote est restée une tradition dans la famille. Le portrait de l'abbé de Saint-Vaast se trouve encore chez ses descendants collateraux la baronne Auguste de la Grange et le baron Paul du Chambge de Liessart.

UNE LÉGENDE FANTASTIQUE.



Sous la régence de Louis VI, surnommé le Gros, mourut, dans le faubourg Saint-Marcel, un vieux tailleur, possesseur d'une belle fortune et d'une mauvaise réputation. A force de voler ses pratiques et de prêter à usure, il avait amassé beaucoup d'or mais peu d'estime ; et en faisant ses affaires en ce monde, il paraissait les avoir négligées dans l'autre : car à peine fut-il inhumé, que les démons hantèrent son logis. Tous les soirs, vers les huit heures, ils s'y rendaient en bandes nombreuses. « C'estoit, dit la chronique, un horrifique tintamarre ; des flammes jaillissoient par les fenêtres, et l'on cuidoit ouyr le défunct lamentablement plorer. »

Les héritiers du tailleur offrirent vainement la maison

et le fonds à des conditions avantageuses; personne s'en souciait, et pendant un mois entier l'enfer élut jou nellement domicile dans ce local abandonné. Enfin u acquéreur se présenta, un jeune homme ingambe et d bonne mine, qu'on appelait Rinaldo Rinaldini. Il était d'origine italienne, descendant d'une famille lombarde qui s'était établie en France au temps de Charlemagne. Il avait récemment achevé son tour de France, et en travaillant chez les meilleurs maîtres il avait acquis dans sa profession une merveilleuse habileté. Les héritiers lui accordèrent une année entière pour le payement, et il entra immédiatement en possession. Comme il était l'unique tailleur du quartier, la besogne ne lui manqua pas : il s'installa bravement sur son établi, et se mit à coudre en chantant.

Le crépuscule fit place à la nuit ; à mesure que les ténèbres s'épaissirent la voix de Rinaldo Rinaldini devint plus faible et plus tremblante, et il promena autour de lui des regards inquiets. Les démons se montrèrent à l'heure accoutumée; c'était celle à laquelle était mort l'ancien propriétaire du logis. Ils environnèrent le pauvre Rinaldo, l'assaillirent de toutes parts, lui sautèrent sur les épaules, le couvrirent de feux et de fumée. Le jeune tailleur se défendit vaillamment, cautérisa les uns avec son fer à repasser, transperça les autres avec ses aiguilles,

en écourta d'autres avec ses coups de ciseaux; mais en dépit de sa résistance les lutins continuèrent à le tourmenter jusqu'au chant du coq.

« Le poste n'est pas tenable, se dit le pauvre Rinaldo Rinaldini; il faut que ce tailleur ait été un grand misérable et qu'il ait fait secrètement un pacte avec satan pour avoir attiré tant de diables dans sa maison. N'importe, montrons du cœur, et résistons jusqu'à la dernière extrémité. »

Il fut interrompu dans ces réflexions par un tanneur des bords de la Bièvre, qui, sans oser entrer, lui cria du milieu de la rue :

— Maître Rinaldo, je viens vous commander un pourpoint.

— Je suis à vos ordres, répliqua Rinaldo Rinaldini.

— Mais, reprit le tanneur, les temps sont durs, comme vous savez, et j'espère vous trouver plus accommodant que votre prédécesseur.

— Combien vous prenait-il? demanda le tailleur.

— Dix livres parisis.

— Dix livres parisis! miséricorde! Un homme capable de proposer un prix aussi exorbitant est dénué de toute espèce de conscience! Dix livres parisis! vous m'en donnerez cinq, s'il vous plaît, et je serai votre obligé.

Le tanneur se retira charmé de l'accueil de Rinaldo Rinaldini, dont il colporta les louanges dans toute la partie méridionale de Paris.

Le soir les lutins se présentèrent, mais le tailleur remarqua avec satisfaction qu'ils étaient en moins grand nombre et moins acharnés.

Au lever du soleil, un laboureur de Gentilly, qui portait des légumes aux halles, frappa à la porte de Rinaldo.

— Maître, dit-il, voici douze aunes de drap, je vous prie de m'en faire un habillement complet.

— Douze aunes de drap! y pensez-vous, mon brave ami? Huit aunes seront largement suffisantes. Remportez le reste, et revenez dans huit jours.

Le laboureur sortit tout joyeux.

Ce soir-là les lutins reparurent, mais leur nombre était

encore diminué; et ils formèrent des rondes autour de Rinaldo Rinaldini, sans l'inquiéter davantage.

Le quatrième soir, au moment où il fermait sa boutique, l'honnête tailleur aperçut étendu contre le mur un enfant demi-nu, qui grelottait sous ses haillons.

— Que fais-tu là, petit? demanda-t-il.

— Vous le voyez, mon bon sire, je reste ici parce que je n'ai pas la force d'aller plus loin. Mes parents, qui demeurent à Villejuif, m'ont envoyé ce matin mendier par la ville; ma récolte a été mauvaise; la faim, le froid et la fatigue m'accablent; et je cours risque d'être battu quand j'arriverai, si j'arrive jamais.

— Entre chez moi, dit Rinaldo Rinaldini en prenant l'enfant par la main. Je ne suis pas riche, mais j'ai de



quoi mettre quelques patards dans ton escarcelle, te donner à souper et te faire un habit.

Il installa l'enfant, sur un escabeau, auprès d'un feu pétillant, lui présenta du pain et du lard, lui prit mesure, et commença à tailler ses vêtements.

« Pourvu qu'ils n'arrivent pas, se disait-il; l'heure approche, il me semble que je vois leurs yeux luire dans

l'ombre... — Mange et chauffe-toi vite, mon enfant.. Il ne faut pas qu'il les voie... Il mourrait de peur.. — Patience, mon ami, j'aurai bientôt terminé... Qu'est-ce qui remue dans ce coin-là?

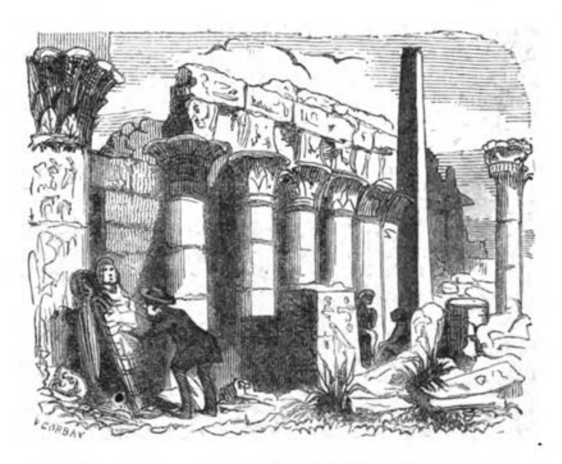
Rinaldo travaillait avec ardeur, son aiguille courait en assemblant les pièces d'étoffe; deux heures lui suffirent pour confectionner des habits chauds et solides, dont il couvrit l'enfant quand le premier coup de huit heures sonna.

— Dépêchons-nous, cria-t-il en poussant le petit garçon par les épaules; sortons; viens avec moi; je vais te reconduire chez tes parents.

Quand il l'eut entraîné au milieu de la rue, il se retourna, et regarda sa boutique avec effroi, s'attendant au remue-ménage habituel. La maison était tranquille, et les lutins n'y revinrent jamais.

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.





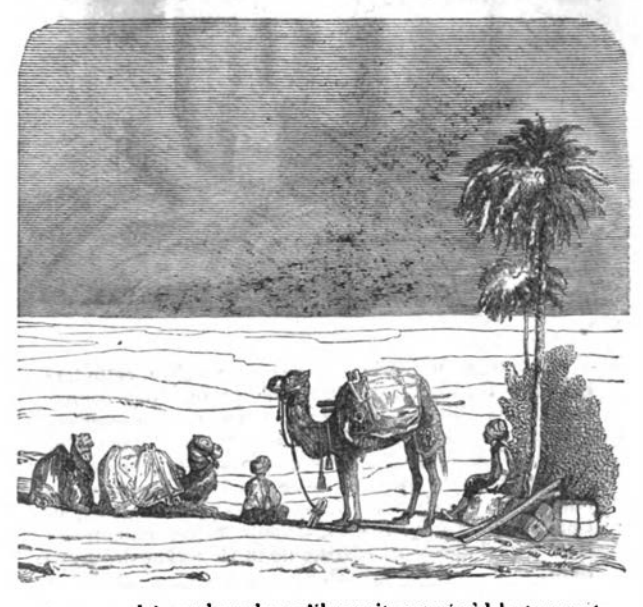
MÉMOIRES D'UNE MOMIE D'ÉGYPTE.

---

l'Égypte, cette patrie des sciences occultes, cette terre classique du mystère, est jusqu'à présent peu connue. Les hommes illustres qui, sur les traces de Champollion-Figeac, ont étudié les caractères hiéroglyphiques n'ont employé leurs connaissances qu'à des recherches sur les rois et l'histoire politique de ce berceau des civilisations européennes. Le manuscrit dont nous publions la traduction comblera donc une importante lacune, en nous initiant à quelques particularités de la vie intime des Egyptiens.

Il est nécessaire de dire quelques mots de la manière dont il fut découvert. Il y a quelques années, le docteur Bawton, de Londres, homme aussi savant qu'original, se trouvait à une table d'hôte d'un des principaux hôtels

de Paris On causait de l'obélisque de Louqsor, qui ornait depuis peu la place de la Concorde. Un des convives, dont la vie presque tout entière s'était passée à voyager, raconta qu'il avait vu ce monolithe sur la place même où il était resté couché pendant plusieurs siècles, et il ajouta qu'il y en avait près de là un autre de dimension beaucoup plus considérable. Le docteur Bawton nia le fait, La discussion s'échauffa, et un pari fut engagé. La société s'ajourna à un an, à pareil jour. Il fut convenu que le docteur irait à Louqsor, mesurer l'obélisque en-



core couché sur le sol ; qu'il aurait gagné s'il le trouvait plus petit que celui de Paris.

Quoique ce fait soit de la plus grande exactitude, il

paraîtra d'autant plus invraisemblable qu'il fallait de grandes dépenses pour réaliser ce pari, et que l'enjeu n'était que de quelques bouteilles de champagne. Cependant le docteur Bawton se mit en route le lendemain. Il s'embarqua pour l'Egypte, remonta le Nil jusqu'à Louqsor, mesura consciencieusement l'énorme pierre granitique, et à l'époque fixée il revenait à Paris déclarer qu'il avait perdu.

Le docteur avait profité de son voyage pour recueillir diverses curiosités, entre lesquelles se trouvait une momie trouvée dans les grottes sépulcrales des environs de Thèbes. Il entreprit d'en faire l'autopsie, et, après avoir soulevé avec précaution les longues bandelettes de lin saturées de natron dont elle était enveloppée, il trouva un rouleau de papyrus sur lequel étaient tracés des caractères hiéroglyphiques; il passa plusieurs mois à les déchiffrer, et dès le début de son travail il constata que c'était l'histoire des principaux événements de la vie du défunt momifié. M. Bawton a bien



voulu nous communiquer la traduction exacte qu'il avait faite du manuscrit égyptien, et c'est grâce à son obligeance que nous pouvons offrir aux nombreux lecteurs de l'*Almanach prophétique* les précieux *Mémoires d'une momie.*

« Apprenez ce que je fus, mes amours, mes malheurs, ma prospérité, et que Saté, déesse de la vérité, préside à mes paroles :

Je suis né à Syène, dans la haute Égypte, au temps du fils de Mechao, du pharaon Psammitique, qui, six cent cinquante-deux ans avant votre ère, réunit toute l'Egypte sous ses lois. Mon nom était Pahotnoufi, ce qui signifie, en ma langue natale, celui dont le cœur est bon. Mon père appartenait à la caste obscure mais respectée des agriculteurs, et les lois m'obligeaient impérieusement à suivre la même carrière que lui; mais, sentant en moi de l'ambition et le germe de quelques talents, j'entrepris de m'élever par la science au-dessus de ma condition. Avec le secours d'un vieux prêtre éthiopien, j'étudiai, outre l'écriture vulgaire, les hiéroglyphes, la cosmographie, la géographie, l'astronomie, la divination et autres connaissances réservées aux familles sacerdotales.

J'avais vingt-cinq ans, et j'étais allé à Memphis pour y vendre ma récolte de dattes, de blé et de sésame, lorsqu'en passant sur une place publique, j'y trouvai rassemblée une multitude immense; elle se pressait pour admirer le promenoir orné d'hiéroglyphes, et supporté par douze statues colossales que Psammitique venait de faire bâtir à grands frais au bœuf Apis.

Lorsque j'aperçus ce respectable ruminant sur le promenoir de Psammitique, une jeune fille était auprès de lui, qui lui offrait le trèfle et le lupin. Il me semble la voir encore, quoiqu'il y ait de cela deux mille six cent quatre-vingt-quatorze ans. De longs cheveux, retenus sur son front par deux cercles d'or, couvraient ses joues de deux plaques d'ébène; ses ongles étaient rougis avec le suc du henné; elle avait le nez long et arqué, les lèvres grosses, le teint brillant et poli comme le cuivre, et une robe de lin dessinait les contours de sa taille onduleuse.

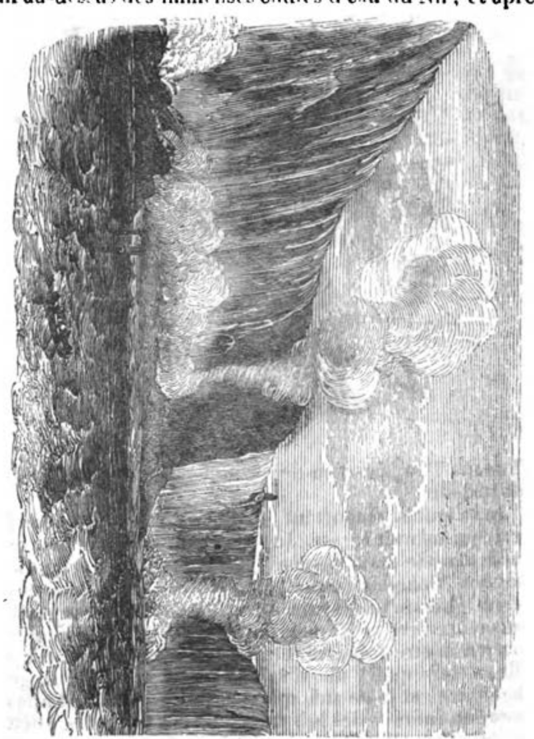
Je crus voir Hathor, la déesse de la beauté, dont le fils,



Harsout-Tho, le dieu de l'amour, m'embrasa de toutes ses ardeurs.

Je m'enfuis, emportant, comme la gazelle du désert, le trait qui m'avait blessé. Je retournai dans mon pays natal, mais ma vie était dorénavant incomplète; car j'en avais laissé à Memphis la meilleure moitié. Mes pensées n'avaient plus qu'une seule direction : elles me reportaient sans cesse vers la jeune beauté que j'avais contemplée, et tout mon être frémissant semblait vouloir s'élancer vers elle. « Mais quoi! me disais-je, c'est la fille d'un grand dignitaire, et je ne suis qu'un membre obscur d'une corporation infime! des lois anciennes établissent une démarcation entre elle et moi. Il serait aussi insensé de rêver sa possession, que de vouloir arrêter le Nil dans ses débor-

dements périodiques! » Ces réflexions me plongèrent dans une profonde tristesse. Déterminé à chercher la mort, je quittai clandestinement la maison parternelle, et j'embrassai le plus périlleux des métiers, celui de sauteur de cataractes. Il consistait à s'embarquer sur un frêle esquif au-dessus des immenses chutes d'eau du Nil, et après



avoir navigué entre les rochers on se laissait tomber, avec

la nappe liquide, pour reparaître au milieu d'un vaste et paisible bassin. Cet exercice gymnastique récréait fort les Grecs, Ioniens et Cariens et même les indigènes qui en étaient les spectateurs.

En cette profession périlleuse, j'attendais la destruction comme un autre eût attendu le salut; j'espérais que le courant m'entraînerait sur les récifs; que le gouffre m'engloutirait; parfois, au lieu de me cramponner à ma barque qui roulait dans les flots, je m'abandonais aux plus terribles tourbillons; mais, lorsque, après une chute verticale de cent cinquante pieds, je rebondissais a la surface, l'instinct de la conservation l'emportait sur mes idées de suicide. L'imminence du danger me causait des vertiges auxquels succédait brusquement la plus lucide présence d'esprit, et je me rappelais que je savais nager.

Je crus un jour avoir rencontré sur la terre la mort qui me fuyait sur les eaux.

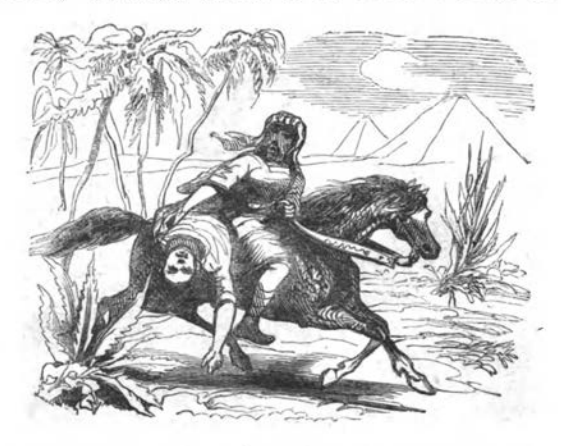
Je chassais des chèvres le long des bords du Nil, sur



la route de Syène à Thèbes, lorsque j'entendis un cli-

quetis d'armes et un trépignement de chevaux; deux cavaliers en attaquaient un troisième, qui était sur le point de succomber. Les lois d'Egypte faisaient un devoir de l'humanité et considéraient comme complices des assassins ceux qui ne portaient pas secours aux victimes. Cette prescription légale était inutile pour signaler mon zèle, car je tenais à mériter mon nom de Pahotnoufi; et d'ailleurs peu m'importait d'exposer une vie qui m'était à charge. Je tendis mon arc; ma flèche, adroitement dirigée, traversa la poitrine de l'un des agresseurs; saisissant une forte branche d'arbre, je me précipitai sur l'autre et le mis hors de combat; mais son sabre me fit une large blessure à l'épaule, et nous roulâmes tous deux sur le sable du chemin.

Ce fut à mon tour d'implorer celui que je venais de sauver. « Je suis, lui dis-je, Pahotnoufi, fils de Thoubmosis, de la caste des laboureurs; ma cabane est là-bas, derrière cette haie de nopals. Porte-moi dans ma demeure. » L'étranger me mit en travers sur la croupe de



son cheval, et partit; mais à peine étions-nous en route,

que le mouvement et la douleur me firent perdre connaissance. En revenant à moi, sans doute assez longtemps après, je me trouvai sur un lit, dans une vaste salle, dont les murs étaient ornés de figures en creux et de peintures hiéroglyphiques. L'étranger veillait à mes côtés. « Pahotnoufi, me dit-il, tu es à Taïbe, en Nubie; je n'ai pas voulu t'abandonner souffrant et inanimé: mais, craignant de m'exposer par un retard, je t'ai amené jusqu'ici, où tu n'es pas moins en sûreté que moi-même. Ne t'inquiète ni de ta cabane, ni de ton metier; tu vivras ici dans l'abondance. » Je remerciai l'étranger avec d'autant plus d'humilité, que je le reconnus pour un prêtre à sa tête rasée et à ses vêtements de toile de lin. « Vénérable seigneur, répliquai-je, je suis heureux d'avoir versé mon sang pour toi; d'abord, parce que tu es un homme, ensuite parce que tu es un prêtre; et quand même je serais mort dans le combat, mon âme se fût envolée toute glorieuse, toute joyeuse de ne plus sentir son fardeau. »

« Tu as des peines, pauvre Pahotnoufi ! va, si elles proviennent de la misère, tu ne les éprouveras pas longtemps. Je te sais humain et courageux, tu peux m'être utile et t'assurer une forte récompense. Rassure-toi, tranquillise-toi, je me charge de te guérir promptement de ta blessure, et crois que je ne suis pas moins intéressé que toi-même à ton rétablissement. »

Là-dessus, il quitta la salle, me laissant en proie à un sentiment de curiosité que les obstacles irritaient, et que je n'entrevoyais pas le moyen de satisfaire. Quel était ce prêtre? pourquoi ces cavaliers l'avaient-ils poursuivi? quel service attendait-il de moi? Je sentis combien il était inutile de me perdre en conjectures, et résolus d'attendre patiemment que le prêtre voulût bien m'accorder une explication; mais plusieurs semaines se passèrent, et, quoiqu'il me vît tous les jours, il ne me révéla rien de ce qui le concernait.

J'etais complétement rétabli, et je m'ennuyais. Je songeais toujours à ma folle passion; persécuté par des pensées auxquelles mon inaction laissait toute leur force, j'aspirais à retrouver mes occupations habituelles, ma barque et mes cataractes, quand, un matin, le prêtre inconnu me fit ap-

peler. Je me rendis aussitôt auprès de lui, et le trouvai assis devant une table ronde sur laquelle était une cassette.

« Pahotnoufi, me dit-il, connais-tu la ville de Memphis?

— J'y suis allé quelquefois, répondis-je en tressaillant au souvenir de celle qui l'habitait.

— Consentirais-tu à y retourner chargé par moi d'un message ? — Je suis à vos ordres, seigneur.

— Écoute moi donc. Tu partiras aujourd'hui même. Quand tu seras arrivé, tu suivras jusqu'au bout la rue Sésostris, qui te conduira à la place de Phta; en tournant à droite, tu entreras dans la rue de l'Ibis, à l'extrémité de laquelle s'élève un palais dont la porte est ornée de deux obélisques. Observe bien que sur une des faces du piédestal de droite est sculpté en relief le scarabée sacré. Tu attendras que la nuit soit venue, pour te glisser dans un passage souterrain dont l'entrée s'ouvre quand on presse fortement ce scarabée. Au bout d'un long couloir voûté est une porte à laquelle tu frapperas, et tu remettras la lettre que je vais écrire à la personne qui viendra t'ouvrir. »

Il prit un papyrus enduit d'une couche d'huile de cèdre, et, après avoir tracé dessus des caractères hiéroglyphiques, il le roula, le scella, et me le mit entre les mains, puis il ouvrit la cassette en disant : Voici de quoi payer ton voyage, et il me montra plusieurs anneaux d'or, des veaux, des grenouilles et des bœufs en or, monnaie ordinaire de notre pays.

Je répondis au prêtre : « Je suis prêt à t'obéir, je m'acquitterai scrupuleusement de la commission; et si je te trompe, que j'aille après ma mort dans la région occidentale! que je sois condamné aux peines éternelles de l'Amenti! Le soir même je me revêtis d'une tunique neuve, je chaussai des sandales de feuilles de palmier, et pris à pied la route de Syène, d'où je mis une barque à flot pour descendre le Nil. On était à l'époque de l'équinoxe d'automne, et toute la vallée entre les monts Arabiques et les monts Libyques n'était qu'une flaque d'eau rouge et saumâtre d'où s'élevaient les tiges bifurquées des palmiers, les fleurs roses, bleues ou blanches des lotus et les digues étroites qui joignaient les villages entre eux.

En amont de Memphis, j'amarrai ma barque au rivage, et entrai par la porte de Thèbes. Je suivis les indications que le prêtre m'avait données; et à la nuit tombante, quand les rues furent désertes, je m'introduisis clandestinement dans le couloir souterrain, et frappai à la porte à laquelle il aboutissait. Mais personne ne me répondit. L'espèce de caverne où je me trouvais était basse, sinueuse, noire comme du bitume, et peuplée de grosses chauves-souris dont les ailes me fouettaient le visage; ma position commençait à devenir désagréable, quand j'entendis une voix de femme douce et tremblante :

« Qui que tu sois, viens-tu de la part de mon père?

— Qui que tu sois, répondis-je, j'apporte un message dont m'a chargé un prêtre habituellement domicilié à Memphis, et présentement réfugié à Taïbe, en Nubie. »

La porte s'ouvrit aussitôt. O surprise! ô transports! ô



volupté céleste! celle qui l'ouvrit n'était pas une femme..., c'était une divinité, un être surnaturel, une incarnation d'Isis ou de Hathor; c'était la jeune fille que j'avais vue sur le promenoir du bœuf Apis! A son aspect, je sentis mes jambes flageoler; un éblouissement passa sur mes

yeux, un trouble indicible fit trembler mes nerfs, mon sang bouillonna...; et pourtant j'éprouvais une joie qui m'était inconnue, toutes mes souffrances me semblaient rachetées par le bonheur de cet instant, et les feux des regards de la jeune fille, comme ceux d'un astre bienfaisant, tarissaient la source des larmes que j'avais versées. Je lui présentai d'une main frissonnante la missive paternelle, et pendant qu'elle la lisait je demeurai silencieux, recueilli en moi-même, le cœur gros d'émotions et d'amoureuses rêveries.

« Il me demande des nouvelles, dit la jeune fille avec un profond soupir; il veut savoir s'il peut un jour triompher de ses ennemis, rentrer en Egypte, reconquérir la haute position qu'il occupait. Hélas! la prêtresse Ahmosis donnerait sa vie pour payer celle de son père Arsiési; mais qu'est-ce que ma vie en échange de celle du bœuf Apis?

— Prêtresse, lui dis-je, ton père ne t'apprend-il rien de ce qui s'est passé entre nous, ne te raconte-t-il pas comment je l'ai délivré des gens envoyés à sa poursuite?

— Si vraiment, répondit-elle, il m'entretient de toi, de ton zèle, de tes blessures, et me recommande d'avoir en toi pleine confiance. » — Oui, vous pouvez compter sur le bras du faible Pahotnoufi. De quoi s'agit-il? où faut-il aller? qui faut-il combattre?

— Il faut combattre des hommes que ton bras ne peut atteindre, des hommes dont les décisions sont immuables, et les arrêts sans appel. Apprends que mon père, grand prêtre du bœuf Apis, était chargé de le nourrir, et d'en interpréter les prophétiques mugissements. Un jour, les esclaves d'une métairie que nous possédions dans le Saïd s'insurgèrent et massacrèrent nos agriculteurs. Mon père se hâta de partir pour étouffer la révolte; et, pendant son absence, le bœuf Apis mourut d'indigestion. Aujourd'hui toute la population de l'Égypte est en deuil de l'animal sacré, sept millions d'hommes gémissent comme un seul. On a convoqué la panégyrie, l'assemblée des prêtres des trente-six nomes d'Égypte; ils se sont réunis au labyrinthe, ils accusent mon père d'avoir, par négligence, laissé mourir le bœuf confié à ses soins. Et le malheureux exilé, après avoir été traqué par les

gardes du pharaon, peut être condamné à mort et brûlé provisoirement en effigie! Tels sont les derniers événements dont j'ai à instruire mon père. Retourne près de lui; recommande-lui de se tenir caché, car on le poursuivra jusque sur le territoire étranger. »

Sur ce, la prêtresse Ahmosis ouvrit la porte du passage secret, et m'éconduisit avec toute la grâce imaginable. Je m'inclinai respectueusement, et pris congé d'elle en lui disant : « Adieu, prêtresse, je prierai pour ton père Thméï, déesse de la justice! »

Je revins à Taïbe, et rendis compte de ma mission à Arsiési, qui fut vivement affligé du mauvais état de ses affaires. Pendant plusieurs mois je voyageai constamment de Taïbe à Memphis et de Memphis à Taïbe. Mais la cause du prêtre Arsiési n'y gagna rien. Je profitai de mes visites pour me concilier l'estime d'Ahmosis, pour lui montrer que j'avais des connaissances supérieures à ma position, pour la voir le plus souvent et le plus longtemps possible, et lui faire entendre, sinon que j'avais l'audace d'être amoureux d'elle, du moins qu'elle m'avait inspiré un profond et respectueux attachement. Comme une femme devine toujours le culte dont elle est l'objet, Ahmosis semblait se complaire à l'impression qu'elle produisait sur moi; et j'entendis souvent sa douce voix murmurer, quand je me dirigeais vers la porte secrète : « Eh quoi! tu me quittes déjà! — Tu es un fidèle serviteur, me disait-elle un jour. — Va, j'ai bien peu de mérite à l'être, Ahmosis! Lorsque des guerriers, des prêtres même me commandaient orgueilleusement, j'ai souvent, qu'Ammoun-Rha me le pardonne! maudit ma condition subalterne. Mes bras leur obéissaient, pendant que mon cœur révolté se gonflait d'indignation. Mais, dès que tu ordonnes, ô prêtresse! ma pensée, plus rapide que tes paroles, en devine le sens avant qu'elles soient achevées. Je voudrais, pour accomplir tes ordres, la force du crocodile, la finesse de l'ichneumon, la vitesse de l'épervier. Quelle que soit la sévérité de tes regards, la sécheresse de tes expressions, la dédaigneuse hauteur de ta voix, j'y trouve plus de charmes que dans les sons du sistre harmonieux. Tu me dirais de monter

au sommet de la pyramide de Chéops, tu me dirais de m'en précipiter, que je n'hésiterais pas un instant. Si j'étais né ton esclave, je n'aurais pas envié le sort du pharaon; et c'est une consolation pour moi, au milieu des douleurs de ma vie, d'avoir l'occasion de te prouver mon dévouement. »

L'émotion qui m'animait se communiqua à la prêtresse; elle répondit avec un trouble dont sa fierté tempérait les mouvements. « Il ne faut pas que ce zèle t'emporte trop loin, Pahotnoufi le laboureur; il ne faut pas qu'une passion aveugle égare ta raison: le sort ne t'a point fait mon esclave, mais il ne t'a point fait non plus mon égal.

— Et si je m'élevais jusqu'à toi; si, par quelque acte héroïque, quelque service rendu à l'Égypte, j'effaçais les distinctions de la naissance?

— Pauvre Pahotnoufi! c'est un rêve!

— Ne peut-il pas devenir une réalité? n'ai-je pas l'intelligence qui conçoit, la science qui fournit les moyens d'exécution, la force qui applique? J'aurais voulu naître



ton esclave, sans doute, mais n'ai-je pas l'âme d'un guer-

rier? Eh bien, si je me réhabilitais par ma vertu, si je montais dans une sphère supérieure, si ton père lui-même te donnait à moi, si je me présentais avec son assentiment pour te conduire à l'hôtel d'Ammoun-Rha, dis-moi, prêtresse Ahmosis, daignerais-tu m'accompagner?

Je me jetai à genoux et croisai les bras sur ma poitrine, comme un coupable qui attend le coup mortel. Ahmosis baissa les yeux, et son sein palpitant souleva les bandelettes dorées qui le comprimaient. « Ne m'interroge pas, dit-elle mais mérite moi, si tu le peux. » Et elle s'éloigna précipitamment.

Je sortis, en proie à une si vive exaltation, que, dans mes transports désordonnés, je me cognai la tête à la voûte du passage souterrain. Sans cette circonstance, j'aurais perdu sur le-champ la raison, tant mon cœur et mon cerveau battaient avec véhémence. Une bosse à l'occiput me sauva.

Un mois plus tard, après une longue conférence avec Arsiési, j'étais aux portes du labyrinthe, monument gigantesque dont vous autres modernes avez peut-être entendu parler. Bâti par Labarys, quatrième roi de la sixième dynastie, 5,500 ans avant J.-C., le labyrinthe était situé au centre de l'Egypte, dans le nome Arsinoë. Son enceinte, dont chaque face avait six cent cinquante pieds de long, renfermait douze palais, nombre correspondant à celui des nomes qui existaient à l'époque de la fondation. Il y avait deux étages, dont l'un, creusé profondément dans le sol, servait de sépulture aux crocodiles sacrés. Les portes des douze palais, ornées d'imposants péristyles, regardaient six le nord et six le midi. Les quinze cents chambres de chaque étage, communiquant ensemble par des escaliers, étaient ornées de figures sculptées en creux. A l'un des angles de l'enceinte s'élevait une pyramide qui contenait les cendres de Labarys.

Les prêtres des trente-six nomes étaient rassemblés et délibéraient, ce que je reconnus aisément à l'effroyable tintamarre qui grondait à l'intérieur du labyrinthe. Je donnai une grenouille à un garde du palais, en le priant d'aller dire au président de la panégyrie qu'un étranger demandait à être entendu pour une communication im-

portante. Peu de temps après, je fus introduit; et quand j'eus préalablement dit mes noms et ma profession, je poursuivis en ces termes :

« Vénérables seigneurs, un grand crime a été commis; la négligence du prêtre Arsiési a privé l'Égypte du bœuf Apis, le peuple et le défunt demandent une éclatante réparation. Arsiési est digne du dernier supplice, et cependant c'est pour lui que je viens vous implorer. Le hasard m'a mis en rapport avec le proscrit; le malheur, qui rapproche les distances, a fait de moi le confident de cet homme que vous maudissez, et, touché de son repentir, prenant en pitié sa misère, je me suis concerté avec lui sur les moyens de réparer son crime. Nous avons parcouru les campagnes et nous avons découvert, après de longues recherches, un nouveau bœuf Apis, qui réunit toutes les conditions voulues pour remplacer celui que vous pleurez; il a sur le front une tache blanche en forme de croissant, sur le dos la figure d'un aigle, sur la langue celle d'un escarbot. »

Un long cri de joie retentit dans la salle, et des applaudissements frénétiques interrompirent un moment mon oraison.

« Consentez, vénérables seigneurs, à faire grâce à Arsiési, à le réintégrer dans ses fonctions; et, pour le prix de mes longues recherches, accordez-moi la main de sa fille, la belle prêtresse Ahmosis. »

Cette proposition suscita quelques murmures; le président déclara que cette infraction aux lois des castes exigeait de mures réflexions, et m'ordonna avec assez de brusquerie de me retirer dans une chambre voisine pour y attendre la résolution de la panégyrie. La discussion fut longue; mais on m'accorda ce que je demandais, en m'assignant un délai de trois jours pour présenter le nouveau bœuf Apis. Arsiési m'attendait dans une métairie des environs avec un bœuf, dont, il faut l'avouer, nous avions légèrement modifié la forme extérieure afin de la rendre conforme au signalement requis. Nous marchâmes aussitôt vers le labyrinthe aux acclamations de tous les assistants, qui se pressaient en foule autour de l'animal sacré. Sitôt que je me fus procuré copie authen-

tique des ordres de la panégyrie, je me rendis auprès d'Ahmosis.

Je la trouvai environnée de ses femmes. Elle était assise sur un fauteuil à dossier renversé dont les bras figuraient des lions et dont le piédestal représentait sur les quatre faces les victoires du pharaon Rhamsès-Meiamoun et Cneph, l'esprit de l'univers, produisant par la bouche un œuf d'où sortait Phta, l'artisan du monde. Elle jouait un air mélancolique sur la harpe à vingt et une cordes; ce qui me surprit singulièrement, car l'étude de la musique était interdite aux Égyptiennes. Mais, depuis la protection accordée par Psammitique aux étrangers, l'empire des vieilles coutumes était ébranlé. Je m'agenouillai devant Ahmosis, et lui présentai le papyrus en vertu duquel elle m'appartenait. Elle le lut avec émotion, et me dit en rougissant : « Je suis l'épouse de Pahotnoufi le laboureur. »

Tel est le récit contenu dans le manuscrit que le docteur Bawton a découvert sur la poitrine desséchée d'une momie d'Égypte. ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.



TEMPÊTE ANNONCÉE

POUR LE 2 JUILLET 1851.



« Nantes, 2 juillet au matin.

» Dans le *Breton* du 25 du mois dernier nous annoncions le retour, à jour fixe, d'une grande détente atmosphérique qui était indiquée, d'après le relevé des observations météorologiques pour les années 1848, 1845, 1842, 1839, 1836, etc., à l'époque de la grande marée qui suit la nouvelle lune de juin. Or cette lunaison, pour 1851, se trouvant arriérée d'un mois à peu près et commençant le 29 juin, nous portions du 1er au 2 juillet le retour de la variation subite qui devait avoir lieu dans la température.

» Cette prédiction s'est réalisée au jour indiqué, et on pourrait dire à heure fixe; car les variations atmosphériques qui se sont produites d'une manière si remarquable le 29 juin, avec la nouvelle lune, ont acquis un degré d'intensité bien prononcé dans la journée d'hier, et surtout dans la nuit du 1er au 2 juillet. En effet, pendant toute la journée d'hier, le ciel était chargé de nuages noirs venant de l'ouest; le vent soufflait par rafales, et à une grande

sécheresse succédait un développement remarquable d'humidité dans l'atmosphère.

» L'orage n'a pas éclaté sur la ville même, mais il est probable qu'il s'est porté dans un rayon assez rapproché. L'aspect du ciel à l'ouest ainsi qu'au sud et l'abaissement notable de la température (9 à 10 degrés), en sont des indices certains. Si, d'autre part, cette détente n'a pas eu un caractère aussi prononcé que celle du 3 au 4 juin 1848, c'est qu'à l'époque actuelle, 2 juillet 1851, le soleil ayant plus de force a pu combattre plus efficacement l'influence du mauvais temps.

» Toujours est-il qu'un fait immense est acquis maintenant à la science, d'après des observations régulières et constantes : à savoir que les grandes variations atmosphériques et les tempêtes qui en sont la conséquence naturelle, se reproduisent tous les trois ans aux mêmes époques des lunaisons mises en concordance. La réalisation de ce fait, qui doit sembler à bon droit incroyable, et qui pourtant était connu des astronomes de l'antiquité et des prétendus nécromanciens du moyen âge, va nous mettre à même, après avoir constaté l'exactitude des rapports qui existent entre la dernière lunaison de juin 1851 et celle de mai 1848, d'indiquer à l'avance, suivant les mêmes règles, les variations atmosphériques qui doivent se produire dans chacune des phases de la lunaison actuelle et des lunaisons suivantes.

» Ces rapports seront établis d'après les observations quotidiennes recueillies avec tant de soin et d'exactitude par notre savant compatriote M. Huette, qui a bien voulu mettre à notre disposition ce recueil précieux pour l'étude de la science météorologique et qui intéresse à un si haut point l'agriculture, la navigation maritime, de même que l'art médical pour l'hygiène et l'étude des maladies épidémiques.

» Ces grandes variations, au moyen des concordances dont il s'agit, peuvent être annoncées, non pas quelques jours, mais bien quelques années à l'avance.

» *Une heure après-midi.* — L'orage éclate sur notre ville. »

GRANDE ÉCLIPSE SOLAIRE

DU 28 JUILLET 1851.



Les éclipses solaires sont des phénomènes célestes assez rares et assez difficiles à observer. On peut se souvenir encore de l'intérêt qu'excitèrent celles de 1816, 1820, 1826, 1833 et 1836. Celle du 8 juillet 1842 fut totale pour le midi de la France. L'éclipse de soleil du 9 octobre 1847 offrait cette particularité, qu'elle était annulaire à Paris et dans trente-quatre départements.

L'éclipse de soleil du lundi 28 juillet 1851 préoccupait depuis longtemps les savants. Avec cet esprit prophétique qu'ils doivent à la science, ils avaient déterminé d'avance les diverses phases du phénomène.

« A Paris, disaient-ils, l'éclipse commencera par la droite à 2 h. 19 m.; on verra sur le disque solaire une tache qui grossira rapidement. Le soleil présentera la forme d'un croissant tourné successivement en divers sens. A 3. h. 32 m. il apparaîtra comme un croissant renversé,

incliné à gauche, les cornes en haut. La lune, par son interposition, ne nous laissera plus voir que 0,217 du disque du soleil, ce qui influera sur la lumière du jour. En admettant l'ancienne division du diamètre du soleil en douze doigts, la grandeur de l'éclipse, visible à Paris, sera de neuf doigts quatre dixièmes.

» L'éclipse finira à 4 h. 30 m. »

Telles avaient été les prédictions des savants. Tout s'est réalisé suivant le programme qu'ils avaient rédigé d'avance.

L'éclipse de soleil a commencé ponctuellement à 2 heures 19 minutes 8 secondes. Une foule immense assemblée sur les quais, les ponts et les jardins publics a suivi avec curiosité toutes les phases du phénomène ; malheureusement, quoiqu'il n'y eût point de nuages, un ciel vaporeux a dû nuire à la précision des observations, surtout aux observations photographiques.

Le plus grand nombre des amateurs s'occupait peu des recherches purement scientifiques, et le léger défaut dans la transparence de l'air rendait l'examen plus facile. Le disque obscur de la lune a entamé le disque du soleil, du côté droit, vers le milieu ; aucune tache ne pouvait être observée sur cet astre. Il s'est formé d'abord un croissant solaire presque transversal ; la partie gauche était plus élevée que la droite.

La clarté du jour a diminué sensiblement ; les planètes de Vénus et de Mercure étaient à 15 ou 18 degrés à l'ouest du soleil, et Jupiter à environ 65 degrés à l'est. On n'a pu les apercevoir à Paris, si ce n'est à l'aide de forts télescopes.

L'effet de l'éclipse sur les animaux a été peu sensible ; mais une foule de plantes connues sous le nom de dormantes, telles que la sensitive, le *gleditschia capisca*, le *styphnolobium pendula*, l'*oxalis Deppei*, ont fermé leurs folioles comme si elles eussent été sous l'influence crépusculaire.

On a remarqué des dentelures sur les bords de la lune. A trois heures et demie, le phénomène avait atteint sa plus grande intensité. Vu à travers des verres colorés et

enfumés, le soleil ressemblait au croissant de la lune à son troisième ou quatrième jour. Peu à peu l'orbe du soleil s'est rempli de nouveau, et à 4 heures 31 minutes tout était terminé.

L'éclipse a eu la puissance d'interrompre les délibérations à l'Assemblée législative. La commission des congés venait de présenter un rapport tendant à proroger les séances du 10 août jusqu'au 20 octobre. On venait de mettre ces conclusions à l'ordre du jour du lendemain, lorsqu'un grand nombre de représentants se sont levés bruyamment et ont quitté le lieu des séances momentanément assombri par l'interposition de la lune. Plusieurs représentants intrépides sont restes à leur banc en criant: L'ordre du jour! l'ordre du jour! M. Dupin, en montrant du doigt le ciel, s'est écrié avec sa gravité habituelle: « Ce qui est à l'ordre du jour, c'est l'éclipse de soleil! »

— L'assemblée s'éclipse, a dit un représentant; et, en effet, tous les représentants, s'armant de verres noircis, se sont livrés jusqu'à 3 heures et demie à l'observation du phenomène céleste. Dès télescopes étaient braqués aux fenêtres de l'hôtel et dans les jardins de la présidence. M. Leverrier se faisait un plaisir d'expliquer à ses collègues le spectacle dont ils étaient témoins.

L'éclipse, qui n'était que des trois quarts à Paris, a été totale et centrale sur une ligne d'environ quinze lieues de profondeur, depuis Berghen, en Norwége, jusqu'à Tiflis, en Armenie, un peu à l'est de la mer Noire. Aussi les différents observatoires de l'Europe avaient-ils envoyé des ambassadeurs sur divers points.

MM. Mauvais et Goujon avaient été élus représentants de l'observatoire de Paris, et s'étaient fixés à Dantzig. Dès le 29 juillet, M. Mauvais écrivait à M. Arago:

« Très-cher maître et honoré confrère,

» Je m'empresse de vous annoncer que nous avons été assez heureux pour observer toutes les phases de l'éclipse totale. L'observation de M. Kutcztky se trouve pleinement confirmée, car nous avons vu un des points lumineux rougeâtre, complétement isolé, à 2 minutes en dehors du bord de la lune, et un autre de la protubérance,

qui avait la forme d'un croissant avec des appendices fort extraordinaires. Plusieurs de ces apparences ont grandi visiblement; mais aucune n'a changé de forme pendant toute la durée de leur apparition.

» J'ai pu constater l'existence de la polarisation, tant sur la lune même que sur son contour, mais avec des aspects si entremêlés de couleurs diverses, que j'ai éprouvé bien des difficultés pour en mesurer l'intensite.

» Le ciel avait été chargé de nuages pendant toute la matinée; mais, un quart d'heure avant l'éclipse, il s'est découvert comme par enchantement, et rien n'a plus géné les observations. — Les incidents météorologiques ont été suivis avec soin par quelques personnes qui ont bien voulu nous aider.

» Veuillez agréer, etc. »

M. Adam, président de la Société astronomique et directeur de l'observatoire de Cambridge, était parti avec plusieurs de ses collaborateurs pour le nord de la Suède, à Frédéricksvaem. M. Robertson, directeur de l'observatoire d'Édimbourg, avait établi son camp d'observation à Berghen, en Norwége, pendant que M. Smith, professeur à Armagh, faisait ses dispositions à quarante kilomètres plus au nord.

M. Dunkin, était à Christiana, en Norwége; M. Humphrey, à Christiansand; un autre astronome s'était rendu à Gottenburg.

Le roi de Prusse, voulant voir par lui-même ce remarquable phénomène, s'était rendu tout exprès au palais de Buzan, tout près du lieu où les astronomes français étaient allés faire leurs opérations.

Si tant d'observateurs s'étaient mis en route pour étudier le phénomène du 28 juillet 1851, c'est que les éclipses totales, exigeant un concours de circonstances nombreuses, sont des faits du plus haut intérêt. Sur 293 éclipses visibles à Paris depuis l'an 1000 jusqu'à l'an 1900, une seulement, celle du 12 août 1654, a été totale; et une autre, celle du 22 mai 1724, presque totale. Dix ont été totales sur un autre point quelconque de la France. De ce nombre se trouve celle du 8 juillet 1842, qui a été observée à Perpignan par M. Arago. Il n'y aura plus, d'ici

à la fin de ce siècle, que sept éclipses totales sur toute la surface du globe. Il n'y en aura plus en France. Ces éclipses auront lieu en 1851, 1860, 1861, 1870, 1887, 1896 et 1900.

Les grandes éclipses solaires reviennent à des intervalles périodiques. Celle dont nous avons été témoins aujourd'hui paraît remonter, par une sorte de généalogie, à la fameuse éclipse de l'an 2155 avant Jésus-Christ, qui est la première dont fassent mention les livres sacrés de la Chine.



Cette éclipse occasionna la mort de deux astronomes de la cour, Hi et Ho, qui n'avaient pas su la prévoir, ce qui avait amené de grandes perturbations dans l'empire.

On sait, en effet, que le retour des mêmes éclipses a lieu après une période de 18 ans 11 jours moins un quart, soit 18 ans 030, ou pour de longues périodes 18 ans 0422; or, ce nombre, répété 222 fois, donne 4005 ans 36, qui est exactement le chiffre de la longue période qui s'est écoulee depuis l'an 2155 avant Jésus-Christ (12 octobre) jusqu'à l'an 1851 (28 juillet).

PRÉDICTION

RELATIVE A L'EXPOSITION DE LONDRES.



Tous les grands événements ont été prédits; il n'en pouvait être autrement de l'exposition universelle des produits de l'industrie de toutes les nations.

L'Angleterre s'honore d'avoir eu pendant le moyen âge un poëte remarquable, Chaucer, né en 1328, mort en 1400. Il écrivait, vers l'an 1380, un ouvrage en vers intitulé : *The House of Fame* (la Maison de la Renommée). Voici la traduction presque littérale d'un passage du premier chant de ce poëme :

« Les esprits ont la puissance de faire naître des rêves; et l'âme, délivrée des liens du corps, peut, dans sa perfection, acquérir la faculté de percer le voile qui couvre l'avenir.

» Je dormais, et, dans mon rêve, je me voyais au milieu d'un ***palais bâti en verre,*** où étaient à divers endroits de

nombreuses images en or, de riches tabernacles, *beaucoup d'étagères remplies de riches joyaux*, beaucoup de sculptures bizarres avec figures extraordinaires, et *une plus grande quantité d'objets d'orfévrerie*, tels que je n'en avais jamais vu auparavant.

» Puis, je voyais que d'un côté à l'autre, depuis le sol jusqu'aux combles, s'élevaient d'*innombrables colonnes*. Je regardais autour de moi, et je voyais affluer des *hommes de différentes régions de la terre*, de tous les rangs qui existent dans le monde sublunaire, des riches aussi bien que des pauvres.

» Un essaim d'hommes tel que celui qui entrait et qui fourmillait sur tous les points du palais, ne m'avait jamais apparu, et probablement je ne le reverrai jamais. »

N'est-ce pas là un tableau exact du *Palais de cristal*, des richesses qu'il renferme, de l'affluence qui s'y porte? Il y a pourtant quatre cent soixante et un ans que cette description prophétique a été faite.



HISTOIRE DE L'ANNÉE 1851.

Si l'on en juge par ce qui s'est passé dans le cours de l'année 1851, les discussions pacifiques sont dorénavant substituées aux luttes sanglantes, aux catastrophes qui changent violemment la face des nations; les diverses questions posées par les partis ont toutes reçu leur solution au sein de l'Assemblée législative.

Au commencement de l'année, le ministère de la République française était en dissolution. Le 9 janvier, il fut ainsi reconstitué : M. Rouher, à la justice; M. Drouyn de l'Huys, aux affaires étrangères; M. Th. Ducos, à la marine; M. Barrot, à l'intérieur; M. Fould, aux finances; M. de Parieu, à l'instruction publique; M. Magne, aux travaux publics; M. Regnauld de Saint-Jean-d'Angély, à la guerre; M. Bonjean, à l'agriculture. Ce ministère, à peine installé, était frappé au cœur par un vote de l'Assemblée. Une commission nommée par l'Assemblée, le 10 janvier, prit connaissance des procès-verbaux de la commission de permanence, chargée au mois de septembre dernier de surveiller les actes du pouvoir exécutif. Elle avait aussi à examiner les motifs qui avaient motivé la destitution de M. le général Changarnier, commandant de l'armée de Paris. Son rapport, présenté le 15, tendait à blâmer le gouvernement; une autre rédaction fut proposée par M. Sainte-Beuve : « L'Assemblée déclare qu'elle n'a pas confiance dans le ministère, et passe à l'ordre du jour. » Le 19, cet amendement fut adopté par 417 voix contre 278. Un message, adressé le 20 à l'Assemblée, précéda la nomination d'un nouveau ministère, composé de MM. Waïss, Brenier, Germiny, de Royer, Magne, Vaillant, Randon, Giraud et Schneider.

Les mois suivants se sont écoulés sans incidents remarquables. Pendant les mois de juin et de juillet, la presse s'est beaucoup occupée des démarches de M. le président. Le 1er juin, il s'était rendu à Dijon, pour inaugurer une section importante du chemin de fer de

Lyon ; dans les journées des 21, 26 et 28, il a passé des revues au Champ-de-Mars et à Versailles ; le 2 juillet, il préside à l'inauguration du chemin de fer de Poitiers. Les moindres circonstances de ces pérégrinations ont été notées et commentées par les journaux, mais elles n'avaient en réalité qu'une importance très-secondaire. La grave discussion de la révision les a promptement fait oublier.

1,125,625 pétitionnaires demandaient que la Constitution de la République fût revisée. M. de Tocqueville, dans la séance du 8 juillet, a présenté un rapport sur ces vœux, et conclu par la proposition suivante : « L'Assemblée législative, vu l'article 111 de la Constitution, émet le vœu que la Constitution soit revisée en totalité, conformément audit article. » Les débats qui se sont ouverts sur ces conclusions ont duré du 14 au 19 juillet, l'Assemblée a entendu successivement MM. Payer, de Falloux, de Mornay, Cavaignac, Coquerel, Grévy, Michel de Bourges, Berryer, Pascal Duprat, de La Rochejacquelein, Victor Hugo, Baroche, Dufaure et Odilon Barrot. La clôture a été prononcée brusquement par M. le président Dupin, à la fin de la séance du samedi 19. 446 voix se sont déclarées pour, 278 contre le projet de la commission. La majorité constitutionnelle des trois quarts, exigée par l'article 111, était de 543 voix. En conséquence, l'Assemblée a repoussé la révision. Après cette importante discussion, fatiguée de la continuité de ses travaux, elle s'est prorogée du 10 août au 4 novembre. La commission de permanence qu'elle a nommée pour siéger pendant les vacances se composait de MM. Henri Didier, Changarnier, Dufougerais, Sauvaire Barthélemy, Monsigny, Berryer, Vitet, Poujoulat, Armand de Melun, Passy, Druet Desvaux, d'Olivier, Gouin, Bernardi, Bocher, de la Tourette, amiral Cécille, général Rulhière, Hubert de l'Isle, Boinvilliers, de Kermarec, Grouchy, de Bar, Mortemart.

En dehors du monde politique, le principal événement a été l'exposition universelle, à laquelle nous consacrons un article spécial. Pour resserrer encore les relations amicales que cette grande solennité établissait entre les deux nations, le préfet de la Seine et le corps municipal de

Paris ont invité le lord maire de Londres, les shérifs, les aldermen et les membres de la commission internationale. Ces honorables étrangers ont passé les huit premiers jours d'août dans la capitale de la France, où des fêtes magnifiques ont été célébrées à leur intention.

Un malheureux événement a eu lieu le 12 août aux Invalides, pendant les obsèques du maréchal Sébastiani. Une foule considérable se pressait dans la chapelle, pour rendre un dernier hommage au vieux guerrier. On y remarquait ses compagnons d'armes : le general Randon, ministre de la guerre; le maréchal Excelmans, grand chancelier de la Légion d'honneur; les généraux Oudinot, Magnan, Rullière, Baraguey d'Hilliers, Perrot et un grand nombre d'autres illustrations militaires.

La chapelle, disposée pour la cérémonie, etait tendue de noir et de nombreux cierges brûlaient autour du catafalque sur lequel venait d'être déposé le corps de l'illustre défunt. Le clergé allait commencer la cérémonie, lorsque la flamme des cierges, poussee probablement par le vent, se communiqua aux tentures, gagna les chaises, les drapeaux, le grand autel et la chaire. Les sapeurs-pompiers accoururent à la hâte; mais l'incendie avait déjà atteint les glorieux trophées conquis par l'armée française, et appendus sur les frises au-dessus du deuxième ordre d'architecture, autour de la nef. Leur nombre s'élevait à 234, dont 74 espagnols, 32 portugais, 4 anglais, 2 autrichiens, 1 russe, 111 africains, 1 romain, 1 océanien, 1 hollandais, 5 de la Plata, et 2 conquis en Morée. Sur ce nombre cinq ont été detruits et une quinzaine sont en partie brûlés. Ils appartiennent principalement aux drapeaux pris en Algérie.

Le parasol du fils de l'empereur du Maroc, conquis à Isly, a été fortement endommagé. 52 drapeaux, provenant de la campagne d'Austerlitz, et destinés à orner le tombeau de l'empereur, se trouvaient heureusement dans les appartements du gouverneur.

La fatalité semble s'être attachée au maréchal Sébastiani, qui, après avoir été si cruellement frappé dans sa famille, n'a pu même avoir de paisibles funérailles.

UN ILLUSTRE AVARE.

Deux élèves de l'université de Varsovie passaient par la rue qu'on nomme le faubourg de Cracovie, en face de la colonne du roi Sigismond, colonne dont le sommet s'élève au-dessus de la capitale de la Pologne, et dont le piédestal est entouré par un cordon de marchandes qui vendent aux passants des fruits, des gâteaux et toutes sortes de choses.



Nos deux étudiants s'arrêtèrent en contemplant un original, dont la figure, les démarches et l'habillement attiraient leur attention. Il avait cinquante à soixante ans; son habit noir, dont le drap était usé jusqu'à la corde, couvrait un corps amaigri par les travaux ou par les chagrins; son large chapeau ombrageait une figure ridée; sa démarche, plus qu'empres-

sée, prouvait qu'il n'était pas maître de son temps. Cet homme, dont la vivacité offrait un singulier contraste avec la faiblesse de son corps, se dirigea vers la colonne; là, il s'arrête, achète pour un sou de pain blanc, en avale un morceau, cache le reste dans le pan de son habit, et poursuit son chemin en se dirigeant vers le palais du général Zaionczek, lieutenant du royaume, qui, en l'absence du czar Alexandre, exerçait en Pologne l'autorité royale.

— Sais-tu quel est cet original? demanda l'étudiant à son compagnon. — Je ne le connais pas; mais en le jugeant d'après son triste costume, d'après sa taille amaigrie et sa sombre figure, je ne pense pas me tromper en le prenant pour un conducteur des pompes funèbres.

— Tu n'y es pas, mon brave; c'est Stanislas Staszic. — Staszic! répéta l'étudiant en regardant l'homme qui entrait dans le palais du lieutenant du royaume. Comment, poursuivit-il, cet homme qui court à pied, qui, au milieu de la rue, achète et mange un morceau de pain, est puissant et riche?

— Oui, c'est Stanislas Staszic, réplique l'autre, croirais tu que sous cette mince apparence se cache un de nos plus influents ministres, un des plus illustres savants de l'Europe?

En effet, l'homme qui avait attiré leurs regards par la singularité de sa mise et par l'originalité de sa démarche, était Staszic lui-même, ministre d'État, président de l'académie des sciences, chevalier de plusieurs ordres, auteur d'ouvrages aussi remarquables par leur érudition que par leurs sentiments patriotiques.

L'homme dont l'extérieur contrastait avec sa position sociale, qui était aussi puissant que son apparence était chétive, qui était aussi riche qu'il paraissait pauvre, devait toute sa fortune à lui-même, à ses travaux et à son génie. Né de parents pauvres, il quitta la Pologne pour puiser dans les écoles étrangères les lumières qu'il ne pouvait acquérir dans son pays. Il passa quelques années dans les universités de Leipsick et de Gottingue, continua ses études au college de France sous Brisson et Daubenton, conquit l'amitié de Buffon, visita les Alpes et les Apennins, et ne retourna dans sa patrie que pour mettre au

profit de son pays le fruit de ses longues études et de ses pénibles recherches.

Instruit, laborieux, estimé pour sa bonne conduite, il fut appelé par un des plus riches magnats polonais à diriger l'éducation de son fils. Bientôt le gouvernement voulut profiter de ses talents, et Staszic, de grade en grade, s'éleva aux premiers postes, aux plus hautes dignités. L'économie le rendit riche. Cinq cents serfs cultivaient ses terres, et des capitaux placés à la banque égalaient sa fortune immobilière.

Un homme du peuple qui s'élève au-dessus de la foule, n'importe quels sont les services qu'il rend, soulève contre lui la médisance et l'envie. La médiocrité se venge par la calomnie. Aussi n'est-il pas étonnant que Staszic, arrivé au sommet de la puissance, ait trouvé de nombreux ennemis. Sa fortune, on l'attribuait à l'intrigue; son élévation, à la courtisanerie; ses bienfaits à la vanité; mais ce qui donnait un air de vérité à ces bruits malveillants, c'étaient son originalité et son avarice inconcevable. Il faisait de larges donations au profit de la science et du pays, mais le peuple pouvait-il croire à sa générosité quand il voyait ses habits usés, sa nourriture plus qu'ordinaire et son logement plus que modeste?

Aussi, quand il traversait les rues de Varsovie, tous les regards se portaient vers l'illustre original, on le désignait du doigt, et les gamins hurlaient contre le millionnaire qui marchait à pied au lieu d'être en voiture suivi de domestiques.

Un groupe se forme autour des étudiants : on y voit un noble et un prêtre. Tous regardent le ministre : et chacun ajoute sur son compte un propos malveillant.

— Par Notre-Seigneur Jésus-Christ, s'écria le noble aux moustaches blanches, et dont le costume rappelait la mode du temps du roi Sigismond, qui dirait que c'est un ministre d'Etat! Ce n'est pas de la sorte que paraissaient dans le monde les serviteurs de notre vieille république. Quand un palatin traversait la capitale, des gardes à cheval le précédaient et le suivaient. Les soldats dispersaient la foule qui se pressait sur son passage. Quel respect peut-on avoir pour un avare qui craint de s'acheter une

voiture, et qui, dans les rues, mange un morceau de pain comme le ferait un mendiant sans toit et sans asile?

— Il fait honte à notre corps sacré, ajouta le prêtre; il s'est fait moine et jamais on ne le voit à l'église; son cœur est aussi dur que le coffre où il renferme son or; le pauvre peut mourir à sa porte, il lui refusera l'aumône.

— Il y a dix ans qu'il porte le même habit, dit un autre.

— Il s'assied par terre pour ne pas abîmer sa chaise, répliqua-t-on; et chacun surchargeait, et tout le monde se moquait.

Un jeune élève des mines écoutait en silence ces propos qui le blessaient au cœur; il souffrait visiblement, cependant il se taisait; mais lorsque la malveillance fut à son comble, ne pouvant plus réprimer l'élan de son cœur, il se tourna vers le prêtre.

— Vous devriez parler avec plus de respect, lui dit-il, d'un homme qui se distingue par sa générosité. Que nous importe comment il s'habille, et ce qu'il mange, s'il fait un noble usage de sa fortune?

— Et qu'a-t-il fait? demanda le prêtre.

— L'académie des sciences manquait de place pour la bibliothèque et n'avait pas de fonds suffisants pour louer un local. Qui lui a offert un palais magnifique? n'est ce pas Staszic?

— Oui, oui, c'est Staszic, car il est aussi avide de louanges que de l'or. La vanité a vaincu l'avarice, il savait bien que les journalistes éblouis en feraient un demi-dieu.

— La Pologne compte pour sa première gloire le savant qui a découvert la loi du mouvement sidéral. Quel est l'homme qui lui a élevé un monument digne de sa renommée? quel est le riche qui a appelé le ciseau de Canova pour honorer la mémoire de Copernic?

— Oui, c'est encore Staszic, répliqua le prêtre, mais aussi toute l'Europe admire le généreux sénateur... Mon jeune ami, ce n'est pas pour faire du bruit dans le monde, ce n'est pas à la clarté du soleil que doit briller la charité chrétienne. Voulez-vous connaître l'homme? pénétrez dans son intérieur, sondez sa vie privée. Cet avare orgueilleux, je le connais... dans les livres qu'il publie, il gémit sur le sort des paysans, et dans ses vastes domaines,

il exploite cinq cents serfs malheureux; il maudit le luxe et les plaisirs de la noblesse, et, livré au plaisir, il va en secret au spectacle. Allez au théâtre, choisissez la place la moins rétribuée, mettez-vous dans un coin au milieu des gamins et des juifs, vous y trouverez Staszic. Dès le point du jour, rendez-vous à sa maison, vous trouverez une pauvre femme en pleurs qui prie, et un riche froid qui repousse. L'homme opulent c'est Staszic, la femme dédaignée c'est sa sœur. Cet homme, qui offre des palais, qui fait faire des statues pour obtenir les applaudissements, devrait plutôt sécher les larmes des paysans qu'il opprime et de la famille qu'il délaisse.

Le jeune homme voulut répondre, mais on ne l'écouta pas. Triste et accablé, il s'éloigna ébranlé dans son opinion sur le compte de l'homme qui était son bienfaiteur.

Le soir, voulant s'assurer si les faits étaient vrais, il se rendit au théâtre : on jouait *l'Avare* Zolkowski, bouffon aimé du peuple de Varsovie, devait traduire sur la scène polonaise une des plus belles conceptions de Molière. La foule emcombrait les abords de la salle. Il était surtout très difficile de pénétrer au paradis; ses places à bon marché étaient réservées pour les petites bourses et pour les juifs sans exception, auxquels l'intolérance defendait l'entrée des loges et du parterre. Notre jeune étudiant résolut de se faire jour au milieu de la foule. Il penètre dans la salle et arrive jusqu'au paradis. En vain ses yeux cherchent l'homme que l'opinion générale accuse et qu'il voudrait admirer, il ne le trouve pas, il ne peut le reconnaître. Son cœur se réjouit; mais sa joie fut de courte durée. La toile se lève, un tonnerre d'applaudissements salue l'acteur qui a prit l'habit, la tournure et la marche de Staszic. Le jeune élève souffre, mais sa douleur est augmentée quand le public, composé de gamins, se tourne vers un de ses voisins et l'accable de sifflets et de huées. Cet homme outragé publiquement était Staszic. La foule a reconnu l'avare dans l'acteur, et trouve sa victime dans l'homme qui lui a servi de modèle. Staszic opposa un calme passif aux mouvements convulsifs du public, il resta indifférent jusqu'à la fin du spectacle.

Le lendemain, l'élève va dans la demeure de son bien-

faiteur, et là, il rencontre une femme qui pleure et qui maudit son frère inhumain. Ce fait l'étonne, brise son âme et lui inspire une résolution inébranlable : c'est Staszic qui l'a placé dans l'école des mines, c'est lui qui offre les moyens de continuer ses études; le jeune homme repoussera ses dons, il ne veut pas recevoir les bienfaits d'un homme qui n'est pas touché des larmes de sa sœur.

Le savant ministre, en apercevant son élève favori, ne se dérangea pas de ses travaux et lui dit en écrivant : C'est toi, Adolphe, que veux-tu? As-tu besoin de livres? prends-les dans ma bibliothèque. Te manque-t-il quelques instruments? achète-les pour mon compte. La pension que je t'ai accordée est-elle insuffisante à tes besoins? je te l'augmenterai selon tes désirs. Parle comme à ton ami, comme à ton père.

— Au contraire, j'arrive ici pour vous remercier de vos bienfaits et pour vous dire que j'y renonce à jamais. — Tu es donc devenu riche? — Je suis pauvre comme je l'étais. — Et l'école des mines? — Je l'abandonne.

— Impossible! s'écria Staszic en se levant et en cherchant à pénétrer les pensées du jeune homme. Toi, le plus capable de nos élèves, l'espoir de nos ingénieurs.., Par mon âme, cela ne sera pas!

En vain le jeune étudiant voulut cacher la vérité, mais, à force d'insister, le savant ministre connut le noble motif qui faisait agir son protégé. — Vous voulez me faire du bien, lui dit-il, aux dépens des serfs qui travaillent pour vous, aux dépens de votre famille qui souffre.

Staszic n'a pu cacher son émotion, sa tête se penche et des larmes tombent de ses yeux. Après quelques moments de silence, il serre la main de l'élève et lui dit avec émotion : Jeune ami, garde-toi de juger les hommes et leurs actions avant la fin de leur vie. Il n'y a pas de vertu qui ne puisse être souillée par le vice, pas de calomnies que le temps n'arrive à dissiper. Ma conduite est pour toi une énigme, je ne puis t'en donner la clef, car c'est le secret de ma vie.

Voyant que le jeune homme restait inébranlable, il ajouta : Compte l'argent que je t'avance, regarde-le comme un emprunt, et lorsqu'à force d'études et de tra-

il, tu seras devenu riche, tu le rendras à un jeune



homme capable qui sera dans le besoin. Quant à moi, attends ma mort pour juger ma vie.....

Pendant cinquante ans, Stanislas Staszic permit à la calomnie de noircir tous les actes de sa vie; il savait qu'il viendrait un jour où la Pologne tout entière lui rendrait justice et où il serait placé à la tête des hommes les plus généreux et les plus dévoués au bonheur de leur pays.

Le 20 janvier 1826, trente mille habitants, les larmes aux yeux, sont accourus auprès de sa couche mortuaire et s'arrachent les lambeaux qui couvrent son cercueil.

L'armée russe ne put comprimer l'hommage que le peuple de Varsovie rendit à cet homme illustre. Son testament expliqua sa conduite, donna la clef de son avarice

et de sa fortune. Oui, disait-il, je me suis imposé de rudes privations, car pauvre, c'était seulement par ce moyen que je pouvais arriver à la fortune, fortune que tout entière je destinais à mon pays.

Les vastes terres qu'il possédait, il les partagea entre 500 paysans, les serfs devinrent libres et propriétaires. Une école professionnelle apprend aux enfants différents métiers. De grandes améliorations sont introduites dans la petite république que Staszic fonda avec l'approbation de l'empereur Alexandre.

Un fonds de réserve vient au secours d'un paysan ruiné par un accident. Un impôt modique prélevé sur les serfs affranchis est destiné à racheter la liberté des voisins condamnés, comme ils l'ont été, à la servitude et aux corvées.

Après avoir assuré le sort de ses paysans, Staszic offrit 600,000 florins pour fonder un hôpital modèle, et il laissa des sommes considérables pour venir en aide à la jeunesse studieuse.

Quant à sa sœur, elle jouit de la même rente qu'elle possédait du vivant de son frère; car cette femme ne connaissait pas la valeur de l'argent, et dissipait sans discernement tout ce qu'elle obtenait de sa bienfaisance.

Longtemps Stanislas Staszic fut victime et martyr de la calomnie, depuis sa mort cinq cents familles appelées au bonheur et à la liberté élèvent chaque jour leur voix reconnaissante pour honorer la mémoire de l'illustre avare.

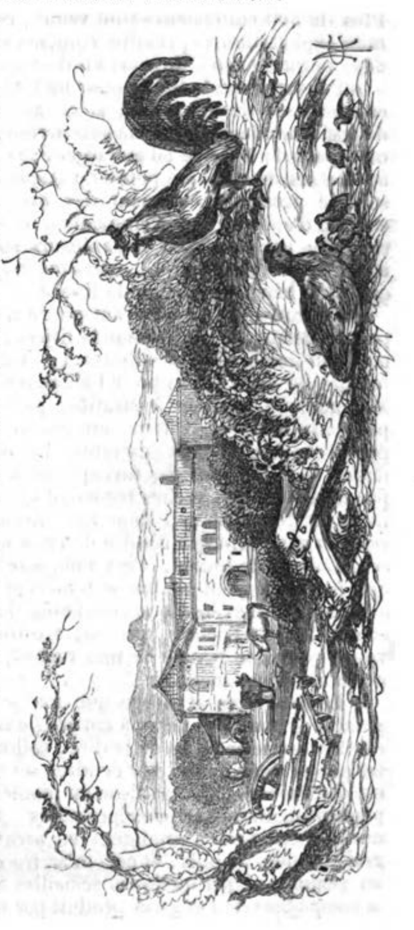


PROVERBES AGRICOLES.

Nous avons, dès le début de l'*Almanach prophétique*, entrepris de propager, sous forme de proverbes, certaines vérités utiles aux laboureurs. Nous continuons aujourd'hui la tâche que nous avons commencée. Les proverbes que nous allons citer sont réellement des dictons populaires, qui ont cours dans les campagnes de plusieurs départements.

— Qui laboure bas, un jour fera gros amas.
— Un bon guéret toujours promet.
— Qui laboure en mauvais temps, voit naître l'herbe au printemps.
— Un laboureur habile est l'homme le plus utile.
— Bonne charrue doit être courue.
— A qui sème épais, mauvais succès.
— Qui sème deux blés de suite, met la misère à sa poursuite.
— Terre connue est à moitié vaincue.
— Dans la terre argileuse la chaux est merveilleuse.
— Qui herse tous ses blés, a ses champs bien tallés.
— Bail trop court prend mauvais tour.
— Qui trop enchérit s'appauvrit;
Le fermier fait moins bien, et mange du sien.
— La routine a pauvre mine,
Son bétail est maigre, son vin est aigre.
— Imite le progrès, si tu ne veux des regrets.
— Sarcle souvent, ça ne fait jamais de mal;
Mais pour gagner de l'argent, prends la houe à cheval.
— Pour récolter toujours, mets chaque plante à son tour.
— Qui s'enrichit par la peine est digne de son aubaine.
— Qui sème moins a plus de foin;
Plus de bestiaux et moins de frais;
Plus de grains et plus d'engrais.
— Qui laisse trop en jachère ne fera jamais bonne chère.
— Qui fait manger du vert à l'étable mettra du pain blanc sur sa table.
— Fumier perdu n'est jamais rendu.
— Qui souvent ramasse un brin d'herbe finit par faire une gerbe.
— Bourse vide rend timide.
— Travail et appétit vont comme le corps et l'habit.
— Sobriété est mère de santé.
— Qui a mauvais bétail fera ses chapons avec de l'ail.
— L'économie est mère de vie.

AGRICULTURE ANGLAISE.



Dans un banquet agricole qui a eu lieu en Angleterre, un fermier, répondant à un toast porté en son honneur, a cru devoir remercier l'assemblée en faisant le résumé des principaux points de sa méthode d'exploitation, que nous nous empressons de reproduire.

Ce tableau peut être considéré comme l'exposé de l'état le plus avancé de l'agriculture anglaise.

« Messieurs, dit le fermier, je suis sensible à l'estime que vous me témoignez; elle est due à mes efforts constants pour augmenter la somme des produits du sol; votre unanime approbation me permet aujourd'hui de croire que j'ai pu faire quelque bien.

Plus de 300 cultivateurs sont venus, cette année, visiter mon exploitation et prendre connaissance de mes procédés; permettez-moi de vous en dire quelques mots.

» J'ai supprimé la litière pour mes bêtes à cornes, elles couchent sur des planches; voici, après divers essais, la disposition à laquelle je me suis arrêté : Chaque animal a un espace de 1 mètre 30 en largeur; le plancher est élevé au-dessus du sol, une pente de quelques centimètres assure le prompt écoulement des urines. Un enfant est chargé d'enlever les excréments à mesure qu'ils se produisent; par ce moyen les animaux sont tenus dans un état constant de propreté, presque impossible à obtenir quand le bétail couche sur la litière.

» J'y trouve le grand avantage de n'être point arrêté par le défaut de paille pour la litière, dans l'accroissement du nombre de mes bestiaux, et de disposer de la totalité de mes pailles pour l'alimentation des animaux. Ma méthode consiste à stratifier par lits alternatifs la paille, le trèfle et le foin, en les saupoudrant de sel, puis à hacher le tout ensemble. Le mélange haché est donné au bétail avec des turneps ou des rutabagas coupés par tranches. Mes vaches reçoivent toute l'année des turneps ou des rutabagas dans leur ration journalière. Le seul inconvénient qui résulte de cette nourriture, la plus économique de toutes, c'est une légère saveur de navet que le beurre peut contracter; mais je la fais disparaître aisément au moyen d'une très-faible dose de chloride de chaux. Sir E. Bacher, présent à cette réunion, a bien voulu goûter le beurre de mes vaches, et je puis en appeler à son jugement.

» Le deuxième avantage que me procure l'usage des planchers pour mes bêtes à cornes, c'est que l'engrais recueilli comme je viens de le dire, solidifié et réduit à l'état pulvérulent, avec des cendres ou de la terre sèche, est disponible en toute saison au moment du besoin, sans perte d'aucun de ses principes utiles, tandis que les urines coupées d'eau s'emploient en arrosages, comme engrais liquide. Je puis, et cela m'arrive souvent, répandre au semoir, si j'ai quelques semailles à faire, des grains accompagnés de l'engrais produit par mon bétail dans la

journée précédente. C'est par ce procédé, avec cet engrais rendu pulvérulent, que j'ai semé l'année dernière 20 hectares de turneps. En voici dont le poids moyen est de 1 kil., et leur fourrage pèse autant, également en moyenne. Mes turneps étaient en lignes, à 0 mètre 35 cent. de distance, éclaircis à 0 mètre 20 cent les uns des autres. Si tous étaient semblables à ceux-ci, j'aurais donc un rendement de 60,000 kil. : 30,000 de fourrage vert et 30,000 de racines. Pourquoi n'en est-il pas ainsi? Parce que ma terre offre des parties moins fertiles, où j'aurais dû doubler la dose de l'engrais, au lieu d'en répandre partout la même quantité.

» Un mot maintenant sur mes moutons, tenus également sur un plancher. L'accroissement en poids, vérifié par des pesées exactes et fréquentes, a été de 1 kil. 800 gr. par semaine. Leur ration consistait en graine de lin et féveroles moulues avec des turneps, des rutabagas et du fourrage haché. En estimant ces aliments à leur valeur vénale, je trouve que la ration d'un mouton pendant une semaine me revient à 1 fr. 35 c. Je ferai remarquer que mes calculs sont fondés sur les résultats de l'accroissement d'un troupeau de 100 moutons.





» Je traite mes porcs de même que mes moutons, et je m'en trouve également bien; ils couchent aussi sur

des planches, sans litière. D'ailleurs, voici des chiffres positifs :

» Deux porcs ont été pesés avec un soin minutieux, le 23 novembre; ils pesaient, l'un 67, l'autre 73 kilog. Le 30 du même mois, pesés de nouveau, ils avaient augmenté, l'un de 7 kil. 500 gr., l'autre de 9 kil. 500 gr.

» 9 kil. 500 gr. dans une semaine! J'entends des réclamations d'incredulité. Vous voudriez, avant d'y croire, savoir comment ce résultat a pu être obtenu? Je me réserve de vous le dire au concours, si j'ai le bonheur d'y gagner un prix pour mes porcs.

» L'année dernière, lorsque nous avons dîné ensemble, j'avais dit que si je m'en mêlais, je ferais croître des rutabagas sur cette table; on s'est moqué de moi, on m'a mis au défi de réaliser ma parole. Voyez cependant : voici des rutabagas venus comme je l'ai annoncé. (Ici le fermier montre à l'assemblée un morceau de madrier percé de trous dans lesquels ont poussé des rutabagas de moyenne grosseur.)

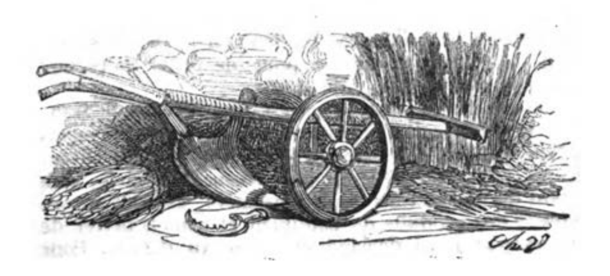
» J'ai mis dans ces trous un peu de bonne terre, de sciures de bois et d'engrais pulvérulent, et j'ai obtenu des rutabagas. Ceci n'est qu'un tour de force et n'a l'air que d'une plaisanterie; mais ce qui est sérieux, ce que j'ai d'ailleurs prouvé par expérience, c'est qu'en pratiquant des trous dans un sol absolument stérile, fût-ce de la craie pure ou du roc vif, et remplissant ces trous de substances fertilisantes, on en obtient des produits d'une valeur supérieure aux frais de culture. L'un des procédés qui m'a le plus réussi dans mes terres crayeuses, c'est la culture des pois en ligne entre des rangées de betteraves ou de rutabagas. J'ai obtenu par ce procédé un rendement par hectare de 8 hectolitres de pois à 30 fr., valant par conséquent 240 fr, outre la récolte de racines qui n'en avait pas souffert. Les frais particuliers pour les pois, y compris la récolte et le battage, ne dépassaient pas 65 fr. par hectare; il m'est donc resté 175 fr. de bénéfice, sans la valeur des racines cultivées dans le même sol.

» A part mon travail et mon savoir-faire, voulez-vous savoir la principale cause de mon succès? J'ai un bon

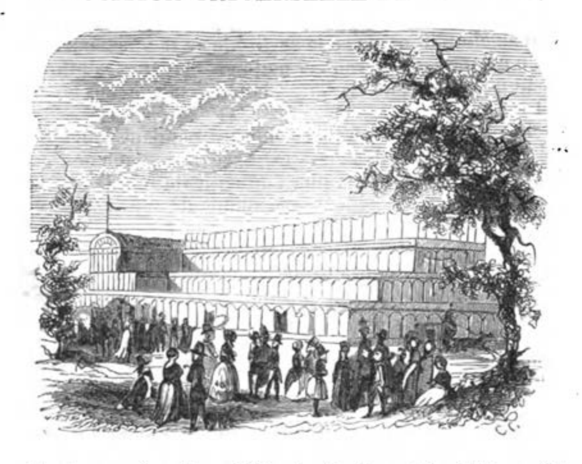
propriétaire et un bon bail. J'ai pu me livrer à toutes sortes d'améliorations, avec la certitude de m'y retrouver en fin de compte, et de rentrer amplement dans les avances que je n'ai pas craint de faire à la terre, même peu fertile; tout est là.

» Beaucoup de mes voisins ont dit pendant longtemps que je faisais des dépenses extravagantes, que ma manière de cultiver était la plus coûteuse de tout le canton. Cela est vrai, je ne dépense pas moins de 450 fr. par hectare, tout compris, loyer, impôts, engrais, main-d'œuvre; mais je récolte en conséquence et j'y trouve mon compte. En ne dépensant que la moitié pour ne rien récolter, je me ruinerais. Le produit brut moyen des terres que je cultive est de 700 fr. par hectare, laissant un bénéfice, tous frais payés, de 260 fr. J'appelle toute votre attention sur ces 260 fr.; je vous les recommande, je vous invite, si vous en doutez, à venir les vérifier dans ma comptabilité : c'est là ma conclusion.»

De bruyants applaudissements, longtemps répétés, ont accueilli cet exposé des travaux du fermier anglais. Nous les croyons très-dignes d'être médités.



EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES.



Cette grande solennité industrielle est le fait capital de l'année 1851 : elle ouvre une ère pacifique, dont la prolongation est à désirer ; elle contribuera à substituer des idées de paix et de travail aux antagonismes nationaux, et il arrivera probablement un jour où les peuples cesseront de se faire la guerre pour ne lutter entre eux que par la concurrence industrielle.

Le système des expositions est une idée toute française. L'honneur de l'avoir conçue appartient à François de Neufchâteau, ministre de l'intérieur sous le Directoire. C'était en 1798 ; le gouvernement anglais, non content de nous fermer toutes les mers, aspirait encore à chasser nos produits du continent et à nous priver de tout ce que nous demandions alors au dehors. Pour prouver à l'Angleterre que la France pouvait se suffire avec ses propres ressources industrielles, le ministre français convoqua au Champ-de-Mars les fabricants et les manufacturiers des départements ; et l'exposition des produits industriels, qui eut lieu dans ce premier concours, non-seulement rassura tous les esprits, mais en-

core donna à notre travail national une impulsion qui, depuis, n'a jamais cessé de se fortifier.

Le système d'une exposition universelle est une idée française comme celle des expositions nationales. Vers la fin de 1843, au moment où les préparatifs de l'exposition de 1844 étaient commencés, un mémoire, contenant le plan de cette exposition universelle, fut adressé au roi Louis Philippe, qui le renvoya au ministre compétent. Celui-ci ne crut pas devoir l'adopter. On sait qu'en 1849 un projet pareil fut étudié et soumis aux chambres consultatives, qui le repoussèrent en majorité.

L'idée passa en Angleterre, où elle fut accueillie avec enthousiasme par le prince Albert. Une société de spéculateurs se chargea des frais de l'entreprise, et mit au concours le plan de l'immense édifice que nécessitait l'étalage des produits du monde entier. Le prix fut adjugé à un Français, M. Horeau; mais on recula devant la dépense qu'entraînait l'exécution de son projet, et l'on donna la préférence à celui de M. Joseph Paxton. Cet architecte imagina de bâtir une immense charpente en fonte, et de la couvrir de plaques de verre. Il donna à son monument la forme d'une cathédrale gothique, avec un transept; et sous sa direction, la nef colossale ne tarda pas à s'élever dans l'enceinte de Hyde-Park, dont on sacrifia quelques arbres, et dont quelques autres purent être conservés dans l'intérieur de l'édifice.

Quatre espèces de matériaux seulement sont entrés dans la construction du palais de cristal : du fer forgé (550 tonnes), de la fonte (3,500 tonnes), du verre (400 tonnes) formant un vitrage dont le développement est de 896,000 pieds carrés (le pied anglais, un peu plus petit que notre ancien pied, vaut 0,30,479 de mètre), du bois (600,000 pieds cubes).

La surface totale du rez-de-chaussée est de 772,784 pieds carrés, celle des galeries est de 217,100; la totalité du volume cubique de l'édifice est de 33,000,000 de pieds. Les gouttières ont une étendue de 30 milles, elles déversent l'eau dans les colonnes. La surface de ventilation, distribuée en 90 endroits, est de 50,000 pieds carrés.

« Vous connaissez, dit M. Michel Chevalier, ces basiliques, siéges des tribunaux sous l'empire romain, dont les chretiens firent des églises, et à l'image desquelles ils en édifièrent de nouvelles, quand ils furent les maîtres. C'etaient de grands bâtiments allongés, aérés, bordés de galeries et recouverts d'une charpente. Tel est a peu près, dans sa donnée générale, le bâtiment de l'exposition. Il consiste principalement en une grande nef, longue de 564 mètres, large de 22, haute de 19. A droite et à gauche s'étendent, sur toute la longueur, des bas-côtés très-spacieux en deux hauteurs, donnant à l'édifice au rez-de-chaussée une largeur totale qui va jusqu'à 139 mètres. La superficie couverte est ainsi de huit hectares. Chez nous, à la dernière exposition, ce n'était pas tout à fait deux et demi. »

Pendant les travaux l'Angleterre faisait appel à toutes les nations, et le Comité de l'exposition devint bientôt un grand jury international. La France y compte quatre présidents : M. Charles Dupin, pour les machines et les constructions navales; M. Albert de Luynes, pour les métaux précieux; M. Dumas, pour les produits chimiques; et M. Poncelet, pour les instruments de précision. Le grand jury a distribué entre les nations respectives l'édifice qui leur est commun : le *Palais de Cristal*, comme on l'appelle à cause des matériaux dont il est construit. Le tableau de l'espace réparti aux exposants indique jusqu'à un certain point l'importance proportionnelle de leur exposition. L'Angleterre et ses colonies occupent à elles seules la moitié de l'étendue superficielle consacrée à l'exposition proprement dite, soit 336,542 pieds carrés. Les autres 336,542 pieds carrés ont été ainsi partagés entre les exposants étrangers : Arabie et Perse, ensemble 2,016 pieds carrés; Chine, 4,320; Brésil et Mexique, ensemble, 9,408; Turquie, 8,832; Grèce, 1,728; Egypte, 2,496; Italie, 12,672; Espagne et Portugal, ensemble, 3.648; Suisse, 7,872; France, 87,936; Belgique, 24,928; Hollande, 3,168; Autriche, 38,304; Union allemande, 50,688; Allemagne du Nord, 8,833; Danemark, 672; Norwége et Suède; 4,224; Russie, 13,920; Etats-Unis, 70,848.

Outre les 87,936 pieds que la France avait obtenus dès le principe, il lui a été concédé depuis : sur l'emplacement anglais 2,504 pieds carrés, dans la section des machines en communication avec la vapeur, et sur l'emplacement attribué aux Etats-Unis un espace qui élève sa superficie totale à plus de 100,000 pieds.

Le nombre total des exposants est d'environ 15,000.

Le grand jury a décidé qu'il serait réparti entre eux 4,800 récompenses. L'ouverture de l'exposition a eu lieu, le 1er mai 1851, au milieu d'une affluence considérable.

Dès cinq heures du matin, toutes les rues étaient encombrées de gens endimanchés. Dès six heures du matin, la population de Surrey traversait les ponts en foule; celle du Far-Est se précipitait dans Holborn et le Strand; de huit à neuf heures, Piccadilly, Oxford, Parliament-street et Kensington-road étaient encombrés de gens ayant tous le même but, celui de voir le Palais de Cristal et la reine. Hyde-Park se remplit d'abord; on s'y était précipité dès l'ouverture des portes. Le parc Saint James fut jusqu'à dix heures réservé pour les voitures et les cavaliers. Dès qu'on sut qu'il n'était plus possible de pénétrer dans Hyde-Park, la foule se replia sur Buckingham-Palace Partout on ne voyait qu'une mer de têtes, de chapeaux d'hommes et de femmes parsemée çà et là d'un policeman à cheval ou d'un factionnaire des gardes et couronnée du feuillage des arbres du Mail. Il est probable que jamais tant de monde ne s'était rencontré à Londres.

La reine Victoria est sortie du palais Buckingham à midi moins un quart. Le cortége royal ne se composait que de sept ou huit voitures; il ne ressemblait pas précisément à ceux qu'on voit d'habitude lors de l'ouverture ou de la prorogation du parlement On n'apercevait ni huissiers, ni exempts, ni officiers de la garde. Les trompettes se voyaient, mais ne s'entendaient pas; les voitures, même celle de la reine, n'étaient tirées que par deux chevaux. La reine était accompagnée des lords et dames de service, des grands officiers de sa maison, des dames d'honneur et de quelques dames de la suite de la princesse de Prusse. La reine et le prince Albert ont été bruyamment applaudis en sortant du palais et à leur

entrée dans le Parc, et ils ont répondu de la manière la plus aimable.

La scène qui se passait aux portes d'Hyde-Park est au-dessus de toute description ; la foule était si considérable, qu'on eût dit un immense essaim de gigantesques abeilles dont le Palais de Cristal représentait assez bien la ruche. Les soldats et les hommes de police ne pouvaient rien contre cette masse vivante, escaladant les grilles, franchissant tous les obstacles, comme si la vie de chacun de ces êtres humains eût dépendu de son entrée dans l'enceinte. A la fin, cependant, le torrent dut s'arrêter, car le parc regorgeait, et ce ne fut d'abord qu'avec les plus grandes difficultés que les gardes du corps et la police purent ouvrir au cortége royal un passage dans cette masse vivante.



C'est à midi précis que S. M. a fait son entrée dans le Palais de Cristal ; elle donnait le bras à son époux, et la main droite à son fils le prince de Galles. Dès qu'elle a paru les fanfares ont éclaté, et les chœurs de la chapelle de Westminster ont entonne le *God save the queen.* Avant son arrivée, l'archevêque de Cantorbéry, les ministres,

les grands-officiers et les membres du corps diplomatique avaient pris place sur la plate-forme réservée à S. M.

Le prince Albert, se plaçant devant le trône où la reine était assise, lui a donné lecture du rapport des commissaires de l'exposition, et il lui a remis le catalogue des articles exposés. La reine a répondu :

« Je reçois avec le plus grand plaisir l'adresse que vous m'avez présentée pour l'ouverture de cette exposition. J'ai suivi avec un intérêt bien vif, toujours croissant, la marche de vos travaux pour l'accomplissement des devoirs qui vous ont été confiés par la commission royale, et c'est avec une satisfaction bien sincère que je suis témoin de l'heureux résultat de vos efforts judicieux et incessants par le spectacle magnifique dont je suis entourée aujourd'hui.

» Je me joins cordialement à vous pour prier Dieu de bénir cette entreprise, afin qu'elle profite au bien-être de mon peuple et aux intérêts communs du genre humain en encourageant les arts de la paix et de l'industrie, en resserrant les liens de l'union entre les nations de la terre, en encourageant une honorable et fraternelle émulation dans l'exercice utile des facultés dont elles ont été gratifiées par les bienfaits de la Providence pour le bonheur de l'humanité. »

Sa Grâce l'archevêque a ensuite offert une prière appropriée à l'occasion. Aussitôt après la prière S. M. la reine est descendue du trône, et la procession royale s'est formée dans l'ordre suivant : Hérauts d'armes d'abord ; M. Henderson, entrepreneur ; Joseph Paxton, architecte ; M. Fox, entrepreneur ; les surintendants des travaux, les membres du comité de construction et du comité de finances, les trésoriers, le comité exécutif, les commissaires étrangers classés par ordre alphabétique, les secrétaires de la commission royale, les commissaires spéciaux, les commissaires de la reine, le maître des cérémonies de la reine, les ambassadeurs et ministres étrangers, le duc de Wellington, commandant en chef ; le marquis d'Anglesey, grand maître de l'artillerie ; les ministres de la reine, l'évêque de Londres, l'archevêque de Cantorbéry, des officiers de

la maison de la reine, le prince Albert donnant la main à la princesse royale, la reine tenant par la main le prince de Galles; S. A. R. le prince de Prusse, le prince Henri des Pays-Bas, le prince Frédéric-Guillaume de Prusse, le prince Edouard de Saxe-Weimar, la duchesse de Kent, la princesse de Prusse, la princesse Marie de Cambridge, le duc de Cambridge, les dames d'honneur et officiers de la maison de la reine.

Toutes les personnes placées dans l'enceinte ont pu voir parfaitement la reine et le cortége royal. Après avoir fait l'inspection générale de la salle, la reine a déclaré l'exposition ouverte.

C'est, à proprement parler, dans les galeries que se tient toute l'exposition. La nef ne contient que quelques grands objets d'art, statues, fontaines monumentales, etc.

C'est là qu'on admire la statue équestre de la reine Victoria;



le *Saint Michel*, par M. Jean Duligran, sculpteur français, et l'*Amazone combattant un lion*, par M. Kiss, de Berlin.

La France l'emporte sur toutes les nations par son ex-

position d'orfévreries, de meubles, de tapis, de porce-



laines, de fleurs artificielles. On admire aussi les belles pièces exposées par les armuriers, par Lepage, Caron et Devismes. Ce dernier a surtout une carabine sculptée, dont le bois est en ébène, un couteau de chasse ciselé à manche d'argent, et des pistolets incrustés, qui sont autant de véritables chefs-d'œuvre.

La fontaine de cristal taillé, placée au centre de la nef, à son intersection avec le transept, est sans contredit le plus beau spécimen que cette industrie ait pu offrir à tous les yeux. Elle présente dans son exécution beaucoup de détails tout nouveaux. La matière en est de la plus grande pureté. Quatre tonnes de cristal sont en-

trées dans sa construction. La taille prismatique des cristaux que supporte la charpente métallique de la fontaine est telle qu'elle cache complétement à l'œil étonné cette charpente opaque, et que toute la lumière qui les frappe se trouve réfléchie. Les feuilles de palmier inclinées, qui en font le plus bel ornement, sont de dimensions rarement tentées en cristallerie, et toute cette élégante construction, de 27 pieds anglais de hauteur, est assurément le plus beau modèle d'art, de bon goût et de difficulté d'exécution qui ait jusqu'ici été offert à l'admiration du monde. L'effet pittoresque de cette fontaine est, il faut le dire, rehaussé singulièrement par les palmiers qui l'entourent et par ces vieux ormes que l'architecture a respectés, et qui, aujourd'hui, se chargent d'un vert feuillage.

C'est du bord de cette fontaine, et après l'avoir admirée, qu'on peut se prendre à admirer un autre prodige de cette industrie, la toiture du palais même, couvrant, en verre, une aire de 18 acres (près de 9 hectares), près de 90,000 mètres carrés de surface! Le magnifique dôme du Khan de Kubla n'est qu'un joujou en comparaison de cette vaste enceinte.

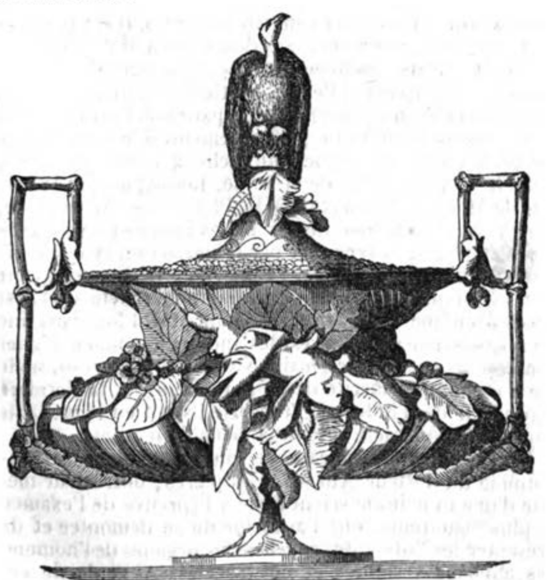
En fait de toiles peintes, rien n'est beau comme l'étalage d'Alsace. C'est un merveilleux assortiment de couleurs, une admirable correction de dessins; il y a surtout une pièce représentant des bouquets de tulipes devant laquelle s'arrêtent les amateurs comme devant un chef-d'œuvre. On admire aussi beaucoup deux ou trois autres groupes de fleurs, un surtout qui est rouge à trois tons. On sait que l'application du beau rouge, dit rouge turc, sur le coton est due à un des Kœchlin, de Mulhouse. Il n'y a personne au monde qui pour les toiles peintes égale les Dolfus-Mieg, les Hartmann, les Odier, Gros, Roman et Ce, et leurs dignes confrères de l'Alsace, si ce n'est M. Japuis, de Claye (Oise), qui a exposé les articles les plus surprenants. La fabrique de M. Japuis a cette particularité que tout y est fait par des femmes. Ces magnifiques toiles peintes ne sont pas à des prix exorbitants : elles se vendent de 80 c. à 3 fr. le mètre.

La ville de Lyon n'a pas seulement surpassé toutes les

fabriques rivales, si tant est qu'il y en ait : elle s'est surpassée elle-même, et vous pouvez juger de cette vigoureuse séve par le seul fait qu'*un septième* seulement des fabricants lyonnais s'est présenté à l'exposition ; mais ce sont les maitres de l'art.

MM. Mathevon et Bouvard ont exposé du drap d'or à bouquets brochés de soie (estimé à 400 francs le mètre) d'un travail tellement supérieur qu'il peut être considéré comme ce qui est jamais sorti de plus beau des ateliers lyonnais.

Le brûle-parfums de M. Gueyton est plein de grâce et de délicatesse.



La maison Lemire père et fils a maintenu et élevé la

vieille réputation de la fabrique, par sa part de produits en ornements d'église, et en chasubles tissées et brodées, avec ajustement de pierres précieuses. Les étoffes façonnées occupent naturellement, dans l'exposition lyonnaise, la place la plus importante par le caractère spécial de leur fabrication, la richesse de leurs couleurs et la beauté grandiose de leurs ornements.

Une seule maison a exposé des crêpes (soixante-dix pièces environ) crêpes-crêpés, crêpes-lisses, crêpes *aérophanes*, brodés blanc sur blanc ou brodés en couleur, d'une grâce, d'une légèreté, d'une fraîcheur indescriptibles.

Quant à l'imprimerie, voici ce qu'en dit le *Sunday Times* dans son numéro du 13 juillet : « Il est une observation qui n'échappera sans doute pas à MM. les jurés. En Autriche, les productions typographiques du gouvernement ont surpassé celles des particuliers ; mais en ce qui concerne la France, les efforts des particuliers ont été plus fructueux que ceux du gouvernement. L'exposition de l'imprimerie nationale porte un cachet général de vétusté ; c'est de la typographie de la veille. Les expositions voisines de M. Jules Claye et de MM. Plon frères, la première, par l'éclat et la finesse de ses belles impressions de gravures sur bois ; la seconde, par la perfection typographique de tous ses produits, l'emportent de beaucoup sur ceux de l'imprimerie officielle de leur gouvernement. C'est avec raison que Jules Janin, en citant MM. Plon dans une de ses mosaïques littéraires, les indiquait comme dignes successeurs des Elzévirs; mais ce n'est point la presse seule qui a reconnu le mérite de MM. Plon, car à la dernière exposition de l'industrie française ils ont eu la médaille d'or après avoir déjà obtenu la médaille d'argent. »

Un produit tout français, ce sont les belles pièces d'anatomie du docteur Auzouf. Ces pièces, outre leur mérite d'une exactitude scientifique à l'épreuve de l'examen le plus rigoureux, ont l'avantage de se démonter et de présenter les différentes couches des organes de l'homme, des animaux vertébrés et des insectes. A l'aide de ces pièces anatomiques, que les mains les plus délicates touchent sans dégoût, les gens du monde peuvent pénétrer

avec facilité les mystères de la physiologie comparée. La collection Auzoux est aussi riche que nombreuse; elle contient un spécimen complet de l'homme, du cheval, l'organisation magnifiée du système oculaire et auriculaire.

M. Sax a exposé dans une magnifique montre adossée à l'un des angles de la grande galerie quatre-vingt-cinq instruments, la plupart inventés ou perfectionnés par lui. Le plus remarquable par sa dimension est un saxhorn bourdon de trois mètres de hauteur, et qui n'a pas moins de quarante-huit pieds de développement de tube. On ne croirait jamais, en voyant ce monstrueux instrument, qu'il soit au pouvoir de l'homme de le faire vibrer. A côté de ce colosse en cuivre, vient se placer la nombreuse et intéressante famille des trombones, des trompettes, des cors, des cornets à pistons, des bassons, des clairons, des saxophones, des clarinettes-basses et même des clarinettes contre-basses qui descendent jusqu'au *sol*. Ces instruments, presque tous dorés et argentés par le procédé Ruolz, ainsi qu'une grosse caisse, une caisse claire, une caisse roulante et une magnifique paire de timbales, se distinguent par la beauté et l'élégance de la forme, par la puissance et la justesse du son.

Deux phares dioptriques se remarquent dans la partie ouest de la nef. L'un est dû à MM. Chance frères, de Birmingham, qui ont fourni les vitres du palais de l'exposition, et l'autre a été construit par M. Wilkins de Longacre.

Dans l'espace réservé aux instruments de musique se dressent un orgue gigantesque, à quatre-vingt-dix jeux différents, et un orgue enharmonique, avec de très-petites subdivisions de la gamme, moyennant lequel on peut obtenir les intonations les plus parfaites. Cet orgue a été inventé par M. le colonel P. Thompson, membre du parlement anglais.

Dans la galerie nord, M. Rimmel, de Gerard-street, a établi pour les dames une fontaine d'où jaillit constamment, avec une limpidité séduisante, du vinaigre de toilette. Les dames sont invitées à y tremper leurs mouchoirs. Tout auprès, MM. Rowland ont une fontaine

d'*aqua d'oro* et M. Ede une fontaine d'eau de Cologne.

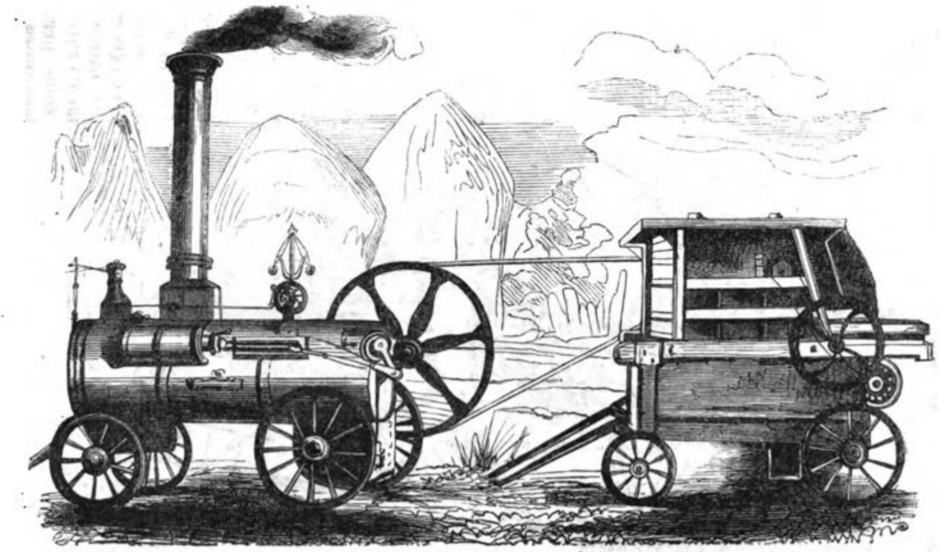


M. Rimmel distribue gratuitement des almanachs parfumés. Les bouquets parfumés qu'il distribue aussi, sont composés de fleurs artificielles, et chaque fleur exhale son parfum naturel.

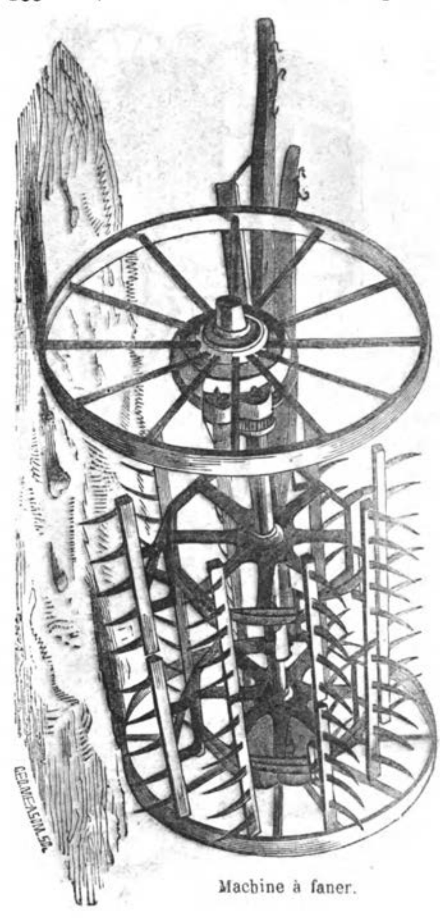
Il faut étudier, dans la partie anglaise de l'exposition, les six principaux articles qui font l'objet de l'exportation annuelle des trois royaumes, et qui représentent ensemble une valeur de 1 milliard 234 millions; savoir :

	Millions
1° Cotons, en laines, en tissus et en fils,	625
2° Laines manufacturées et non manufacturées,	248
3° Lins en fils et tissus divers,	107
4° Soies et soieries diverses,	33
5° Fers, fontes et métaux bruts et manufacturés	190
6° Houilles.	31

Les Anglais ont exposé des machines agricoles très-remarquables, telles que le *portable steam engine*) machine à vapeur portative) qui peut s'adapter aux charrues, aux



Steam engine et machine a battre.

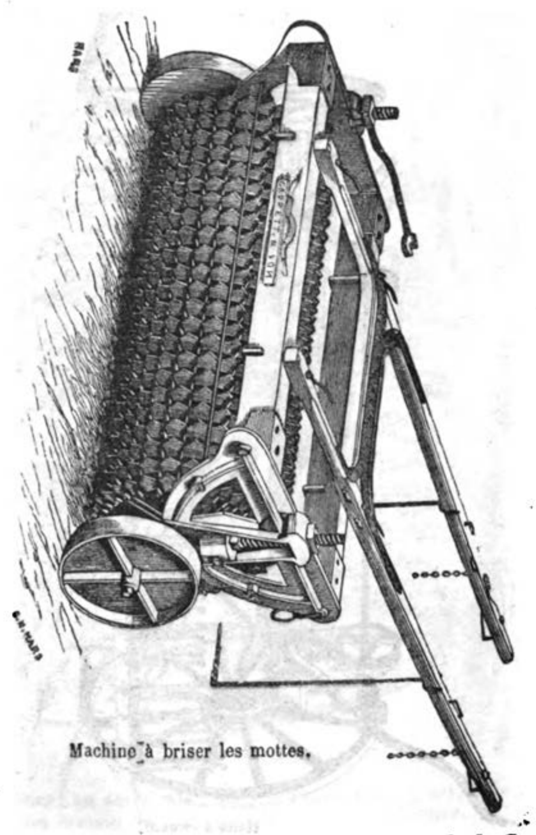


Machine à faner.

herses, aux machines à battre. La combinaison de ces dernières avec des ma hines à vapeur dont le transport est façile, remplace très-avantageusement les fléaux des batteurs en grange et le dépiquage par le pied des chevaux.

Dans un pays où l'humidité et la nature argileuse du sol rendent indispensables les développements de l'agriculture, on devrait s'attacher à créer des instruments agricoles perfectionnés.

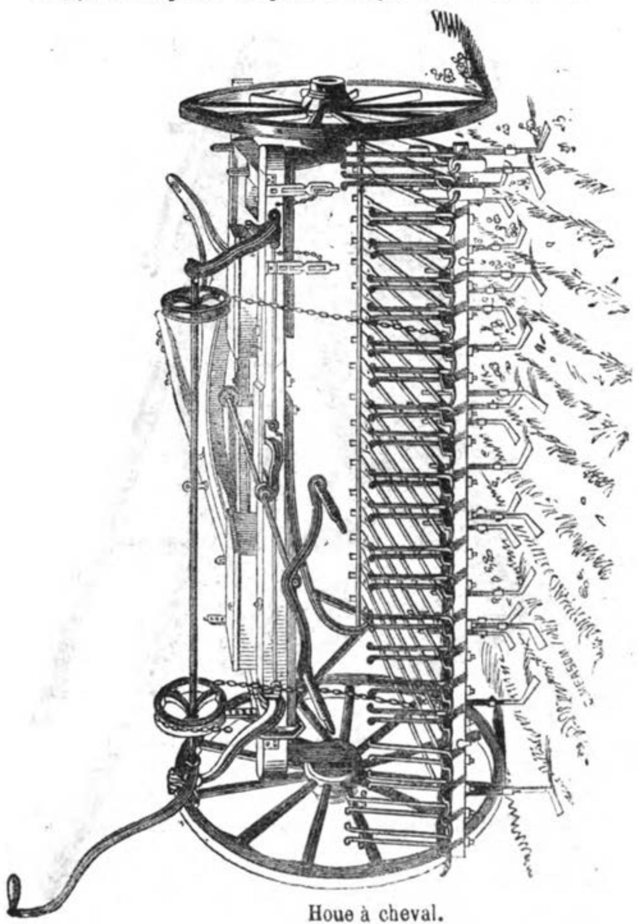
Les charrues de toutes formes : les charrues à labourer le sous-sol, les charrues-herses sont en grand nombre



Machine à briser les mottes.

à l'exposition. On y admire aussi la houe à cheval, de Ga-

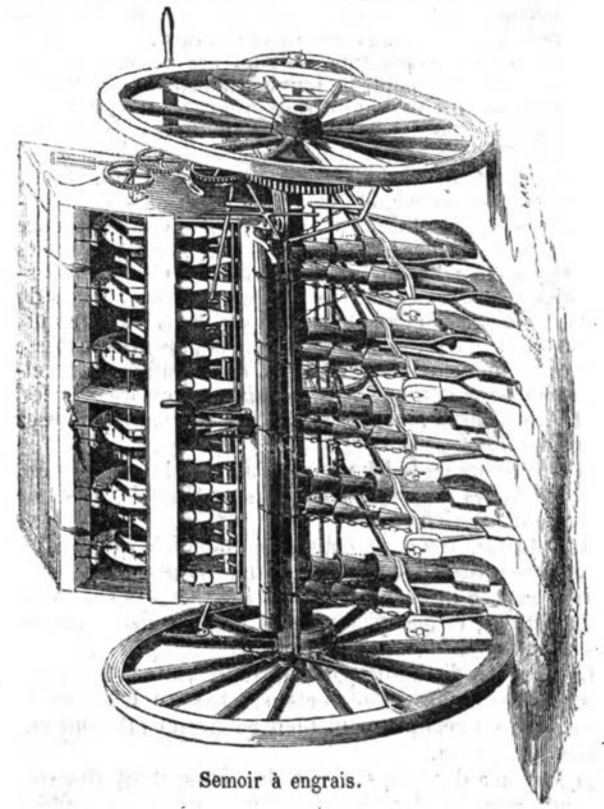
wett, avec laquelle on peut nettoyer les récoltes, semer



Houe à cheval.

du blé, de l'orge, des fèves, des pois, de l'avoine, des

navettes, etc., sans dépenser plus de douze sous par arpent. Chaque houe est attachée à un levier séparé et se tient toujours à la même profondeur au moyen de clefs



Semoir à engrais.

réglantes, en sorte que, malgré l'inégalité du sol, on est toujours certain de déraciner les mauvaises herbes.

Une autre machine non moins ingénieuse, c'est le se-

moir, qui fournit d'abord de l'engrais, le recouvre, et dépose ensuite la graine un peu au-dessous.

Un cylindre destiné au drainage est posé de manière à distribuer au-dessous du sol, à un niveau désirable, les tuyaux qui servent à l'écoulement des eaux.

L'Angleterre présente de superbes échantillons de houille : on en compte de plus de cinquante exploitations différentes; il en est qui pèsent jusqu'à 22 tonnes. On se demande d'abord à quoi peuvent servir ces preuves de tours de force. Elles démontrent plusieurs choses cependant : d'abord que la houille n'est pas friable; qu'elle résiste bien au choc, et, ce qui est mieux encore, aux influences de l'air et de l'humidité. Puis on y voit la preuve de la puissance des moyens d'extraction, de l'adresse des ouvriers et de l'habileté des ingénieurs. Cette démonstration-là vaut son prix. On sait que toutes les marines du monde ont recours à la houille anglaise. C'est celle qui, sous le plus petit volume, développe la plus grande masse de calorique en un temps donné. C'est la houille par excellence de l'évaporation; mais ses qualités sont très-variées.

L'Allemagne a fourni à l'exposition un contingent assez considérable.

Les cristaux de Bohême sont d'autant plus remarqués, que les belles fabriques françaises de Saint-Louis et de Bacarat n'ont rien exposé.

L'Autriche, outre sa collection impériale de tous les caractères connus, depuis les phéniciens jusqu'aux japonais, a exposé des châles brochés, des meubles et articles d'ébénisterie, et des pianos remarquables par la beauté des sons.

La Saxe se distingue par ses draps, par ses toiles cirées, par ses étoffes pour gilets, ses bas de laine et de coton. Ces porcelaines sont bien au-dessous de leur ancienne réputation.

La Prusse a des draps, des toiles, et surtout des soiries, qui attestent les efforts de ce pays pour prendre rang après la fabrique de Lyon. Le linge de table de Silésie mérite d'être signalé.

On doit encore aux artistes allemands quelques gracieux objets d'orfévrerie.



M. Eichler, de Berlin, a exposé un magnifique vase en terre cuite, destiné à rafraîchir le vin.



Les Belges se distinguent par leurs riches dentelles. Madame Vander Kelen, de Bruxelles, expose un tableau-trophée en dentelle point à l'aiguille, d'un dessin parfait. A côté de cette pièce, nous avons remarqué un mouchoir aux armes d'Angleterre également en très-belle dentelle à l'aiguille. On ne se lasse pas de regarder ces chefs-

d'œuvre : les connaisseurs et les dames en passant leur payent un juste tribut d'éloge et d'admiration. Dans une autre vitrine, madame Vander Kelen expose une robe de la même dentelle qu'il faut encore citer comme très-remarquable.

Dans la vitrine de mademoiselle Van Kiel, de Mechlin, les pièces qui nous ont le plus frappé sont de superbes barbes en malines. Mademoiselle Réalli, de Bruxelles, a dans la sienne un mouchoir en dentelle à l'aiguille qui n'est pas moins remarquable. M. Hammelrath a envoyé un assortiment de valenciennes d'un très-beau dessin et d'un grand prix.

Nous mentionnerons M. C. F. Roy, de Bruxelles, pous ses mouchoirs de poche, ses bandes, ses cols et son écharpe dentelle à l'aiguille; MM Heusschen Van Eeckhout et compagnie de Bruxelles pour une robe et un dessus d'oreiller de même dentelle.

Un artiste danois, M. Klinseps, a incrusté, d'après Thorwaldsen, une charmante cassette en ivoire, dont la face antérieure représente la *Marchande d'Amours*, et qui est surmontée du groupe de Ganymède donnant le nectar à l'aigle de Jupiter.

Les produits américains n'offrent qu'un intérêt médiocre. Les Orientaux, Egyptiens, Turcs, Tunisiens, ont exposé des selles, des étriers, des sangles, des mors, chamarrés d'or, mais d'un travail grossier; des moulins à bras, quelques métaux ouvrés, et des tissus de coton ou de laine foulés.

L'édifice n'ayant pas été construit aux frais de l'Etat, les souscripteurs ont voulu se couvrir de leurs avances en fixant un droit d'entrée. Jusqu'au 25 mai exclusivement le prix d'entrée a été de 5 shillings (6 fr. 25 c.); à partir du 25 mai jusqu'à la fin de l'exposition, 1 shilling (1 fr 25). Le vendredi a un prix exceptionnel, demi-couronne (3 fr. 10); le samedi, prix également exceptionnel : 5 shillings (6 fr. 25). Billets pour toute la saison, 3 guinées (78 fr.). Le dimanche l'exposition est fermée. Malgré ce tarif, les visiteurs se comptent par milliers. L'affluence est si grande chaque jour qu'à côté du dépôt des cannes et parapluies se trouve un compartiment des-

tiné aux enfants qui se perdent dans la bagarre, et où on peut venir les réclamer.

Le comité d'administration des affaires du Lloyd, les directeurs de la Banque de Londres et de Westminster et ceux de la Compagnie d'assurance de l'Atlas ont tous donné congé aux employés de leurs établissements, et leur ont permis de visiter quatre fois l'exposition universelle, en ayant l'attention de pourvoir aux frais que ces visites pourraient occasionner. MM. Baring frères ont offert des billets de saison à toutes les personnes qu'ils emploient; et MM. W. O. Young, de Sun-Court, Cornhill, ont donné un congé d'une semaine à chacun de leurs commis, pour visiter l'exposition sans aucuns frais de leur part. D'autres maisons de commerce ont suivi cet exemple.

La ville de Paris a délégué à l'exposition universelle, quatre-vingt-quatre contre-maîtres et ouvriers, qui ont été divisés en sept catégories, dont chacune doit successivement passer quinze jours à Londres. Le premier détachement, parti au commencement du mois de juin, était de retour le 20 de ce mois. Le second se composait de douze délégués appartenant aux industries suivantes : *orfèvrerie, plaqué, bijouterie fine et fausse, horlogerie, bronzes, estampage et gravures, boutons, ferblanterie et lampisterie.*

En arrivant à Londres, nos ouvriers trouvent une maison disposée pour les recevoir, et dans laquelle ils sont nourris et logés pendant tout le temps de leur visite aux frais de la ville de Paris et par l'entremise de M. Sallandrouze, commissaire général du gouvernement français C'est d'accord avec ce dernier et avec M. Charles Dupin, que la présidence des réunions de nos délégués a été confiée à M. Leplay, inspecteur des études à l'École des Mines et membre du jury international.

Le journal *la Fabrique, la Ferme et l'Atelier*, a, dans ses numéros de juillet, août et septembre 1851, rendu compte avec un soin tout particulier de la partie agricole de l'exposition de Londres. Nous ne saurions trop recommander aux cultivateurs progressistes ce journal, dont les bureaux sont à Paris, rue Notre-Dame-des-Victoires, 40.

LES BALLONS.

L'aérostation est à la mode : il n'y a plus de bonne fête sans ascension. Non-seulement les maîtres de l'art s'enlèvent à pied, à cheval, en voiture ; mais encore ils organisent des trains de plaisir, et emmènent avec eux de nombreux voyageurs rassurés par tant d'expériences. Pendant que les ballons servent à l'amusement du public, on cherche les moyens de les rendre utiles, et la solution du problème de leur direction n'est peut-être pas très-éloignée.

Une histoire de la navigation aérienne est donc de circonstance. Nous ne la ferons pas remonter à la fable de Dédale. Nous ne mentionnerons même que pour mémoire les projets vagues du jésuite Pierre Llana et du Portugais Gusman, afin d'arriver aux frères Joseph et Etienne Montgolfier. Ce furent eux qui, remarquant que l'air raréfié par le feu devenait plus léger, conçurent l'idée d'en emplir un globe de papier qui monterait ainsi dans les cieux. Leur premier essai eut lieu le 5 juin 1783, à Annonay ; on le renouvela à Paris, le 27 août, et, quelques semaines plus tard, MM. Pilastre des Roziers et d'Arlandes osèrent s'aventurer dans une machine énorme, de soixante dix pieds de haut sur quarante de diamètre. Sa forme était ovale, sa partie supérieure, entourée de fleurs de lis, était ornée des douze signes du zodiaque de couleur d'or, le milieu portait le chiffre du roi entremêlé de soleils ; le bas était garni d'aigles à ailes déployées, qui semblaient vouloir soutenir ce gros ballon bleu d'azur.

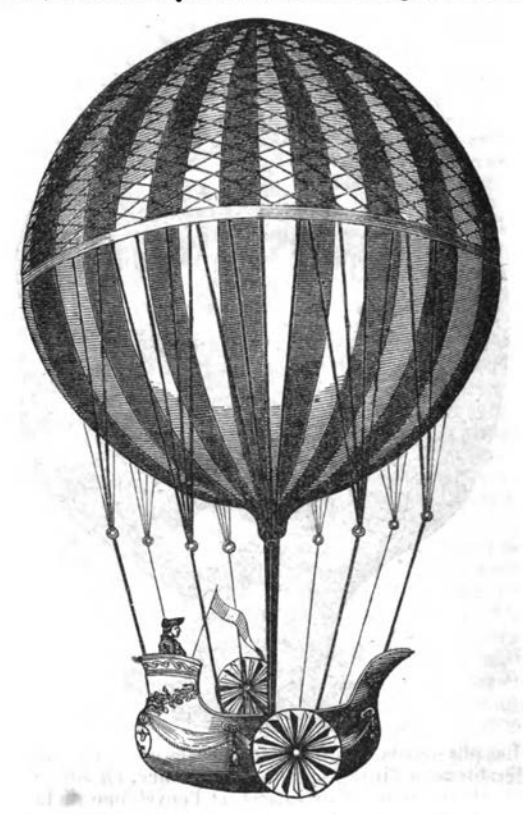
Au-dessous était disposée une galerie de vingt-cinq pieds de diamètre, ce qui dépasse de beaucoup les plus grandes nacelles modernes. Au milieu était une ouverture où pendait avec des chaînes de fer un réchaud, de même métal, dans lequel on pouvait continuellement brûler de

la paille et de la laine, pour dilater par la chaleur l'air de l'aérostat.



Les physiciens **Charles et Robert** perfectionnèrent considérablement l'invention de **Montgolfier**, en substituant le gaz hydrogène à l'air raréfié, et l'enveloppe de taffetas gommé à celle de papier et de toile. Leur premier voyage aérien s'accomplit le 4 décembre 1783. Ils partirent des

Tuileries et arrivèrent sans encombre dans la prairie de Nesles, après un trajet de neuf lieues. Malgré ce succès,



les *montgolfières* furent encore employées pendant quelque temps, et le troisième voyage aérien s'opéra à Lyon,

le 17 janvier 1784, dans une machine de ce genre, de 126 pieds de haut sur 100 de diamètre.

Pendant tout le règne de Louis XVI, les voyages aériens se multiplièrent. Blanchard fut le premier qui essaya de diriger un aérostat au moyen d'un gouvernail. Guyton-Morveaux s'éleva à Dijon, le 28 février et le 12 juin 1784, avec des rames de son invention. Le 25 août de la même année, Alban et Vallet, directeurs de la fabrique de Javelle, manœuvrèrent dans l'air en employant un mécanisme analogue aux ailes d'un moulin à vent. Le 17 juin 1786, Testu-Brissy partit du Luxembourg, dans un aérostat garni de roues, avec lesquelles il put descendre et remonter à plusieurs reprises sans déperdition de gaz.

En 1785, le 7 janvier, Blanchard osa traverser la Manche : il monta en ballon à Douvres, à une heure pré-



cise, et débarqua vers trois heures et quart sur la lisière de la forêt de Guines. Pilastre des Roziers voulut l'imiter, mais il eut la malheureuse idée de combiner le système de Montgolfier avec celui de Charles. A peine sa machine fut-elle en l'air qu'elle prit feu, et le malheureux aéronaute, avec Romain son compagnon, tomba sur la grève pour ne plus se relever.

La Révolution appliqua l'aérostation à l'art militaire, et l'on sait les services que rendit, depuis la bataille de Fleurus jusqu'en Egypte, le corps des aérostiers. Sous le Directoire, Garnerin inventa le parachute, dont la première expérience eut lieu dans la plaine Monceaux, le 1er brumaire an VI.

Les aérostats, sous l'Empire et la Restauration, figurèrent au premier rang dans le programme de toutes les fêtes qu'on donnait dans les beaux jardins publics de Tivoli, de Beaujon, de Marbeuf. Parfois la nacelle du ballon était entourée de fusées, auxquelles l'aéronaute mettait le feu dans les airs. Cette imprudence coûta la vie à madame Blanchard, le 6 juillet 1819.

Les ballons furent moins en vogue du temps de Louis-Philippe ; mais, depuis 1849, nous avons vu successivement apparaître MM. Poitevin, Gale qui mourut à Bordeaux victime de sa témérité, Louis et Eugène Godard. En même temps, Petin, Sanson, Gire, Franchot, Jullien, Regnier ont travaillé à résoudre la question de la navigation aérienne. — Espérons que nous goûterons dans quelques années les charmes de la navigation atmosphérique, et qu'on verra ces flottes fantastiques que le moyen âge avait rêvées (1).

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.

(1) Ceux qui désireront de plus amples détails peuvent consulter un curieux ouvrage de M. Julien Turgan, intitulé les *Ballons*, et publié par MM. Plon frères.

NOTICE SUR DAGUERRE.

Une note insérée au *moniteur* du 11 juillet 1851, à la fin des *faits divers*, annonçait que M. Daguerre était mort



la veille à Petit-Brie-sur-Marne, et que ses obsèques auraient lieu le lendemain. Qui aurait cru qu'il s'agissait d'un homme éminent, de l'inventeur du *diorama* et du *daguerréotype*, d'un artiste auquel l'immortalité est assurée? Les autres journaux ont imité le silence du journal officiel. Absorbés par les préoccupations politiques, ils n'ont consacré à Daguerre que quelques lignes insignifiantes. C'est un oubli que nous croyons devoir réparer.

Louis-Jacques-Mandé Daguerre était né en 1788, à Cormeille, département de l'Eure. Il fut d'abord employé dans les contributions indirectes; mais bientôt entraîné par sa vocation, il entra dans l'atelier de Degotti, décorateur de l'Opéra. Quoiqu'il exposât de temps en temps des tableaux de genre, il se fit principalement connaître par des décorations théâtrales, qui surpassèrent tout ce que l'on connaissait en ce genre, et les amateurs se rappellent encore celles des *Machabées*, du *Belvéder*, d'*Élodie*, de la *Forêt de Sénart*, du *Songe*, de la *Lampe merveilleuse;* Daguerre fut aussi le collaborateur de Pierre Prevost, si celèbre par les panoramas de Rome, de Naples, de Londres, de Jérusalem et d'Athènes.

Ce fut dans l'atelier de cet artiste qu'il rencontra M. Bouton, et ils conçurent ensemble l'idée d'un établissement *panoramique*, appelé *Diorama*, ou la lumière interviendrait pour ajouter la mobilité des effets au charme de la couleur. Un édifice spécial fut bâti par l'architecte Chatelain, constructeur des *Bains de mer* de Dieppe, sur l'emplacement des jardins de l'hôtel Samson.

Le nouvel établissement fut ouvert le 11 juillet 1822, et tous les contemporains se rappellent l'impression qu'il produisit de 1822 à 1839: on admira successivement au Diorama l'*Abbaye de Roslin*, le *Port de Brest*, l'*Intérieur des cathédrales de Reims et de Chartres*, l'*Incendie d'Édimbourg*, la *Vue de la ville de Rouen après un orage*, l'*Entrée de l'église de Méry près Pontoise*, le *village d'Entersen*, la *Vue de Paris prise du Bas-Meudon*, la *Vue intérieure du cloître Saint Vandrille*, la *Forêt-Noire*, le *Campo Santo de Pise*, l'*Ile Sainte-Hélène*, le *Mont-Blanc*, *Saint-Pierre de Rome*, etc.

On sait aujourd'hui, grâce aux révélations de M. Daguerre, comment s'obtiennent les merveilleuses transformations du diorama. On se sert pour ce genre de peinture, de toiles de mousseline, de percale ou de calicot, afin d'éviter autant que possible des coutures difficiles à dissimuler. Après avoir enduit la toile des deux côtés de deux couches de colle de parchemin, on peint sur la surface antérieure un effet clair, avec des couleurs broyées à l'huile et étendues d'essence, à laquelle on ajoute de

l'huile grasse dans les tons vigoureux. Afin de maintenir la diaphanéité de la toile, on n'emploie ni blanc ni couleurs épaisses; et l'or accuse les vigueurs du premier coup, sans jamais y revenir.

L'effet obscur est peint sur la surface postérieure, et l'artiste, en l'exécutant, ne reçoit de lumière qu'à travers la toile. Après avoir glacé avec une couche de blanc transparent, il suit les contours du premier tableau pour les conserver ou les faire disparaître. Il modèle d'abord en blanc et en noir, et achève de peindre à l'huile en donnant aux tons plus de vigueur que dans la dernière composition. Lorsque la toile est en place et que la lumière lui arrive seulement par-devant, l'effet obscur est invisible. Aussitôt que ce dernier est éclairé, il annule les lignes de l'effet clair. Des châssis vitrés, placés derrière la toile, modifient la lumière au gré de l'artiste.

Telle est la théorie générale du *Diorama*. Mais l'on conçoit aisément combien elle présente d'obstacles dans l'application, quelle main ferme et exercée exigent l'exécution de certaines parties, le raccord des deux tableaux, la disposition des moyens mécaniques qui augmentent, suppriment ou diminuent le jour. Aussi MM. Daguerre et Bouton méritaient-ils l'estime de ceux mêmes qui avaient pénétré leur secret.

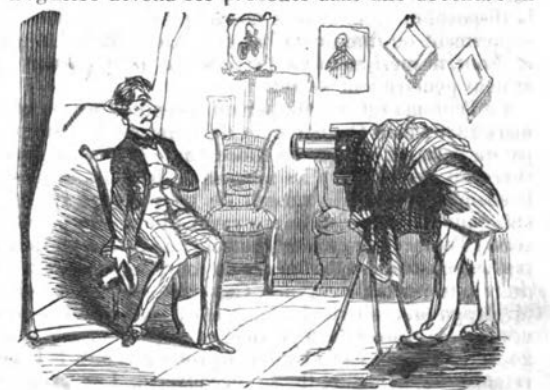
Ce Diorama fut détruit par un incendie, le vendredi 3 mars 1839; mais Daguerre fut dédommagé de cette perte par un éclatant succès. De concert avec M. Niepce père, il cherchait depuis 1814 les moyens de fixer les images de la chambre noire. Il s'agissait de trouver une substance chimique assez sensible aux rayons lumineux pour conserver l'empreinte de leur contact, en laissant en noir les parties soustraites à l'influence du jour, de manière à produire une véritable gravure. Ce secret était enfin trouvé : M. Arago en avait rendu compte à l'Académie des sciences dans la séance du 9 janvier, et avait demandé que le gouvernement fît l'acquisition du procédé. Toute la France retentit de la merveilleuse découverte. Les premières épreuves photographiques excitèrent parmi les savants autant de surprise et d'enthousiasme qu'en durent éveiller les essais de Gutenberg. Le 15 juin 1839, Daguerre



fut nommé officier de la Légion d'honneur; le même jour un projet de loi fut présenté tendant à obtenir la cession des procédés photographiques, moyennant une pension viagère de 6,000 fr. pour M. Daguerre, et de 4,000 fr. pour M. Niepce fils, héritier de son collaborateur. Les deux Chambres adoptèrent ce projet presque sans discussion, dans les séances des 9 juillet et 2 août.

On se rappelle l'immense retentissement qu'eurent les premières expériences publiques du daguerréotype, faites au palais du quai d'Orsay. Après avoir revêtu d'une couche d'iode une planche de cuivre plaquée d'argent, M. Daguerre la plaçait dans une chambre noire, où se reflétait le paysage qu'il avait en face de lui. Au bout de quelques minutes, il retirait la planche, qui n'avait subi aucune altération apparente, et l'exposait aux vapeurs du mercure chauffé à 65 degrés centigrades; puis il le lessivait avec une solution chaude d'hypo-sulfite de potasse, et le résultat complet de l'opération était soumis à la foule d'élite qui se pressait autour de l'inventeur.

Daguerre dévoila ses procédés dans une brochure in-



titulée : ***Historique et description des procédés du daguerréotype et du Diorama, avec des notes et observa-***

tions, par MM. Lerebours et Susse frères. L'auteur y reconnaissait loyalement la part qu'avait prise aux recherches photographiques M. Niepce père, mort en 1833. Tous deux avaient travaillé isolément pendant un grand nombre d'années et avaient fini par se rencontrer. Niepce avait déjà réussi, lorsqu'il s'associa avec Daguerre, à fixer imparfaitement l'image de la chambre noire sur une lame métallique, enduite d'une solution de bitume de Judée dans l'huile essentielle de lavande. Daguerre perfectionna d'abord ce procédé défectueux, puis il l'abandonna pour trouver l'appareil qui porte son nom.

Sa découverte, si utile aux arts et aux sciences, et qui a donné aujourd'hui naissance à une nouvelle profession, lui méritera l'estime et la reconnaissance de la postérité.

E. DE LA BEDOLLIÈRE.

HISTOIRE D'UN GRAIN DE MIL.

Sage lenteur de la Providence,
Modération dans les désirs.

Il était une fois une petite fille qui s'appelait Aimée. Et, en effet, elle était si douce et si aimable que tout le monde l'aimait.

La maman de la douce Aimée avait deux de ces jolis petits oiseaux jaunes qu'on nomme *serins*, et dont les premiers sont nés dans les îles, tout près de l'Afrique, où il fait si chaud. C'était Aimée qui les soignait, qui leur donnait à manger. . . . . . .

Ils ne se trouvaient point malheureux d'être en cage, parce qu'ils y étaient nés, et qu'ils y avaient été nourris bien longtemps par leur père et leur mère. . . . . . .

Les serins mangent de la laitue, du mouron, du chènevis et du mil. Un jour Aimée vit que des grains de mil étaient tombés de la cage sur la terre; elle voulut les balayer, mais sa maman lui dit : « Laisse-les, ma fille, laisse ces grains de mil sur la terre, tu verras quelque chose !... » Aimée était obéissante, elle laissa les grains de mil.

C'était dans le printemps, dans cette saison où tous les végétaux recommencent à pousser. Huit jours environ

après, Aimée aperçut à la place d'un des grains de mil une petite pointe d'herbe si petite! si petite! qu'elle ne dépassait pas la terre. . . . . .

Le lendemain, la pointe d'herbe avait grandi; elle dépassait un peu la terre, et l'on voyait au bout la petite coque d'un grain de mil. Mais la coque était ouverte et vide; ce qu'elle avait contenu était resté en terre pour faire pousser la tige. Le lendemain, Aimée revint et regarda; la pointe d'herbe avait encore grandi, et déjà deux petites feuilles commençaient à se former. « Ah! dit Aimée, c'est un pied de mil qui va venir à cette place : je vais donc savoir comment se forment ces jolies grappes que mes oiseaux aiment tant! Que je suis contente! » Elle aurait bien voulu ne pas quitter sa chère petite plante, cette plante était si faible, si facile à arracher ou à casser, qu'Aimée craignait toujours. . . . . . .

Mais tous les soirs, quand elle rentrait, elle courait s'agenouiller au pied de sa plante pour la voir de plus près; et tous les soirs elle s'apercevait que la tige s'élevait davantage. Déjà les deux premières petites feuilles s'étaient allongées : au-dessus d'elles il en avait poussé d'autres, qui s'allongeaient à leur tour; et il y en avait encore deux nouvelles qui commençaient à se séparer de la tige. La tige elle-même était devenue haute d'un demi-mètre, et la gentille Aimée n'avait plus besoin de se mettre à genoux pour la bien voir. « Oh! mes petits! disait-elle à ses serins, chantez! chantez bien! Vous avez semé un grain qui pousse; s'il vient une grappe, elle sera pour vous! »

Cependant la grappe ne poussait pas, ou, si elle poussait, c'était intérieurement, on ne la voyait pas encore. Aimée commençait à s'impatienter. « Attends, lui disait sa mère, attends; il faut le temps à tout : *ce qui se fait trop vite est presque toujours mal fait.* » Et comme la petite fille était soumise, elle reprenait patience.

Un jour enfin deux autres feuilles s'ouvrirent, et la douce Aimée vit tout à coup entre ces feuilles... quoi?... une grappe! cette grappe de mil qu'elle attendait depuis si longtemps! Elle aurait déjà voulu la cueillir pour la donner à ses serins, mais la grappe était trop verte :

Aimée pensa qu'elle n'était pas mûre; et elle ne la coupa point, afin de la laisser jaunir.

Peu à peu les feuilles s'ouvrirent davantage; la grappe en sortit tout à fait, grossit, et devint longue comme le quart de la tige. A cette grappe il y avait un grand nombre de petites boules. Aimée croyait que c'etaient les fruits; mais un matin toutes ces petites boules s'étant ouvertes, Aimée n'en vit sortir qu'une petite fleur. Les boules n'étaient pas les fruits, ce n'étaient encore que les boutons. C'est pourquoi, les boutons s'étant ouverts, la grappe se trouvait toute fleurie. Aimée fut bien surprise, et fort chagrine de ne pas encore tenir cette grappe de grains mûrs qu'elle désirait tant. Elle s'imagina qu'elle s'était trompée, que ce n'était point là du mil, et elle se mit à pleurer. Mais sa maman la consola, lui assura que c'était bien véritablement un pied de mil; que presque toutes les plantes poussaient ainsi des fleurs d'abord, et que c'était à la place des fleurs que se formaient ensuite les fruits. . . . . .

Elle avait bien raison : après quelques jours, les fleurs tombèrent; à leurs places il se trouva de véritables grains, d'abord petits, mous et verts. Mais peu à peu ils grossirent. On était alors dans la saison d'été, qui suit celle du printemps. Le soleil était devenu très-chaud, il fit mûrir les grains; ils se trouvèrent jaunes, durs; puis la grappe devint si belle, si lourde qu'elle faisait pencher la tige! « Coupe cette grappe, ma chère Aimée, dit enfin la maman, coupe-la : tu lui as laissé le témps de mûrir, elle est mûre! »

Je vous laisse à penser si la jeune enfant fut heureuse! Elle remercia de tout son cœur le bon Dieu qui arrange si bien toutes choses; puis elle courut, enchantée, porter la grappe de mil à ses oiseaux bien-aimés.

MARIE CARPANTIER-PAPE.

Ce joli article est extrait du JOURNAL DES MÈRES ET DES ENFANTS (*Revue de l'Éducation nouvelle*) publié sous la direction de M. Jules Delbrück, à Paris, rue Neuve-des-Petits-Champs, 97.

***On appelle canard*, en style de journalisme, tonte** *nouvelle étrange et invraisemblable, et présentée comme* parfaitement authentique. D'où vient ce trope? et par suite de quel enchaînement d'idees est-on arrivé à donner au récit d'un fait le nom d'un palmipède domestique? Les belges réclament l'honneur de l'invention, en faveur d'un litterateur anversois qui vivait au commencement de ce siècle. Cette origine est consignée dans l'annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux arts de Belgique, année 1851, page 93.



« Voici l'étymologie du mot canard appliqué à une nouvelle plus ou moins absurde, à laquelle on lui prêtant une forme vraisemblable. Pour nouvelles ridicules que les journaux en s matins, Cornelissen avait fait annoncer

dans les colonnes d'une de ces feuilles, qu'on venait de faire une expérience intéressante, bien propre à constater l'étonnante voracité des canards. On avait réuni vingt de ces volatiles : l'un d'eux avait été haché menu avec ses plumes et servi aux dix-neuf autres, qui en avaient avalé gloutonnement les débris. L'un de ces derniers à son tour avait servi immédiatement de pâture aux dix-huit suivants ; et ainsi de suite jusqu'au dernier, qui se trouvait par le fait avoir dévoré ses dix-neuf confrères dans un temps déterminé très-court. Tout cela spirituellement raconté, obtint un succès que l'auteur était loin d'en attendre. Cette petite histoire fut répétée de proche en proche par tous les journaux et fit le tour de l'Europe ; elle était à peu près oubliée depuis une vingtaine d'années, lorsqu'elle nous revint d'Amérique avec des développements qu'elle n'avait point dans son origine et avec une espèce de procès-verbal de l'autopsie du dernier survivant, auquel on prétendait avoir trouvé des lésions graves dans l'œsophage. On finit par rire de l'histoire du *canard*, mais le mot resta. »



Nous pouvons réclamer la création du *canard* pour un Français, Claude Duret, président au siége présidial de Moulins en Bourbonnais, où il naquit, pour y mourir le 17 septembre 1611. Les curieux, dit la Biographie universelle, recherchent ses deux ouvrages, le *Trésor de l'histoire des langues de cet univers* (Yverdun, 1619) et l'*Histoire admirable des plantes et herbes esmerveillables et miraculeuses en nature : mesures d'aucunes qui sont vrays zoophytes ou plant' animales, plantes et animaux tout ensemble pour avoir vie végétative, sensitive et animale* (Paris, 1605).

C'est à titre de curieux que nous nous sommes permis de feuilleter ce volume rare, où on lit quatre chapitres sur

les arbres qui produisent de leurs fruits « canards vivants et volants. » Voyez le titre d'un de ces chapitres : « De certains arbres, les fruits et feuilles desquels se muent et changent en oiseaux vivant et volants : et aussi de certains autres arbres, les feuilles desquels tombées dans les eaux, se muent et changent en poissons, vivant dans lesdites eaux et les feuilles cheutes sur terre, se transforment en canards. » Le président de Moulins semble être de très-bonne foi et cite à l'appui de ses assertions des auteurs sans nombre, dont plusieurs ont des titres à la confiance publique d'une nature très-extraordinaire, comme nous le voyons par ce passage : « Nous avons autrefois entendu qu'en Ecosse, il y avait un arbre, lequel estant creu sur le rivage d'une rivière produisoit des fruicts qui avoient la forme de canes, et qu'estans prests de meurir, ils tomboient d'eux-mêmes, les uns en terre, les autres en l'eau et ceux qui tomboient en terre pourrissoient : ceux qui estoient tombés en l'eau prenans vie, nageoient sur les eaux, et s'envoloient avec plumes et aisles en l'air, de laquelle chose, comme estans en Écosse, nous enquerions de Jacques Roy d'icelle, homme bien quarré et chargé de graisse, nous apprimmes que les merveilles s'enfuyent tousiours plus loing et que cet arbre tant renommé ne se tronve pas en Escosse, mais aux isles Orcades. »

Duret déclare que non-seulement des arbres produisent des canards, mais que des oies viennent au monde de la même manière. C'est Jean Van Botere, en ses *Relations universelles*, qui en est garant. Cette fois, le phénomène a lieu aux îles Hébrides. « En ces îles, il naist certaines oyes qu'aucuns appellent bernaches, en une façon esmerveillable ; la plus grande partie des escrivains dit que ces oyes s'engendrent de certains arbres qui naissent sur le rivage de la mer, parce que tombent leur frui, qui est semblable aux pommes de pin, dans la mer, dans peu de temps ils deviennent oyseaux et en mange-t-on indifféremment, tant en caresme qu'aux autres jours à manger chair. »

En l'île d'Hybernie qui était alors l'Irlande, naissaient des arbres dont les germes qui « cheent dans la mer, de-

viennent poissons et aussi les germes qui cheent sur la terre, deviennent oiseaux qui ressemblent à petites oyes ou canards et sont couverts de divers plumes. » Jean-André Vavasseur dans sa *Géographie* affirme que cette origine est tellement vraie, qu'en la ville de Venise, chez Messer André Rossi « on peut veoir ces oyseaux apportés d'Ecosse, lesquels sont plus petits que des oyes et sont appelez par les Espagnols granoignes. » Un certain personnage appelé Georgius Pictorius rapporte « que ces oyseaux nommez klakis ont dans léur corps des roignons et une vessie : ce qui est plus esmerveillable et digne de plus grande attention. Pierius Valerianus, en son livre XXVI de ses *Hiéroglyphiques*, chapitre de l'Ephémère, asseure que ces oyseaux ne sont pas plus grands que des poulets, qu'ils ont le plumage blanc et qu'ils volent en l'air fort aysément. » A toutes ces autorités, Duret ajoute encore Barthélemy Chassannée, Fulgose, Claude de Tesserant, André Thenet et beaucoup d'autres auteurs de cosmogonie, de géographie et de sciences naturelles.

« Le grand Jules-César Scaliger en ses Exercitations de la subtilite, et Cardan discourant de plusieurs effects et miracles des eaux » ne doutaient pas un instant de l'existence de ces arbres dont les fruits tombés dans l'eau donnaient naissance à des poissons, tandis que ceux tombés sur terre produisaient des canards. Duret invoquait son autorité et expliquait le phénomène par la Genèse de Moïse, par l'analogie, par l'observation et par les témoignages. La Genèse lui etait favorable, puisque ce n'est qu'au quatrième jour de la creation que naquirent les poissons et les oiseaux et qu'auparavant les plantes existaient. Donc les poissons et les oiseaux ont fort bien pu provenir des fruits des arbres, seuls êtres vivants avant eux. Ce qui s'était passé le quatrième jour de la création pouvait fort bien se répéter encore aujourd'hui. Du côté de la Genèse, le canard est donc completement autorisé. Quant à l'analogie, elle est évidente. Un morceaux de bois mort flotte dans l'eau, il engendre des vers et des coquilles, il y a de ces coquilles ou conches qui produisent des oiseaux; Duret les figure et en donne toute l'histoire. Or, il doit être aussi facile à la nature de produire un oiseau

d'un arbre vivant qu'on mollusque d'un bois mort, et puisque tant d'insectes ailés sortaient des substances corrompues, un oiseau, être ailé aussi, pouvait bien sans doute naître d'un fruit. Du côté de cette logique, le canard est parfaitement expliqué et légitimé. Le point le plus difficile était l'observation même du fait. Mais comment en douter, puisque de nombreux témoins assuraient avoir vu et les arbres, et les fruits, et leurs métamorphoses; ces faits étaient affirmés et en prose et en vers, témoins ces deux lignes prises au hasard entre des centaines :

> Mesme corps fut jadis arbre vert, puis vaisseau,
> N'aguières champignon et maintenant oyseau!

Le talent des dessinateurs s'était exercé sur ces arbres à canards, et Duret en donne lui-même trois représentations différentes. Les noms des autorités, alors les plus célèbres en science, sont cités avec leur texte au sujet de chaque assertion. Comment vouloir remplacer par l'incrédulité la confiance que tant d'arguments divers venaient attacher à l'origine végétale du canard? Si le fait n'était pas nouveau, sa connaissance était nouvelle, elle était vraisemblable en tous points, elle avait donc tous les caractères du canard le mieux organisé que jamais et depuis inventa la presse américaine. Il y eut même du temps de Duret bon nombre d'horticulteurs qui demandèrent en Ecosse et en Irlande des graines d'arbres à canards, pour les introduire dans leur patrie respective. La tentative eut lieu sous François Ier, et même l'objet figura entre les mains du roi lui-même. « Et à présent, dit Duret, nous faut réciter une histoire d'un miracle singulier : Il fut apporté au grand roi François une certaine coquille, non trop grande, dans laquelle il y avait un petit oiseau, presque parfait des bouts des ailes, du bec et des pieds, qui adhérait encore aux extrémités des bords de ladite coquille. Les hommes doctes, desquels ce roi était père et amateur magnifique, ingèrent que la chair de ceste coquille avoit esté ainsi muée en ce petit oyseau » Il n'y avait donc plus de doute, François Ier avait eu en mains la conche ou fruit d'où sortait le canard s'il tombait sur la terre.

L'arbre à canards de Duret fut cultivé dans les livres d'histoire naturelle jusqu'à l'époque de la réforme de la science par Linné. Le grand maître savait bien qu'au fond des contes les plus absurdes il y avait un grain de vérité. Les conques, les fruits produisant des canards, des oies ou des poissons, existaient. mais réellement c'étaient des mollusques dont les écailles imitant, quoique fort mal, les fruits d'un sapin, semblaient renfermer un petit oiseau, les tentacules du mollusque simulant les plumes, les ailes et la queue. Le canard horticole de Duret fut entièrement déplumé par Linné, et depuis, pour l'édification de ceux qui seraient encore tentés d'en demander la graine pour la cultiver à leur avantage personnel, les musées présentent en guise d'arbre à canards une vieille souche de bois sur laquelle les *lepas anatifera* ou *anserifera*, c'est-à-dire les anatifes porte-canards ou porte-oies, ont pu croître et se développer à la suite d'un long séjour dans la mer. Les horticulteurs du littoral et ceux de l'Ecosse et de l'Irlande, où l'arbre à canards jouit encore d'une certaine popularité, ornent actuellement les corbeilles d'orchidées de branches d'anatifes dont les écailles miroitantes et les formes extraordinaires produisent un bel effet entre ces fleurs admirables.

C'est de l'arbre à canards de Duret que se sont sans doute détachés ceux qui volent aujourd'hui dans les journaux.



EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA LIBRAIRIE PLON FRÈRES, PARIS, RUE DE VAUGIRARD, 36.

Ballons (les), histoire de la locomotion aérienne depuis son origine jusqu'à nos jours, par M. Julien Turgan; précédée d'une Introduction par M. Gérard de Nerval. Ouvrage orné de 17 vignettes tirées à part, copiées sur les gravures authentiques et contemporaines. 1 beau vol. in-18. Prix br. 3 fr.

Bibliothèque illustrée des classes ouvrières et des conférences de Saint Fr. Xavier, publiée sous la direction de M. Th. Nisard. 1 vol. in-8, orné de près de 100 gravures. 4 fr.

Chassomanie (la), par Deyeux. Ouvrage orné de 16 grands dessins à deux teintes, compositions de Alfred de Dreux, Beaume, Forest, Foussereau, Provost, Valerio. 1 vol. grand in-8. 12 fr.

L'ouvrage de M. Deyeux est non-seulement un très-beau livre, mais un livre pratique, plein d'enseignements utiles, et fort apprécié par les véritables amateurs de chasse.

Esquisse biographique de Mgr Affre, archevêque de Paris, par M. de Riancey. 1 vol. in-18, orné de 3 jolies vignettes. 1 fr.

Ce livre n'est pas une spéculation, mais un hommage rendu par l'auteur et l'éditeur à la mémoire du pieux archevêque qui a donné sa vie pour son troupeau, en demandant que son sang fût le dernier versé.

Exercices pour le Chemin de la Croix et pour les **Stations du Calvaire**, avec les pratiques de cette dévotion. 1 vol. in-18, orné de 52 vignettes, 50 c. — Cartonné en toile. 75 c.

Prisonnier de Ham (le), 1 vol. in-12, orné du portrait du président de la République et de trois autographes : Du prince Napoléon-Louis, de madame la duchesse D. d'Orléans, et de M. Odilon Barrot. 1 fr.

Tableau chronologique de l'histoire de France, comprenant les portraits de tous les rois de France, depuis Pharamond jusqu'à Louis-Philippe, la date de leur élévation au trône et celle de leur mort, avec les principaux faits de leur regne. Une grande carte montée sur toile avec gorge et rouleau de 1 m. 75 cent. de longueur sur 2 mètres 30 cent. de largeur. 20 fr.
Le même, réduit pour les enfants, collé sur toile 1 fr.

Trésor des religieux, ou Pratique d'humilité pour conduire à la perfection religieuse, par le P. Hilarion Tissot. 1 vol. in-18, avec gravures. 1 fr.

Trésor des religieuses, ou Pratique d'humilité pour conduire à la perfection religieuse, par le P. Hilarion Tissot. 1 vol. in-18, avec gravures. 1 fr.

Trésor du riche et de l'indigent, suivi de la Consolation du pauvre. Nouvelle édition, par le P. Hilarion Tissot. 1 vol. in-18, avec gravures. 1 fr.

Paris. — Typographie Plon frères,
36, rue de Vaugirard.

Paris. Imprimerie Plon frères, rue de Vaugirard, 36.